





**MEÏR**

<http://rcin.org.pl>

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

*10 exemplaires numérotés sur papier de Hollande.*

ÉLISE ORZESZKO

---

# MEÏR

— ROMAN DE MOEURS JUIVES —

Traduit du polonais par B. KOZAKIEWICZ

---

INSTYTUT  
BADAN LITERACKICH PAN  
BIBLIOTEKA  
80-330 Warszawa, ul. Nowy Świat 7  
Tel. 26-68-67

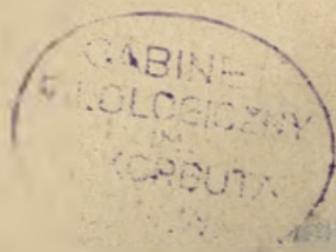
PARIS  
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER  
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR  
11, RUE DE GRENELLE, 11

---

1909

Tous droits réservés.

<http://rcin.org.pl>



23053

# MEÏR

---

## PROLOGUE

Loin, bien loin de la voie ferrée qui coupe les vastes plaines de la Russie Blanche, en l'un des recoins les plus reculés de l'Europe, au fond d'immenses solitudes, à la jonction de deux larges routes sablonneuses, quelques centaines d'habitations, de dimensions variées, se fondent en une masse, uniformément grise. On dirait que dans un moment de terreur, elles sont venues se serrer les unes contre les autres, afin de chuchoter et de pleurer ensemble.

C'est Szybczyna, une petite ville lithuanienne, presque exclusivement peuplée de juifs. Une seule rue fait exception, où vivent de rares artisans chré-

tiens et aussi quelques vieux et paisibles fonctionnaires retraités : là, devant les maisonnettes, des jardinets s'alignent, où roses et œillets fleurissent l'été durant. Partout ailleurs, ni verdure, ni buissons fleuris ; en revanche, une agitation, une rumeur incessantes. Les gens grouillent, se démènent, se querellent partout, au logis, et dans le lacs des ruelles boueuses, et sur la place du marché, que domine la synagogue, vaste bâtiment aux formes bizarres, l'un des plus curieux vestiges de l'architecture judaïque.

Les massives murailles du temple déterminent un spacieux rectangle, et la sombre patine des siècles leur prête un caractère de gravité, de vétusté et de tristesse. Ça et là, entre les briques, une mousse verdâtre apparaît. Les fenêtres étroites et hautes, profondément encaissées, ont un aspect de meurtrières. L'édifice est couronné d'un triple toit, dont les formes renflées se superposent, pareilles à des champignons gigantesques rongés de moisissures.

A l'abri de ces murs chenus, se concentre la vie religieuse et publique. Là s'élèvent l'école ou Héder, et le Bet-ha-Kahal, lieu de réunion du conseil. Là, se blottit l'humble maison, où, depuis des siècles, se succèdent, de père en fils, les rabbins issus de l'illustre famille des Todros. Là enfin, règnent, en tout temps, l'ordre et la propreté. Alors qu'à chaque retour de l'automne ou du printemps, les citoyens de Szybow enfoncent, partout ailleurs, dans la boue et

les tas d'ordures, -- aux abords de la synagogue les pavés reluisent. Le moindre brin de paille y est aussitôt ramassé par quelque main pieuse, jalouse d'assurer à ces lieux un aspect digne, à tous égards, de la proximité du temple.

Si misérable que soit la petite ville de Szybow, elle est célèbre au loin par les deux illustres familles qu'elle abrite depuis des siècles et qui se partagent la primauté civile et religieuse : les Ezołowicz et les Todros, les premiers fameux par leurs richesses, leurs relations commerciales, leur influence, les seconds réputés pour leur science et leur sainteté, au point de faire pâlir même la gloire profane de leurs rivaux.

De mémoire d'homme, en effet, les juifs de la Lithuanie et de la Russie Blanche vénéraient, en la personne de Todros, le parangon de toutes les vertus, l'arche intangible de l'orthodoxie judaïque. D'aucuns, savants talmudistes, souriaient étrangement, il est vrai, lorsqu'ils entendaient vanter cette science et ces vertus : entre eux, ils échangeaient d'amères réflexions à voix basse. Mais l'immense majorité, mais les foules avaient une foi aveugle dans le rabbin ; elles l'honoraient, accouraient en pèlerinage à Szybow, s'inclinaient devant l'homme de Dieu, lui demandaient consolations et conseils, des soulagements à leurs misères morales, des remèdes à leurs maux physiques.

Ce n'est point que Szybow ait été de tout temps

l'asile de l'orthodoxie judaïque. Tout au contraire, ses premiers fondateurs furent les Caraïtes, qui représentaient l'esprit de révolte et d'opposition dans Israël. Jadis, à une époque fort reculée de l'histoire, ils avaient imposé leur foi à l'antique Chersonèse, terre de lait et de miel. Puis, un jour, n'emportant avec eux que les souvenirs de leur splendeur déchue, et la Bible, le livre unique de leur croyance et de leurs lois, chassés de Crimée, comme ils l'avaient été de Palestine, ils reprirent le chemin de l'exil. Le grand-duc lithuanien Witold les accueillit en ses États, et leur permit de s'établir dans la Russie Blanche. Telle fut l'origine de Szybow.

En ce temps-là, à l'approche du sabbat, le soir, partout régnaient le silence et l'obscurité. A l'encontre des Talmudistes, les Caraïtes ne fêtaient pas le jour du Seigneur par des réjouissances bruyantes. L'éclat de nombreuses lumières, la gaieté de copieux repas, mais ils le célébraient dans l'ombre et la tristesse, méditant sur la chute du Temple, sur la ruine de leur antique gloire.

Puis tout changea. Les fenêtres des maisons commencèrent à resplendir. Le vendredi soir, jusque dans les rues, s'épandait peu à peu la rumeur bruyante des versets récités en chœur. Les rabbins triomphaient. Observateurs fidèles des prescriptions talmudiques, de la foi aveugle en la tradition orale transmise par les Kohen, les Tanaïtes, les Gaonites, ils s'implantaient à Szybow, et refoulaient

cette poignée d'apostats. Sous le flot montant de l'invasion, la communauté caraïte se désagrèga, fondit. Un homme connu dans les annales polonaises juives, Michel Ezofowicz Senior, lui donna le coup de grâce.

Ce titre de « Senior » ou de chef de tous les Juifs fixés en Lithuanie, lui avait été octroyé par le roi de Pologne, en l'an de grâce 1525.

Michel Ezofowicz fut chargé de juger tous les différends survenus entre ceux de sa race.

Homme de résolution et d'énergie, il saisit d'une main ferme le gouvernement confié à son autorité. Ceux qui refusèrent de s'y soumettre, les Caraïtes surtout, se virent frappés d'anathème, exclus de la communauté, membres retranchés du corps d'Israël.

Sous le poids de cette malédiction, les descendants des anciens maîtres de la Chersonèse, cette poignée de sectaires, devinrent, ainsi qu'il arrive toujours en pareil cas, un objet de répulsion et de réprobation universelle. Honnis, conspués, misérables, ils abandonnèrent la ville jadis fondée par leurs pères. Quelques-uns, plus tenaces, passionnément attachés aux vieilles tombes où reposaient les ossements de leurs ancêtres, à la sainte colline que jonchaient les décombres de leur ancien temple, renversé par la fureur des Rabbinites, s'obstinèrent seuls à ne pas s'éloigner de leur berceau.

Szybow appartenait aux vainqueurs. Grâce à leur activité, à leur prévoyance, à l'étroite solidarité qui

les unissait et rendait fécondes leurs entreprises, ils eurent bientôt transformé l'humble bourgade, siège du silence, de la tristesse, de la pauvreté, en un centre de bien-être, un foyer de vie, de travail et de mouvement. Toutefois ce ne fut, là aussi, qu'un état transitoire.

Survint une sombre époque de réaction. Les juifs d'Occident, ceux de France et d'Espagne, prêchaient alors à Israël de s'abstenir des labours, des tendances, des aspirations de l'humanité.

Ils reniaient et rejetaient loin d'eux les nobles et larges pensées d'un Maïmonide, qui, tout en rendant l'hommage dû au législateur mosaïque, vénérât aussi les sages de la Grèce, qui tentait d'étayer les révélations de la Bible, ainsi que la science du Talmud, sur l'inébranlable base des calculs astronomiques et des théories mathématiques, qui enfin déclarait vouloir condenser, et même en un seul chapitre, mais d'une clarté lumineuse, les deux mille cinq cents feuilles dont se composait le Talmud.

Rabbins et docteurs décrétèrent que nul, parmi les fils d'Israël, n'eût à puiser à la source des sciences profanes, avant d'avoir atteint sa trentième année. « Celui-là seul, déclarèrent-ils, peut se chauffer d'une flamme étrangère, qui d'abord a suffisamment pénétré son esprit des préceptes de la Bible et du Talmud. »

Dès lors, les facultés intellectuelles du peuple juif s'émoussèrent, sa mémoire s'amollit, son âme fut

comme dépouillée de la force et de la franchise de la jeunesse.

Le même fanatisme souleva les Juifs établis en Pologne. Cependant, moins persécutés que leurs frères d'Occident, plus libres, plus assurés des droits garantis à leur croyance et au respect de leur passé, ils éprouvaient une moindre horreur des lumières nouvelles qui leur arrivaient du dehors. Certaines voix s'élevaient même parmi eux pour réclamer l'union des efforts, dans la fraternité et le travail commun de tous les peuples. L'un des chefs les plus influents de ce parti n'était autre que Michel Ezofowicz Senior. A son instigation, le sanhédrin adressa à tous les juifs de Pologne et de Lithuanie ce manifeste :

« Jéhovah possède de nombreux Séfirotés : d'Adam émanaient diverses perfections. Ainsi, le fils d'Israël ne doit-il pas borner ses désirs à l'unique possession de la science religieuse. Certes, à l'enseignement divin appartient toujours la première place, mais il importe de ne pas non plus négliger tous les autres. Jadis, les juifs se signalaient par leur sagesse, à la cour des rois les plus puissants. Mardochée fut un sage, Esther fit preuve d'autant de discrétion et de modestie que d'esprit, Nehémias siégea dans les conseils du Grand Roi, et il délivra sa nation de l'esclavage. Instruisez-vous donc ! Soyez utiles aux princes et aux grands de la terre, vous acquerrez par là leur estime. »

L'homme qui avait inspiré cet appel et qui tenait

ainsi son regard fixé vers la lumière de l'avenir, devait se rencontrer, face à face, avec un de ces esprits obstinément tournés vers les ténèbres du passé.

Transplanté d'Espagne en Pologne, poussé jusqu'à Szybow par ses destinées, Néhémias Todros descendait du célèbre Todros Abulaffy Halévy, qui, renommé à cause de sa science talmudique, séduit plus tard par les sombres mystères de la *Kabbale*, propagea dans Israël l'un des plus funestes égarements, le plus terrible qui puisse frapper l'esprit d'un peuple. Le premier, il introduisit en Pologne le *Zohar*, livre où se trouve condensée la pernicieuse doctrine de la *Kabbale* dont les formules l'emportèrent dès lors sur la clarté du Talmud. De cette époque aussi date cette lutte acharnée que se livrèrent, d'une part, Michel Ezofowicz Senior, de l'autre, le Nassi ou Prince venu d'Espagne, Néhémias Todros. Le Rabbi triompha. Ezofowicz mourut à la peine, accablé par les intrigues que tramait contre lui son redoutable adversaire et désespéré de voir Israël ramené au fanatisme. Mais son souvenir vécut, glorieux héritage. Les descendants de Michel Senior, fiers de son nom, en tiraient orgueil, alors même qu'avec le temps ils n'en comprenaient plus exactement ni la vraie signification, ni le symbole.

Exclus de ces hautes sphères où s'exerce l'ascendant spirituel, il ne resta plus aux vaincus qu'à employer leur activité, leur habileté, leur pré-

voyance, leur énergie, à l'accroissement incessant de leurs ressources matérielles.

Chaque année, les radeaux des Ezofowicz et leurs galères portaient, jusque dans les ports lointains, des cargaisons où s'amoncelaient les plus divers produits. La demeure des Ezofowicz, sise au centre même de la ville, était comme le foyer où s'alimentaient le crédit et l'industrie de la contrée. Fiers de leurs richesses acquises, ils renoncèrent à la domination des âmes, qu'exercèrent désormais sans partage les Rabbis Todros. Une fois seulement, en l'espace de deux siècles, l'on vit de nouveau l'un des Ezofowicz tenter un suprême effort pour recouvrer la suprématie perdue.

Le dix-huitième siècle touchait à son déclin. De grands événements se préparaient à Varsovie. Les rumeurs des débats qui s'y poursuivaient parvinrent jusqu'à l'humble bourgade lithuanienne. Bientôt, de lèvres en lèvres vola la surprenante nouvelle : la Diète délibère sur le sort réservé aux fils d'Israël.

« Que décident-ils là-bas ? qu'écrivent-ils à notre sujet ? » se demandaient anxieux les juifs de Szybow rassemblés au seuil de leurs maisons, ou parcourant les rues étroites de la ville. La curiosité, l'agitation croissaient de jour en jour. Les affaires demeuraient en suspens ; le commerce languissait. D'aucuns même entreprirent un long et coûteux voyage, pour aller puiser à la source vive des informations. De Varsovie, ils renseignaient leurs frères

lointains, leur adressaient de volumineuses lettres, des journaux, des pages arrachées aux livres, brochures et pamphlets du jour.

Parmi ceux que le souci de leurs intérêts ou de leurs devoirs avait retenus au foyer, Nohim Todros, le rabbin, et Hersch Ezofowicz, le riche marchand, manifestaient la plus vive et la plus ardente curiosité.

Une sourde hostilité réciproque les animait. La moindre étincelle devait suffire pour rallumer l'antagonisme séculaire entre l'arrière-petit-fils du Senior Michel Ezofowicz, le fervent adepte des doctrines de Maïmonide, et le descendant du Nassi Néhémias Todros, le fanatique commentateur de la Kabbale.

Enfin, on apprit que, dans la capitale, des résolutions extraordinaires avaient été votées.

« Toute distinction de vêtements, de langues, d'usages, entre la population indigène et la population juive, est supprimée. Toutes les convictions religieuses seront respectées. Toute secte ou confession, en tant qu'elle ne portera pas atteinte à la sécurité publique, est tolérée. Le baptême des néophytes d'origine juive est interdit avant qu'ils aient atteint l'âge de vingt ans. Il est permis aux juifs d'acquérir la terre. Ceux d'entre eux qui déclareront vouloir se consacrer à l'agriculture seront libérés de tout impôt durant cinq années consécutives. L'âge nubile des juifs est fixé à la vingtième année pour les garçons et à la dix-huitième pour les filles. »

On s'arracha la feuille qui apportait ces nouvelles, on la colporta de maison en maison, on la lut et relut cent fois, on la brandissait, on la laissait traîner tour à tour, ainsi qu'un drapeau d'allégresse ou un signe de deuil.

Reb Nohim, debout sur le seuil de sa demeure, leva ses deux bras décharnés au-dessus de sa tête blanche, comme pour prendre le ciel à témoin de l'opprobre, et par trois fois, d'une voix lugubre, s'écria :

— Malheur ! malheur et mort !

— Malheur ! malheur et mort ! répéta après lui la foule, massée aux abords de la synagogue.

Mais, au même instant, à l'entrée du sanctuaire, Hersch Ezofowicz apparut, une main passée dans les larges plis de sa ceinture en satin, caressant de l'autre sa longue barbe flave. La tête fièrement relevée sous le riche bonnet de castor, d'une voix tout aussi retentissante mais plus mâle que celle du Rabbi :

— Espérance ! espérance et joie ! clama-t-il.

— Espérance ! espérance et joie ! reprit en chœur, mais hésitante, coulant de timides regards vers le Rabbi, une infime fraction de l'assemblée.

Nohim Todros se dressa sous l'insulte. Sa barbe blanche se mit à trembler, ses yeux noirs lançaient des éclairs.

— Ils nous ont ordonné de raser nos barbes, et d'abandonner nos longs vêtements ! gémit-il avec un accent où la douleur se mêlait à la colère.

— Ils libèreront nos esprits et élargiront nos cœurs au fond de nos poitrines, lui répondit Hersch, du seuil du temple.

— Ils nous attelleront à leurs charrues, afin que nous défrichions une terre d'exil ! répliqua Reb Nohim.

— Ils nous ouvriront les trésors de leur sol, afin que ce sol nous devienne une patrie ! riposta Hersch.

— Les visages de nos fils se couvriront de barbe, avant qu'il leur soit permis de prendre femme !

— Leur esprit aura plus de jugement, et leurs bras auront plus de force, au jour où il leur sera donné de choisir une compagne !

— Hersch Ezofowicz ! Hersch Ezofowicz ! il me semble, par tes lèvres, entendre la voix de ton arrière-grand-père, qui voulait guider les Juifs aux foyers maudits de la lumière étrangère !

— Reb Nohim ! Reb Nohim ! Il me semble en tes yeux voir l'âme de ton arrière-grand-père, qui plongea les juifs en un océan de ténèbres !

Ainsi, au milieu du silence consterné de la foule, les deux adversaires s'apostrophaient. La voix de Reb Nohim s'exaspérait en une note de plus en plus perçante ; celle d'Hersch vibrait en des accents de plus en plus virils et sonores. La face jaunie du rabbin se plaqua de teintes briquetées ; le visage d'Ezofowicz se couvrit de pâleur. Le Rabbi levait ses mains tremblantes au-dessus de sa tête ; il imprimait un balancement violent à tout son corps, le

portant en avant, puis le rejetant en arrière ; sa barbe neigeuse s'échevelait jusque sur ses épaules. Le riche marchand se tenait immobile et droit : la raillerie et le courroux étincelaient au fond de ses prunelles fauves ; sa main, fièrement campée à la hanche, tranchait sur la sombre étoffe de sa ceinture. Mille regards furtifs allaient de l'un à l'autre des deux adversaires, mille lèvres frémissaient mais n'osaient rompre le silence.

De nouveau, la vocifération de Reb Nohim, aiguë, prolongée, perça les airs.

— Malheur ! malheur et mort ! sanglotait le vieillard, ses bras tordus de désespoir.

— Espérance ! espérance et joie ! reprenait Hersch, la voix vibrante d'allégresse, sa main blanche levée en signe de triomphe,

La foule demeurait toujours immobile et silencieuse. Soudain, les têtes se balancèrent, à l'image des flots agités, et, semblable au sourd grondement de la mer, monta d'abord un murmure confus, jusqu'à ce qu'enfin, du fond de mille poitrines, s'échappât une immense et unanime clameur d'épouvante :

— Malheur ! malheur et mort !

Reb Nohim l'emportait.

Hersch promena autour de lui un regard superbe et dédaigneux ; ses rares partisans, intimidés, courbaient la tête. Un sourire amer flotta sur ses lèvres, et lorsque, sur les pas du rabbin, la foule, ainsi qu'un torrent, se rua vers le temple ; lorsque, du seuil

de la synagogue, Nohim Todros entonna les versets répétés en un chœur formidable : « Dieu, secourez votre peuple, préservez les derniers débris d'Israël d'une perte certaine ! » le riche Ezofowicz demeura encore quelques instants immobile, les pieds comme rivés au sol, perdu en sa douloureuse rêverie, puis lentement, traversant la place, il disparut sous le porche de sa maison.

Une fois chez lui, l'infortuné se laissa choir sur un banc, le regard sombre, la tête entre ses mains. Longtemps, il s'abîma en ses pensées. Enfin, relevant le front, il appela :

— Freïda ! Freïda !

A sa voix, sur le seuil de la pièce voisine, dans la lumière d'or projetée par les flammes du brasier, apparut une svelte figure de femme, la tête ceinte des plis d'un voile blanc, un triple rang de perles au cou. De longs yeux noirs, doux et brûlants à la fois, illuminaient le pur ovale de son jeune visage.

Inclinée devant l'époux, elle l'interrogeait du regard.

Hersch lui indiqua du geste une place à ses côtés.

— Freïda, dit-il, sais-tu ce qui vient de se passer en notre ville ?

— Mon frère José m'a rapporté que vous aviez eu une altercation avec Reb Nohim, répondit la jeune femme à voix basse.

— Il voudrait m'écraser, de même que, jadis, son aïeul écrasa mon aïeul.

Les yeux noirs de Freïda exprimèrent l'effroi.

— Hersch ! supplia-t-elle... Laissez-le ! C'est un saint homme et, si puissant ! Tout le monde se rangera de son côté !

Hersch eut un mystérieux sourire et reprit :

— Dieu permet parfois aux morts de parler, et d'initier leurs descendants à ce qu'ils avaient rêvé et projeté naguère. Sais-tu, Freïda, ce que fit Michel Senior, lorsqu'il sentit approcher la mort, qui venait le surprendre avant l'apparition de l'ère nouvelle attendue ?

— Non, Hersch. Et que fit-il ?

— Il s'enferma chez lui et se mit à écrire, à écrire longuement. Ce qu'il écrivit alors, il ne le confia jamais à personne. Mais, à son heure suprême, rassemblant ses fils autour de lui, il leur dit : « Écoutez-moi ! Tout ce que j'ai pensé et souffert durant ma vie, tout ce que j'ai rêvé et aurais désiré accomplir, je vous l'ai transmis en un long écrit. Pourtant mon œuvre restera pendant des années ensevelie dans l'ombre. Vous n'en pourriez tirer vous-mêmes ni lumière, ni profit. Les Todros triomphent, leur règne durera longtemps. Ils asserviront si profondément vos esprits, que ni vous, ni vos fils, ni les fils de vos fils n'oserez jeter un coup d'œil sur ces instructions qu'a tracées ma main. Que si elles tombaient au pouvoir de nos ennemis, ils les lacéreraient, dans leur fureur aveugle, pour en jeter les lambeaux à tous les vents ; et ils proclameraient Michel Senior

*kofer* (impie), et maudiraient sa mémoire, ainsi qu'ils ont maudit celle du second Moïse dans Israël. Cependant, un jour se lèvera, où l'un de mes arrière-petits-fils brûlera enfin du désir de posséder cet écrit, afin d'y apprendre les moyens de délivrer ses frères de l'oppression des Todros, et de les orienter vers ce soleil, aux rayons bienfaisants duquel se développent et grandissent les autres peuples de la terre... Alors, dominé par cette unique pensée, cet arrière-petit-fils retrouvera les pages où j'ai fixé mes enseignements. Quant à vous, à l'heure du trépas, bornez-vous, comme moi, à affirmer à vos fils que ce livre existe, qu'il contient des prescriptions utiles et salutaires... et qu'il en soit ainsi, de génération en génération. C'est ma dernière volonté. »

Hersch se tut. Freïda l'avait écouté, immobile, ses yeux pleins d'admiration fixés sur ceux de son époux.

— Vous chercherez cet écrit, n'est-ce pas ? fit-elle, à mi-voix.

— Je le chercherai, sûr de le trouver ! car je le suis, moi, cet arrière-petit-fils désigné par Michel Senior. Oui, je le trouverai, et toi, Freïda, il faut m'aider.

La jeune femme se leva, rayonnante d'amour et de joie.

— Hersch ! s'écria-t-elle... Je sais où se trou l'écrit. Il est là.

Et, du doigt, elle indiquait une armoire vitrée occupant l'un des angles de la pièce. Sur les rayons,

de haut en bas, s'empilaient des livres, aux reliures anciennes, grises de poussière.

— Michel Senior était un sage, poursuivit la jeune femme, il lisait dans l'avenir. Il savait que, durant des siècles, pas un de ses descendants n'oserait consulter ces livres audacieux, maudits par les rabbins : mais qu'au jour prévu, c'est là que l'arrière-petit-fils de sa race chercherait et trouverait les instructions de l'aïeul.

Tous deux alors se dirigèrent vers l'antique armoire. Ils l'ouvrirent. Un à un, ils tiraient les vieux livres empilés sur les rayons. Ils les étalaient à terre, puis, à genoux, inclinés, ils en tournaient les feuillets. Infatigables, ils poursuivaient leur labeur. On eût dit, à les voir si recueillis et si solennels, qu'ils exhumaient les ossements de l'ancêtre, espérant surprendre le secret de ses vastes pensées, enfoui avec sa dépouille.

Le soleil déclinait déjà, lorsque Hersch poussa enfin un cri de victoire et d'allégresse. Il avait trouvé. Durant la nuit entière, à la lueur de deux flambeaux, il demeura plongé dans la lecture des feuillets étalés sur sa table.

Et lorsque les roses de l'aube parurent à l'Orient, il quitta sa demeure, vêtu d'un manteau de voyage, coiffé d'un bonnet de castor, et bientôt il eut laissé derrière lui la ville encore endormie. Il allait à Varsovie pour plaider, auprès des députés de la Diète, la cause de l'émancipation juive en Pologne.

Puis, un jour, il revint, le regard assombri, le front labouré de rides. Rentré dans sa maison, il se laissa tomber sur un banc et poussa un gémissement.

Debout à ses côtés, Freïda n'osait l'interroger.

— Tout est perdu ! murmura-t-il enfin, tournant vers elle un visage douloureux.

— Comment ? pourquoi ? fit-elle, atterrée.

Il eut un geste navré.

— Quand un édifice croule, malheur à ceux qui l'habitent ! Ses poutres retombent sur leurs têtes, et la poussière des décombres leur emplit les yeux.

— C'est bien la vérité ! approuva Freïda sans comprendre l'allusion.

— Cet édifice séculaire vient de s'effondrer... Sous ses ruines demeurent enfouis nos efforts et nos travaux, la poussière les a pour longtemps recouverts d'un linceul. Le testament de Michel Senior ne peut nous sauver aujourd'hui. Viens, viens, Freïda, nous allons à nouveau le déposer en sa tombe. Peut-être l'un de nos arrière-petits-enfants, plus heureux que nous, l'en tirera-t-il un jour, qui sera aussi le jour définitif du réveil et de la délivrance.

Et, désolément, il répéta :

— Malheur ! malheur et mort !

Mais, dans la maussade demeure de Reb Nohim, retentissaient, en revanche, des cris de triomphe et d'allégresse.

— Réjouissance et joie ! clamait le vieux rabbin. Sauvées les barbes et les lévites longues ! Sauvés la

Kabbale, les Hérem, les viandes pures ! Sauvés de tout contact avec la science perverse d'Edom, les saints livres, Mischna, Ghemara et Zohar ! Sauvés les bras du peuple élu de la honte de conduire la charrue !... Sauvé Israël !

Ainsi exultait le Rabbi Todros, conviant la foule à se réjouir avec lui... Il triomphait, et croyait son triomphe définitivement établi. Les Ezofowicz anéantis, Israël se détournait à jamais de ce courant maudit de provocations impies.

Alors, sur Hersch Ezofowicz, comme jadis sur son ancêtre Michel Senior, s'accumulèrent les accusations, les vexations et les haines.

On lui reprocha de ne pas observer scrupuleusement le sabbat, d'entretenir des relations compromettantes avec les « Goïm », de s'asseoir à leur table, d'éviter, en ses affaires, l'arbitrage des rabbins, pour recourir aux tribunaux civils ; d'enfreindre les prescriptions du Conseil ou « Kahal », de ne pas témoigner à Reb Nohim les égards dus à un aussi docte et saint personnage.

Vieilli avant l'âge, le cœur gonflé d'amertume, las de ces luttes stériles, Hersch se renferma dans le cercle étroit de la vie domestique. A la veille de sa mort, il eut un long entretien avec Freïda. Leurs enfants n'avaient pas encore atteint l'âge d'homme, ils étaient trop jeunes pour se voir initiés au secret de ses espérances déçues, mais les lèvres maternelles leur en transmettraient l'héritage et le souvenir.

Freïda seule connaissait la cachette où se trouvait enfoui ce manuscrit séculaire, le testament de Michel Ezofowicz Senior, dont les pages recélaient des trésors infiniment plus précieux que les blés amoncelés dans les greniers et l'or enfermé dans les coffres de l'opulente famille.

Hersch disparu, il ne resta plus à Szybow un seul esprit avide de lumière, un seul cœur épris d'une autre passion que celle de l'argent.

L'argent devint le but unique de tous les désirs et de tous les efforts. Les terreurs mystiques, les superstitions, une sèche et méticuleuse orthodoxie étendirent sur la petite ville leurs épaisses et pernicieuses ténèbres.

## PREMIÈRE PARTIE

### I

D'humides brouillards, montant des rues étroites et boueuses, assombrissaient la sérénité du ciel étoilé. Des souffles printaniers, mêlés à l'odeur de la terre fraîchement labourée, glissaient au-dessus des basses toitures, sans dissiper la lourde atmosphère concentrée aux abords des maisons.

Mais, en dépit de cette épaisse buée, la petite ville offrait, ce soir-là, un aspect de fête. Partout, les fenêtres étincelaient de lumières. Partout, montait une vague rumeur d'entretiens, ou de prières récitées en commun. Partout enfin se déroulaient d'aimables et gais tableaux de la vie intime et familiale.

Souriantes, vêtues de leurs plus beaux atours, les femmes disposaient sur les tables recouvertes de blanches nappes les mets préparés par leurs soins. Les maris berçaient de tout petits enfants entre leurs bras : ils approchaient leurs mentons barbus des

tendres et frais visages, puis ils jouaient avec les aînés, les soulevant, au-dessus de leur tête, jusqu'aux poutres enfumées et basses du plafond. D'autres, drapés dans les plis du blanc *talès*, tournés du côté de l'orient, leur corps rejeté en avant, puis en arrière, en un balancement rythmique et rapide, se préparaient, par de ferventes prières, à la célébration du sabbat.

En un seul endroit de la ville régnaient l'obscurité et le silence. C'était une humble chaumière grise, la dernière du faubourg, adossée aux flancs d'une colline. D'après la légende, les Caraites avaient élevé cette colline de leurs propres mains, au milieu de l'uniforme étendue des plaines, et y avaient jadis édifié leur temple, dont il ne subsistait plus de trace. Dénudée et sablonneuse, elle abritait à présent la pauvre mesure contre les rafales et les subites tourmentes neigeuses de l'hiver. Un poirier sauvage allongeait son ombre au-dessus du chaume. Un champ labourable, mais le plus souvent en friche, séparait la maisonnette de la ville. Au ras de terre, sur les noirs sillons, rampaient, en denses replis, les vapeurs qu'y vomissaient les rues avoisinantes.

Maintenant, de l'intérieur de cette mesure, aussi sombre qu'un puits, à travers les petits vitraux des lucarnes, une voix d'homme, brisée et chevrotante, s'échappait, distincte cependant au milieu du profond silence nocturne.

« Par delà les mers et les hautes montagnes, coule

le fleuve Sabbation. Ses flots n'ont ni la transparence des sources pures, ni la saveur du lait et du miel... ils roulent des tourbillons de poussière entre leurs rives de granit. »

La voix se tut. Soudain résonnèrent des paroles au timbre harmonieux.

— Continuez, grand-père.

Une jeune fille parlait ; dans sa voix traînante, encore enfantine, vibrait une note, grave et suave à la fois.

— Je continuerai, répondit l'aïeul ; mais ne viennent-ils pas ?

L'enfant se leva et s'approcha de la fenêtre.

— Non ! je n'entends rien encore, murmura-t-elle.

Et, dans l'obscurité, la mélodie bizarre se répandit en une plainte tremblante :

« Sur les rives du fleuve Sabbation habitent les quatre tribus d'Israël : Gad, Assur, Dan et Nephtali.

« Elles ont fui, pour échapper au joug de l'opresseur.

« Et Jéhovah — que son nom soit béni ! — a étendu sur elles son bras tutélaire.

« Sous des tourbillons de poussière, entre les anfractuosités rocheuses, il les a dérobées aux yeux de l'ennemi.

« Et les tourbillons s'élèvent aussi haut que les vagues de la mer : les rochers mugissent, semblables aux forêts secouées par la tempête.

« Et quand vient le jour du Sabbat... »

Ici le vieillard s'interrompit. De nouveau, il interrogea, la voix anxieuse :

— Les entends-tu venir ?

Celle qui partageait avec lui ce sombre réduit écoutait, attentive.

— Cette fois, ils viennent ! fit-elle.

Du fond des ténèbres, s'éleva un gémissement plaintif et prolongé.

— Chantez encore, grand-père, chantez, insistait l'enfant avec une impérieuse douceur.

Mais l'aïeul se refusait à chanter.

Une clameur étrange approchait. La chaumière tremblait, au bruit des pas précipités en une course folle ; elle vibrait aux échos des cris perçants. De la ville, en galopade effrénée, une bande de polissons, sifflant, piaulant, hurlant, se ruait à l'assaut de la misérable mesure.

Ils étaient une vingtaine : des gamins juifs. De dessous les casquettes à visière plate, les mèches de cheveux huileux et noirs retombaient en tire-bouchons de chaque côté des faces jaunies et émaciées. Les yeux pétillaient d'insolente malice, mais aussi de la flambée de haine qu'allumait, en ces jeunes âmes, un fanatisme précoce.

— Bonsoir ! *Karaïme* ! criaient-ils à l'unisson : et, à coups de poings, ils ébranlaient tour à tour et le cadre des lucarnes, dont les carreaux tintaient en leurs bois vermoulus, et la porte qu'un verrou fermait au dedans.

— Pourquoi n'allumes-tu pas les flambeaux, au soir du Sabbat? Pourquoi te caches-tu, pareil au diable, au fond de ton antre noir? Païen! hérétique!

Les rires, les cris, les appels, se confondaient. Le vacarme augmentait de minute en minute. Alors, dans le sombre taudis, résonna de nouveau la voix de la jeune fille, si hautaine, si énergique, qu'elle parvint à dominer le bruit du dehors.

— Continuez, grand-père, continuez!

— Aïe! gémissait le vieillard. Comment m'entendrais-tu, au milieu de leurs blasphèmes et de leurs injures?

— Grand-père! continuez!

Et la voix semblait se dépouiller de sa tendresse enfantine. La douleur y vibrait, le mépris, mais aussi la volonté d'inspirer le calme, de rassurer ce pauvre aïeul tremblant.

Alors, étouffée par les hurlements et les rires de la cruelle bande déchaînée, la mélopée plaintive flotta, brisée, à peine perceptible.

« Et quand vient le jour du Sabbat, Jéhovah — que son nom soit béni — impose le silence au fleuve Sab-bation.

« Ses sables ne roulent plus leurs vagues en épais tourbillons; ses pierres ne mugissent plus, semblables aux forêts.

« Mais de ses rives montent des brouillards si hauts, qu'ils se confondent avec les nuages du ciel.

« Ainsi, aux yeux de l'ennemi, le Seigneur dérobo les quatre tribus d'Israël : Gad, Assur, Dan et Nephtali. »

D'une dernière poussée, les galopins venaient de briser le cadre des lucarnes : les petits vitraux volèrent en éclats. Une sauvage clameur s'épandit triomphante à travers la plaine silencieuse. Cailloux, mottes de terre, se mirent à pleuvoir dans le misérable taudis. Du coin le plus sombre, la voix du vieillard geignait, lamentable.

— Aïe ! aïe ! Jéhovah ! pitié ! pitié !

Inclinée vers lui, la jeune fille s'efforçait de lui rendre courage.

— Chut ! grand-père, murmurait-elle doucement ; chut, chut ! N'ayez pas peur !

Soudain, au dehors, dominant le tumulte, une voix mâle retentit, impérieuse :

— Silence, gamins ! Que venez-vous faire ici ? Tâchez de déguerpir !

Celui qui parlait ainsi était un homme de haute et svelte taille. Une longue pelisse fourrée dessinait la souplesse de ses formes. Son visage paraissait tout pâle dans l'ombre, et ses yeux brillaient d'un tendre et vif éclat.

— Que venez-vous faire ici ? répéta-t-il, sur un ton où la menace se mêlait au reproche. Sont-ce des loups, ceux que vous traquez en cette chaumière, avec vos cris sauvages et en brisant les vitres ?

Les coupables se taisaient, pris en faute. Enfin

l'aîné d'entre eux, le plus résolu de la bande, répliqua :

— Pourquoi aussi n'éclairent-ils pas leurs fenêtres, le soir du Sabbat ?

— Ce n'est pas à vous de les en punir.

— Ni à vous de les défendre... Nous venons ici chaque semaine, nous crions et frappons à la porte...

— Je le sais; c'est pourquoi j'ai voulu vous surprendre. Maintenant, allez-vous-en ! Il est temps de rentrer !

— Revenez vous-même, Meïr. Il y a longtemps que les vôtres ont mangé le poisson du Sabbat sans vous.

Et pour bien marquer qu'il se souciait fort peu des remontrances reçues, l'insolent se baissa, ramassa un caillou et s'appretait à le lancer à l'intérieur de la chaumière, lorsque deux bras de fer le saisirent au collet :

— Allons ! c'est moi qui vais te conduire chez tes parents, fit le nouveau venu.

Le gamin se raidit, puis agita ses membres, espérant se délivrer de l'étreinte ; mais il reconnut bientôt son impuissance.

Maintenant, autour de la chaumière, le silence régnait, absolu... Mais soudain, une forme gracile apparut à la fenêtre et, par les carreaux brisés, une voix murmura :

— Merci !

— Demeurez en paix ! répondit le jeune homme, et il s'éloigna, traînant son prisonnier à sa suite.

Bientôt ils débouchèrent sur la place du Marché, devant une longue bâtisse, auberge et cabaret, composée d'un simple rez-de-chaussée.

Un hangar couvert, que soutenaient des poteaux en bois, donnait accès dans un couloir partageant l'immeuble en deux parties distinctes. Ce soir de Sabbat, les chambres réservées aux voyageurs demeuraient plongées en une obscurité complète, tandis que les autres, à quelques pieds à peine au-dessus du sol, brillaient derrière les vitres sales. Telle était la propriété de Yankiél Kamionkér, membre influent du Kahal, tenu en très haute estime par ses coreligionnaires, tant à cause de sa piété fervente que de son habileté en affaires.

— Reb Yankiél ! fit le jeune homme, ouvrant la porte et poussant l'enfant devant lui, je vous ramène votre fils, réprimandez-le ! Il court les champs la nuit et s'attaque au pauvre monde.

Du fond de la pièce, assez vaste mais délabrée, avec son âtre immense, noir de suie, sa table couverte d'une nappe de propreté douteuse, qu'éclairaient les lumières d'un flambeau à sept branches, parvenait une rumeur incessante et confuse...

Debout, tourné vers la cloison, un homme de taille moyenne, de maigre échine, priait, avec un balancement de tout son corps. Il rejetait en arrière sa tête où flamboyait une rutilante chevelure, puis l'inclinait jusqu'à terre, et de nouveau la renversait avec une égale rapidité. En ces flexions réitérées de sa per-

sonne, les plis du blanc *talès*, dont il était enveloppé, s'écartaient, et les minces courroies enserrant ses poignets volligeaient ; sa longue barbe rousse flot-tait au vent : le « téfil » rebondissait jusqu'à son front. A ces gestes véhéments s'accordaient les sons étranges sortant de sa poitrine, tour à tour assourdis et indistincts, puis éclatant en accents passionnés, ou bien enfin exhalés en une mélodie traînante et plaintive.

— Reb Yankiél ! répéta l'hôte inattendu. Votre fils court les champs la nuit et s'attaque au pauvre monde.

Nulle réponse.

— Reb Yankiél ! Votre fils injurie les pauvres gens !

Rien que le même murmure d'une prière fervente.

— Reb Yankiél ! Votre fils brise les vitres à coups de pierres !

Une voix triomphante entonna :

« Chantez au Seigneur un chant nouveau, car voici qu'il a opéré ses prodiges... Chantez et pincez les cordes de la harpe. Que leurs sons se mêlent à vos actions de grâces... Sonnez, cors et trompettes, devant le Seigneur notre Dieu ! »

Cette fois, Meïr referma la porte et s'éloigna. Au moment où il passait sous la dernière fenêtre de la longue maison, une voix jeune et pure, où débordaient l'émotion, la mélancolie et l'extase, frappa ses oreilles.

— Éliézer ! appela-t-il, arrêté au pied de la croisée.

A travers les vitres plus propres que les autres, son regard embrassait l'humble pièce exigüe : une couchette, une table ; aux murs des rayons, où se rangeaient des livres. A la lumière du flambeau, la tête entre ses mains, un adolescent d'une vingtaine d'années se tenait penché au-dessus de sa table. Sur son doux et pâle visage imberbe, les lèvres tranchaient, fraîches, éclatantes comme le corail. Il chantait, et ses notes, admirables de pureté, eussent séduit l'artiste le plus exigeant.

Éliézer, fils aîné de Reb Yankiél, chantre de la communauté de Szybow, célébrait ainsi, au soir du Sabbat, les gloires d'Israël.

— Éliézer ! appela une seconde fois Meïr.

Le jeune chantre l'entendit. Alors, son regard limpide et bleu, tourné vers la croisée, ses deux mains, d'une blancheur d'albâtre, élevées vers le ciel, d'une voix plus vibrante, il continua le cantique sacré :

« O mon peuple, secoue de tes pieds la poussière des chemins. Lève-toi, revêts la parure de ta beauté.

« Hâte-toi, Seigneur, hâte-toi de secourir ton peuple, Toi, le Dieu de nos pères, Toi l'Unique, l'Inconcevable ! »

Meïr s'éloigna, saisi d'admiration et de respect. Il traversa la place, et s'arrêta bientôt au seuil d'une imposante demeure brillamment éclairée.

## II

Cette maison, étincelante de lumières, était celle qu'avait jadis construite Hersch Ezofowicz pour y recevoir la belle Freïda, sa femme. Dominant de leur hauteur toutes les autres habitations de la ville, ses murs se maintenaient solides, bien que ternis par les pluies et la poussière des ans.

Au fond de cette demeure, en une vaste salle, une vingtaine de personnes, hommes et femmes, s'é disposaient à fêter le soir du Sabbat. Le chef de la famille, Sæül Ezofowicz, fils de Hersch, s'approcha de la longue table, au-dessus de laquelle pendaient du plafond deux lustres en argent massif, à sept branches. C'était un octogénaire, la taille voûtée par l'âge, mais robuste encore, la barbe neigeuse, les traits accusés et graves, sillonnés de rides. Des mains de son fils aîné, grisonnant déjà, lui aussi, il prit une mèche allumée, plantée sur un long manche en bois, et, l'élevant jusqu'aux branches du lustre, d'une voix atone mais forte, il récita :

« Soyez béni, Seigneur, Maître souverain du

monde, qui, nous ayant éclairés par vos commandements, nous prescrivez d'allumer les lumières de nos demeures, au jour du Sabbat. »

A peine avait-il prononcé ces paroles que les deux lustres brillaient, tandis que l'assistance reprenait en chœur :

« Allons tous à la rencontre du bien-aimé, et saluons la venue du Sabbat.

« Que la lumière brille, que la cité se relève de ses ruines : nous n'habiterons plus en la vallée de larmes !

« O mon peuple ! Secoue de tes pieds la poussière des chemins. Lève-toi, revêtu de ta beauté. »

Les versets du psaume achevés, des propos s'échangeaient entre les convives qui, recueillis, mais le sourire aux lèvres, s'asseyaient autour de la table familiale, chargée de mets nombreux. D'abord, les deux fils de Saül, Raphaël et Abram, graves personnages, aux yeux noirs, au teint basané, et Ber, son gendre, pâle et blond, dont les claires prunelles semblaient regarder le monde avec résignation et douceur... Puis les filles, les brus et les petites-filles du patriarche : des femmes déjà mûres, aux formes opulentes, portant de hautes coiffures enrubannées sur leurs perruques aux bandeaux luisants ; et des vierges, aux joues d'une pâle matité, au front couronné de lourdes tresses brunes, aux regards ivres de jeunesse, joyeuses de ces apprêts de fête, et orgueilleuses de leur parure... Enfin, au bout de la longue table, quelques adolescents et enfants de tout âge.

Saül, avant de s'asseoir à la place d'honneur, tourna ses yeux à plusieurs reprises vers la porte conduisant au fond de l'appartement. Elle s'ouvrit, livrant passage à deux femmes. De l'une d'elles, matrone centenaire, jaillissaient en un éblouissement toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Sa tête était ceinte d'un turban dont une boucle en diamants attachait les deux pointes, ramenées au-dessus du front. Une agrafe pareille servait de fermoir au collier de perles, d'une grosseur et d'une pureté merveilleuses, dont les rangs superposés retombaient jusqu'au tablier d'une blancheur de neige, qui protégeait la robe en lourde étoffe de soie brochée. A ses oreilles, d'énormes pendeloques étincelaient, si lourdes, qu'un fil les retenait fixées au turban. Elles scintillaient de l'éclat changeant des brillants, émeraudes, rubis et saphirs, et, à chaque pas de l'aïeule, elles cliquetaient, égrenant une frêle sonnerie, contre les perles du collier et la chaîne d'or massif.

Ainsi constellée de pierreries, la centenaire avançait, telle une châsse. Et quand, s'appuyant au bras de l'une de ses arrière-petites-filles, brune vierge au teint éclatant, elle se fut approchée de la table, tous les regards se posèrent sur son blanc visage, toutes les lèvres lui sourirent, l'accueillant d'un tendre murmure de vénération et d'amour :

— Grand'maman ! Arrière-grand'maman !

Seul le maître de la maison, le chef de toute la famille, dit :

— Maman !

Et il y avait quelque chose de très doux, et de grave à la fois, en ce mot de tendresse enfantine, tombé de lèvres usées, flétries, qu'ombrageait une barbe blanche.

Mais qui, en cette centenaire, eût reconnu la belle Freïda aux yeux de flamme, au riche et souple corsage, la discrète et silencieuse compagne et confidente de Hersch Ezofowicz ? Avec les années écoulées, sa taille, si fine, si élancée jadis, avait pris l'apparence d'un de ces troncs rugueux, d'où sont sortis d'épais et nombreux rameaux. Un réseau inextricable de rides sillonnait son visage ; ses yeux caves s'éteignaient, fixes et vitreux, sous les lourdes paupières sans cils. Toutefois, ses traits parcheminés gardaient l'empreinte d'une inaltérable et paisible douceur ; un sourire flottait autour de ses lèvres jaunies, dont par degrés s'emparait déjà l'éternel silence : rarement en tombait une brève parole.

Promenant sur les convives ses prunelles vacillantes, l'aïeule demanda :

— Où est Meïr ?

Comme frémissent les branches d'un arbre au souffle de la brise, ainsi, à ces mots, un même murmure s'échappa de toutes les lèvres :

— Où est Meïr ?

Le front du vieux Saül se barra d'une ride profonde. Son visage sévère se tournait vers la porte,

quand Meïr entra. Il sentit la muette réprobation de tous ces regards.

Seules les prunelles, vieil or éteint, de l'arrière-grand'mère se dilatèrent, éclairées d'un rayon de joie, à la vue de l'enfant bien-aimé. Ses minces lèvres s'agitèrent.

— Mon petit enfant ! mon petit-fils chéri !

Et ces mots caressants suffirent à apaiser les regards courroucés, à arrêter sur les lèvres les reproches prêts à accueillir le retardataire. Maintenant Saül, les deux mains étendues au-dessus de la table, commençait la prière récitée à l'heure du repas sabbatique.

— Béni soit le nom du Seigneur !

— Béni soit à jamais son nom ! reprirent en chœur les convives, et les versets consacrés se succédaient, sanctifiant les mets et les boissons disposés sur la table.

Seul, Meïr se tenait à l'écart, tourné vers la fenêtre, derrière laquelle s'épandait au loin la vaste paix nocturne. Immobile, les bras croisés sur sa poitrine, sans accompagner ses prières du balancement rituel d'usage, il murmurait les belles paroles du *Kidousch*.

Son visage, à l'ovale pur, revêtait cette pâleur particulière aux natures nerveuses et passionnées. Une épaisse chevelure d'un blond foncé, aux reflets d'or encadrait son front d'une blancheur de marbre. Ses yeux profonds, aux larges prunelles grises, s'éle-

vaient vers le ciel, contemplatifs et rêveurs. Ce front et ces yeux trahissaient le travail d'une mystérieuse pensée. Les lèvres, où siégeait la tendresse, frémissaient par instants, comme sous l'effet d'une douleur ou d'une appréhension secrète. Le duvet de ses joues indiquait qu'il avait atteint sa vingtième année, l'âge où les jeunes israélites commencent leur apprentissage de la vie publique.

Ses oraisons achevées, il se disposait à prendre sa place habituelle à table, lorsqu'une voix bizarre et rauque, où les mots se heurtaient en une série d'interrogations rapides, d'exclamations brèves, l'interpella.

— Où t'es-tu attardé si longtemps, Meïr? Que faisais-tu en ville, au moment où a sonné l'heure du repos obligatoire? Pourquoi n'as-tu pas récité le *Kidousch* en commun avec ta famille? Pourquoi ton front est-il si pâle, tes yeux si tristes? Là-haut exultent les chœurs célestes. Ici-bas, les âmes pieuses se livrent à l'allégresse!

L'aspect de l'homme qui parlait ainsi correspondait en tout point à son langage. Petit, maigre et sec, ses cheveux drus et noirs se hérissaient sur une tête énorme. Une barbe hirsute, où jamais n'avait passé la brosse, entourait son visage basané. Des yeux en boules, qui, sous leurs paupières gonflées, se mouvaient inquiets et rapides, dardaient des éclairs. Son accoutrement bizarre faisait mieux ressortir encore son extraordinaire maigreur. Il portait

pour tout vêtement une sorte de chemise ou de sac en grosse toile grise, retenu au cou et à la ceinture au moyen d'une corde, et laissant à découvert ses pieds hâlés et nus. Ce personnage, sous son froc d'ascète, avec ses yeux de fanatique, ses lèvres où flottait un sourire d'ivresse ou d'extase, n'était autre que Reb Mosché, le mélamed ou maître d'école. Par le vent et la pluie, les gelées d'hiver et les ardeurs d'été, il s'en allait pieds nus, se nourrissant sans doute, à l'instar des oiseaux du ciel, avec les grains semés par le Seigneur, çà et là, sur sa route, — parfait exemple au milieu d'Israël, la prunelle des yeux. le bras droit du Rabbi Isaac Todros, et, après lui, le premier objet du culte et de la vénération des fidèles.

Meïr avait écouté ces questions, debout, et c'est debout, la tête légèrement inclinée, qu'il répondit d'une voix tremblante d'émotion :

— Rébé, je ne reviens pas d'un lieu de réjouissances profanes, mais d'un sombre et misérable réduit, où des malheureux passent leur vie dans les larmes.

-- Quoi ! protesta le mélamed. Des larmes ! un sombre réduit ! Mais quel est-il, ce lieu où règne la tristesse, au jour de joie du Sabbat ! Où donc règnent les ténèbres, quand tout étincelle et resplendit !

Des convives avaient relevé la tête.

— Oui ! reprirent plusieurs voix, où donc peuvent

régner les ténèbres aujourd'hui ? Où donc te trouvais-tu ?

Meïr demeurait silencieux, son visage exprimait l'embarras et l'indécision. Soudain, du bout de la table, la brune et fraîche jeune fille, qui venait de guider les pas chancelants de l'aïeule, s'écria, malicieuse, frappant ses mains l'une contre l'autre.

— Je sais, moi, où règne l'obscurité, même aujourd'hui.

Les regards se fixèrent sur elle. Une même question se posa sur toutes les lèvres :

— Où cela ?

Lia rougit sous le feu convergent de ces prunelles. Confuse, elle chuchota :

— Là-bas, dans la chaumière d'Abel le Caraïte, au pied de la colline.

— Meïr, est-ce vrai ?

Et, dominant toutes les autres, la voix perçante du mélamed s'éleva.

— Chez Abel le Caraïte ? tu es allé chez lui ?

Le doux visage de l'adolescent s'assombrit d'un nuage d'irritation ou de tristesse.

— Je ne suis pas allé chez le Caraïte, répondit-il avec fermeté, mais j'en ai défendu contre ses agresseurs.

— Ses agresseurs ! qui pouvaient-ils bien être ? interrogeait le mélamed, un sourire de raillerie plissant ses lèvres.

Cette fois, Meïr releva les yeux et les tint fixés sur son interlocuteur.

— Reb Mosché, vous le savez bien ! dit-il. Ces agresseurs n'étaient autres que vos élèves. La même scène sauvage se renouvelle chaque semaine, et pourquoi ne se renouvellerait-elle pas puisque les coupables sont assurés d'avance...

Il n'acheva pas. L'indignation brisait sa voix.

— Eh bien, pourquoi l'arrêter court ? De quoi donc sont-ils assurés d'avance ? ricanait Reb Mosché.

— De s'attirer vos louanges, répondit Meïr.

Le mélamed se souleva de sa chaise, il étendit son bras décharné, ses yeux étincelaient. Mais, sans se laisser intimider, le jeune homme poursuivit :

— Reb Mosché ! vous fûtes mon maître et je vous dois le respect... Je ne vous demanderai donc pas comment il se fait que vos élèves assaillent des malheureux la nuit ; toutefois, je ne puis moi-même assister indifférent à de pareilles violences. Mon cœur s'émeut et souffre, et je me dis que ces méchants enfants deviendront des hommes méchants. Ils commencent par briser les carreaux aux fenêtres des pauvres ; ils finiront par égorger le monde, ou par incendier les maisons. Ils eussent aujourd'hui pu tuer un misérable vieillard, et auraient détruit sa chaumière, si je ne m'étais trouvé là, par hasard, pour le défendre.

Sa diatribe achevée, il s'assit... Pénétré de la justice de sa cause, son regard n'exprimait plus ni timidité ni faiblesse. Au même instant le vieux Saül,

bénissant les mets préparés, prononça la formule sacramentelle :

— *Sabbat!*

— *Sabbat! Sabbat!* répéta le mélamed, d'une voix éclatante, en sautillant sur sa chaise et agitant ses bras, *Sabbat.*

— Toi, Meïr, poursuivit-il, tourné vers l'adolescent, au lieu de réciter les prières du Kidousch, au lieu de remplir ton âme d'allégresse et la remettre entre les mains de l'ange Métatron, défenseur des tribus de Jacob par devant l'Éternel, afin que Métatron la dépose à son tour entre les mains de Sar-ha-Olam, l'Ange des Anges, le Prince du Monde, lequel doit la transmettre aux dix Séfirotés, dont les vertus ont créé l'univers, pour que cette âme, portée par le souffle des Séfirotés, puisse enfin parvenir jusqu'aux pieds du Trône, où siège En-Sof lui-même en sa gloire, et se fondre avec lui en un baiser d'amour — toi, Meïr, dis-je, au lieu d'accomplir ces actes pieux et méritoires, tu vas défendre je ne sais quelle demeure maudite contre les prétendues violences d'agresseurs imaginaires ! Meïr ! Meïr ! tu as violé le Sabbat. Meïr, il faudra te rendre au Héder, et t'accuser devant le peuple de ce péché et de ce scandale.

Le discours du mélamed produisit une impression profonde. Sa il et ses fils, sévères, approuvaient de la tête. Seul, le pacifique Ber fixait sur l'accusé ses claires et compatissantes prunelles.

— Nos livres saints, Reb Mosché, répondit Meïr,

la Thora, la Mischna, ne nous parlent ni des Séfirot, ni d'En-Sof, mais ils nous enseignent que Jéhovah permet de violer le repos du Sabbat, lorsque cette violation a pour but de sauver la vie à l'un de nos semblables:

Oser répondre au mélamed et lui tenir tête, constituait un acte inouï d'audace. Aussi les yeux du maître parurent se désorbiter.

— Des Caraites! hurla-t-il, s'arrachant les poils de sa barbe à deux mains, tu oses les défendre? Des hérétiques, des maudits! Pourquoi n'observent-ils pas le jour du Sabbat? pourquoi n'éclairent-ils pas leur demeure, mais y restent plongés au milieu des ténèbres? Pourquoi frappent-ils les animaux destinés à leur nourriture, en arrière et non en avant du cou. Pourquoi rejettent-ils la Mischna, les saints livres du *Ghémara* et du *Zohar*?

La colère l'étranglait.

— Reb! ils sont si malheureux! interrompit Meïr.

— En-Sof est un Dieu vengeur, inaccessible à la pitié!

— Ils sont persécutés!

— C'est la justice d'En-Sof qui les frappe et les poursuit!

— L'Éternel réproue la persécution et la vengeance. Le Rabbi Huna n'a-t-il pas dit: « Le persécuté serait-il un juste et le persécuté un criminel, Jéhovah détournera sa face du persécuté! »

Les joues hâves de Reb Mosché se plaquèrent de

taches pourprées ; ses regards exprimaient la stupeur et la haine.

Sous leurs sourcils hérissés, les yeux de Saül se posèrent menaçants sur ceux de son petit-fils. Il abaissa la main.

— Chut ! silence ! commanda-t-il.

Meïr courba la tête en signe de soumission. Alors aussi, soit pour apaiser la colère de Reb Mosché, soit pour son édification personnelle, Abram, l'un des fils de Saül, interrogea le maître.

« Quelles distinctions fallait-il établir entre les enseignements talmudiques et ceux du Zohar, le livre de la Kabbale ? Le vrai croyant devait-il s'appliquer à l'étude des uns plutôt qu'à la connaissance des autres ? »

Le mélamed affermit ses coudes sur la table, fixa son regard en un point de la cloison et, d'une voix solennelle, commença en ces termes :

— Simon ben Yochaï, le docte Rabbi, pour lequel ni les cieux ni la terre ne renfermaient plus de secrets, a dit : « La Talmud est une vile esclave, la Kabbale une reine puissante. » Et d'abord, que contient le Talmud ? Un nombre prodigieux de détails de piètre importance. Il nous apprend à distinguer entre les aliments purs et les aliments impurs, entre les choses permises et les choses défendues, entre ce qui est conforme à la décence et ce qui pêche contre elle... Et maintenant, que contient le Zohar, le livre de la Kabbale ? Il contient la science la plus haute.

Il nous enseigne ce qu'est Dieu et ce que sont ses Séfirotés. Il connaît tous leurs noms. Il sait ce qu'ils ont accompli, comment ils ont édifié le monde. Il y est écrit que le premier nom de Dieu est En-Sof... et que son deuxième nom est Notarikon; et son troisième nom, Gimatria; et le quatrième, Ziruph. Et les Séfirotés ou forces célestes s'appellent : Source de l'homme, Épouse, Face Auguste, Visage pur, Miroir, Étage du ciel, Marche de la terre, Lys des jardins, Pomme du Paradis. Et Israël a pour nom : Matrona; et Dieu chez Israël signifie le Père. Le livre de la Kabbale nous explique encore l'origine et la hiérarchie des Séfirotés : comment, en combinant les lettres de leurs noms et celles dont se composent les noms de Dieu, nous arrivons à posséder la clef de tous les mystères. C'est là la-plus haute, la première des sciences pour tout véritable Israélite. Il en est qui prétendent — je le sais — que le Talmud l'emporte sur la Kabbale. Mais ceux qui parlent ainsi sont stupides : ils ignorent que la terre tressaillera de douleur, et que Jéhovah et Israël — le Père et Matrona — ne s'uniront pas en un baiser d'amour, aussi longtemps que l'esclave n'aura pas cédé le pas à la maîtresse, le Talmud à la Kabbale. Et quand viendra ce jour ? Il viendra lorsque, sur cette terre, apparaîtra le Messie. Alors, pour les âmes pieuses, commencera la fête d'allégresse ! Alors les anges du ciel feront cuire et nous serviront le Léviathan, poisson gigantesque sur lequel, maintenant,

repose l'univers entier. Et tous, s'asseyant au festin, mangeront leur part de poisson, les savants et les saints les morceaux de la tête, les ignorants et les humbles ceux de la queue.

Le melamed se tut. Il respira à plusieurs reprises pour reprendre haleïne.

Puis son regard tomba sur son assiette, et des hauteurs mystiques il se replongea en pleine réalité terrestre. Car, tout en menant une vie d'ascète, la plus austère, Reb Mosché aimait à prendre part copieusement au saint repas du samedi. Sustenter son corps aussi bien que son âme, lui paraissait chose méritoire, en ce jour. Les lèvres gourmandes, les yeux humides et béats, de ses doigts il déchiquetait le poisson délicat, dont l'arome épicé chatouillait agréablement ses narines, et il en portait les morceaux à sa bouche. Autour du saint homme, un murmure admiratif montait.

— Un docte, un sage parfait et pieux, digne disciple du grand Rabbi Todros !

Seuls Meïr et Ber échangèrent un regard, où chez l'un se lisait la tristesse, chez l'autre la raillerie. Enfin Saül prit la parole à son tour :

— Écoutez les discours des sages, dit-il, car il est écrit : « La sagesse est le fondement du monde. » Ceux qui consultent les sages, afin de se laisser instruire par eux, seront indemnes de péché sur cette terre.

Reb Mosché balbutia, la bouche pleine :

— Les bonnes actions de l'homme attirent sur sa tête une inépuisable source de grâces et de bénédictions. Elles dévoilent à ses yeux les mystères de la terre et du ciel ; elles élèvent son âme et la transportent au sein des Séfirot.

Un respectueux silence accueillit ces pieuses maximes. Soudain, du bout de la table, la voix jeune et sonore de Meïr se fit entendre.

— Reb Mosché qu'appellez-vous une bonne action ? Que convient-il de faire pour sauver son âme du péché, et s'attirer ce ruissellement de bénédictions et de grâces ?

Les sombres prunelles du mélamed se fixèrent, soucieuses, sur le visage ironique de l'adolescent.

— Tu me le demandes, Meïr, commença-t-il — toi qui fus mon élève ? Ne vous l'ai-je pas répété à tous, plus de mille et mille fois ? L'action la plus méritoire, c'est l'étude approfondie des livres saints. Celui qui s'y consacre sans partage se verra absous de ses fautes. Celui qui s'en abstient, ou qui s'en détourne, sera maudit, exclu du sein d'Israël, à jamais banni du monde des esprits, — quand bien même ses mains et son cœur sembleraient garder la blancheur et la pureté des neiges immaculées.

En achevant ces mots, tourné vers Saül, il lui désignait du doigt son petit-fils.

— Il a tout oublié de mes leçons ! gémit-il.

Le vieillard inclina son front ridé.

— Pardonnez-lui, Rabbi ! Ce n'est encore qu'un

enfant. Quand il aura acquis plus de jugement, il reconnaîtra combien furent audacieuses ses lèvres, qui osent aujourd'hui contredire vos exemples. Alors il se montrera aussi sage, aussi pieux que le furent jusqu'ici tous les membres de sa famille.

Il se redressa, un éclair de fierté illumina son regard terni par l'âge.

— Écoutez-moi tous, continua-t-il, la voix plus haute, vous, mes fils, mes petits-fils et mes arrière-neveux ! La famille des Ezofowicz, sachez-le, n'est pas la première venue. Grâce à Dieu (que son nom soit glorifié !) nos caisses sont pleines de richesses ; mais plus précieux encore sont les trésors que nous ont légués les vertus de nos ancêtres. Notre aïeul fut le Senior de tous les juifs de ce pays. Mon père Hersch s'honorait de l'amitié des grands du royaume.

Le vieillard se tut, sous le poids de l'émotion qui l'oppressait. Mais l'aïeule centenaire, soudain réveillée à ce nom évoqué de son glorieux époux, murmura de sa voix atone :

— Hersch ! Hersch ! mon Hersch !

Saül poursuivit :

— Oui, notre famille possède un trésor tel, qu'il n'en existe peut-être pas de semblable dans tout Israël. Ce trésor, c'est le testament de notre arrière-grand-père, Michel Senior. Heureux, si nous pouvions l'avoir entre nos mains, nous y puiserions d'incomparables leçons. Hélas ! nous ignorons où se trouve caché cet écrit... ou du moins nous l'ignorons

tous, sauf une seule personne, votre chère et vénérable aïeule.

D'une lente inclinaison de tête, il saluait Freïda, vers qui tous les regards s'étaient tournés.

— Seulement, poursuivit Saül, elle n'a jamais consenti à nous révéler son secret.

— Et pourquoi ne vous l'a-t-elle point révélé? interrompit le mélamed, d'un ton ironique et méchant.

— Le Rabbi Nohim Todros — bénie soit sa mémoire — le lui a défendu.

— Ah! et vous, Ezofowicz, fils de Hersch, pourquoi n'avez-vous pas, vous-même, recherché cet écrit?

— Reb Boruch Todros, fils de Reb Nohim, et Reb Isaac Todros — puisse-t-il vivre cent ans! — fils de Reb Boruch, me l'ont défendu.

— Eh bien! cria le mélamed, que personne parmi vous ne s'avise jamais de rechercher cet écrit de malheur; car il ne contient qu'abominations et blasphèmes!... Reb Saül, enseignez à vos fils et petits fils, à n'y songer jamais! Ordonnez-leur, s'il tombait par hasard entre leurs mains, de le livrer aux flammes. Sachez-le! celui qui, ayant découvert cette œuvre subversive, la communiquerait au peuple du Très-Haut, celui-là, dis-je, se verrait frappé d'anathème, retranché de la communauté juive, rejeté du sein d'Israël. Ainsi vous le commanda Reb Isaac Todros — puisse-t-il vivre cent ans! — et

malédiction, trois fois malheur à ceux qui, oublieux de ces prescriptions saintes, divulgueraient l'écrit infernal !

Un grand silence succéda à ces foudroyantes objurgations. Meïr s'était levé. Pâle, les yeux pleins de flamme, il fixait ses regards sur l'aïeule centenaire. Alors, sous cet effluve brûlant, Freïda souleva ses paupières alourdies.

— Meïr ? murmura-t-elle... Mon petit enfant !... et, le sourire aux lèvres, elle retomba dans sa somnolence.

Le repas tirait à sa fin. La face congestionnée par les libations réitérées, Reb Mosché recula soudain sa chaise, et on le vit bondir au milieu de la pièce, la tête rejetée en arrière.

— Sabbat ! Sabbat ! Sabbat ! clama-t-il, s'accompagnant de gestes frénétiques. Fête, fête et joie !... La famille céleste exulte en jubilations. David a dansé devant l'arche sainte. Pourquoi tout homme d'une piété exemplaire ne réjouirait-il pas ses esprits et son cœur par la danse et les chants ?

Et il sautait, virait, tournoyait sur lui-même, puis s'élançait en avant, s'accroupissait, se relevait, et, les épaules tendues, la face renversée et raidie, de la plante de ses pieds nus il frappait le plancher, en une cadence furieuse.

Saül et ses hôtes considéraient ces exercices chorégraphiques avec une grave attention. Le plus léger sourire ne fit pas trembler leurs lèvres ; pour eux,

croyants fidèles, ces soubresauts déments figuraient l'observance d'un ancien rite. Peut-être, dans les yeux profonds du patriarche, passa-t-il une fugitive lueur de raillerie ou de dédain ; mais vite ses paupières demi-closes y jetèrent comme un voile épais. Ber, un pli douloureux aux lèvres, tenait son regard obstinément fixé à terre. Quant à Meïr, il s'efforçait de ne rien voir et de ne rien entendre. Seules les matrones admiraient. Leurs têtes à perruques luisantes balancées en mesure, elles s'appliquaient à suivre le rythme échevelé du danseur, tandis qu'au bout de la table la jeunesse avec peine comprimait ses rires.

Enfin exténué, Reb Mosché s'étendit tout de son long sous le poêle immense en briques vernies. Du revers de sa manche, il essuyait la sueur qui lui perlait au front. Alors Sarah, fille de Saül, fit le tour des convives, leur présentant un bassin d'argent rempli d'eau, destiné aux ablutions d'usage. L'assistance, divisée par petits groupes, causait. Sur un haut divan, à dossier de frêne, trônait le patriarche. Ses fils Abram et Raphaël, et son gendre Ber lui rendaient compte des affaires de la semaine, des opérations engagées, des marchandises vendues, des échéances réglées, des sommes encaissées. Des noms de ports étrangers, des chiffres revenaient sans cesse sur leurs lèvres. La flamme d'une âpre convoitise, l'appréhension d'espérances déçues passaient tour à tour au fond de leurs prunelles. Saül paraissait transformé. C'est que, quelle que fût sa piété, quel que fût son

respect des choses saintes, les préoccupations matérielles, les intérêts de sa maison, le négoce en un mot, convenaient mieux à son esprit : ils lui semblaient plus accessibles, plus utiles et plus vivants. Son regard s'éclairait ; en quelques mots lucides, il tranchait les difficultés, et, chef vénéré, dispensait l'approbation et le blâme aux membres de sa nombreuse lignée.

Meïr écoutait... La fièvre du gain n'avait pas encore contaminé son âme. Il considérait avec stupeur son oncle Ber, si différent maintenant de l'homme apathique et doux qu'on était habitué à voir en lui. Ses yeux étincelaient, ses mains tremblaient. D'une voix pressante, il expliquait la nécessité, pour lui, de contracter un gros emprunt, s'il voulait voir une spéculation lucrative menée à bonne fin. Le jeune homme s'éloigna, écœuré. Autour de la table, recouverte de sa nappe blanche, quelques convives s'attardaient. Le mélaméd entre autres, les coudes largement étalés, pérorait, selon son usage, au milieu de l'attention soutenue de l'auditoire.

— Tout ce qui subsiste en ce monde, disait-il, tout homme, toute bête, chaque pierre, chaque brin d'herbe, plongent de leurs racines en ces régions qu'habitent les purs esprits. C'est pourquoi l'univers nous apparaît tel un arbre immense. L'univers peut encore se comparer à une interminable chaîne, dont les derniers anneaux se perdent dans le domaine des esprits. Et il est aussi comme une mer infi-

nie, qu'alimente et que remplit l'intarissable afflux des âmes.

Meïr ne prêtait qu'une oreille distraite à ces doctes et subtils propos. Une tristesse l'envahissait. Chez lui, dans sa maison, au milieu de ceux qui lui étaient si proches par le cœur et par le sang, il se sentait seul, abandonné. Il promena autour de lui un lent regard rêveur. Bientôt il eut quitté la salle, et, traversant la place, où la nuit s'étendait en nappes sombres, il se dirigea vers la maison de Reb Yankiél.

\* \*

Au sortir des hautes pièces éclairées, où régnaient l'aisance et la plus rigoureuse propreté, l'auberge tenue par Reb Yankiél, débitant d'eau-de-vie en même temps que membre respecté du Kahal, semblait une étroite et misérable baraque. D'humeur chagrine, avaricieux et cupide, Reb Yankiél n'avait qu'un but au monde, l'argent. Peu lui importaient les aises domestiques. Toujours par monts et par vaux, il inspectait les distilleries et auberges environnantes qu'il tenait à bail, et ne se montrait guère à Szybow qu'aux grandes cérémonies religieuses, ou aux jours de réunion du Conseil. Yenta, sa femme, et ses deux filles adultes, à la fois hôtesse et servantes, s'occupaient de l'auberge.

Le logis de la famille se composait de trois pièces. Dans la première, où venait de pénétrer Meïr, un

bout de chandelle, se consumant sur la table desservie, projetait des ombres qui vacillaient le long des murailles suintantes d'humidité, noires de suie : un relent de cuisine s'y mêlait à l'odeur de moisissure. Des ronflements sonores arrivaient de la chambre voisine, où, plongé dans l'obscurité la plus profonde, Reb Yankiél dormait déjà du sommeil du juste. Dans la troisième pièce enfin, à la clarté d'un quinquet fumeux posé sur le poêle en fonte contre lequel séchaient des langes étendus, une femme inclinée, chantant à demi-voix, du pied balançait un berceau, d'où s'échappaient de plaintifs vagissements. Sans s'interrompre, elle répondit au salut du jeune homme par une légère inclinaison de tête, lui indiquant, d'un regard résigné et doux, la porte fermée du fond, au travers de laquelle arrivait le murmure de plusieurs voix masculines. Meïr poussa cette porte et se trouva en face d'Éliézer, le chantre au pâle et mélancolique visage. Quelques jeunes gens l'entouraient. Le fils aîné de Reb Yankiél leva vers son hôte ses yeux d'un bleu tendre de turquoise.

— Meïr, dit-il sur un ton de reproche, tu n'as pas fait preuve de patience aujourd'hui. Nos amis m'ont rapporté tes propos.

Et, de la main, il désignait ses compagnons, dont quelques-uns venaient de prendre part au repas du samedi, dans la demeure de Saül.

— Éliézer, interrogea le jeune homme, consi-

dères-tu vraiment les propos que j'ai tenus au méla-med comme répréhensibles et coupables ?

— Pas en eux-mêmes, peut-être : ils n'en sont pas moins nuisibles et dangereux pour toi.

— Et qu'importe ! Je ne puis entendre de sang-froid propager ces doctrines propres à entretenir le trouble et l'ignorance dans les esprits !

— Enfant ! Es-tu de force à leur imposer silence ? fit soudain une voix d'un ton traînant et paresseux.

Les jeunes gens relevèrent la tête. Ber, le pacifique, se tenait sur le seuil. Il referma avec soin la petite porte basse, puis alla s'étendre sur la couchette d'Éliézer, ses yeux clairs de ruminant levés au plafond. C'était là sans doute une habitude prise, car les conversations continuèrent aussitôt. On parla du discours du méla-med au sujet d'En-Sof, des Séfirot, du jour messianique, du gigantesque Léviathan. Quelqu'un demanda :

— Suffit-il d'approfondir les textes de la Mischna et du Zohar pour obtenir la rémission absolue de ses fautes ?

Éliézer écoutait, silencieux, le front incliné. Enfin relevant ses yeux rêveurs, il dit :

— Lisez la Thora. Qu'y trouvez-vous écrit ? « Il n'est qu'un seul Dieu, Jéhovah. Ce ne sont pas vos offrandes, ni vos chants, ni la fumée de la myrrhe et de l'encens qui sont agréables au Seigneur, mais l'amour de la vérité. Il exige de vous que vous défendiez les opprimés, que vous visitiez les malades,

que vous consoliez les affligés. Voilà vos premiers devoirs. »

— Mais alors, interrompirent plusieurs voix, le mélamed n'enseigne pas la vérité ?

Éliézer se tut, pensif.

— Non, il ne l'enseigne pas ! reprit-il au bout de quelques instants.

— Éliézer ! fit Meïr, lui posant la main sur l'épaule... Il y a deux ans, je t'ai entendu prononcer les mêmes paroles. Tu revenais alors de cette grande ville où tu avais appris nos chants sacrés... Tu me révélas que notre foi n'était plus celle des Israélites, nos pères, celle qu'au mont Sinaï nous inspira le Très-Haut : que la pureté de l'enseignement judaïque, assombrie et troublée, était devenue pareille à une onde où l'on aurait jeté de la boue... que cette vase a souillé nos esprits et nos cœurs. Voilà ce que tu me disais, Éliézer... Et dès lors mon âme a entrevu la vérité... Je t'ai voué une amitié fraternelle, car fraternellement tu m'avais aidé à sortir de ma ténébreuse prison... mais, dès ce jour aussi, mon cœur a connu la tristesse... Tu es heureux, toi, Éliézer, reprit-il, après un instant de silence.

— Pourquoi me trouves-tu heureux ?

— Tu as vu et parcouru le monde... Tu as écouté les leçons des sages... Ah ! si ce monde pouvait un jour s'ouvrir aussi devant mes yeux !...

Alors de toutes parts les questions se succédèrent.

— Quel aspect ont ces grandes cités ? Les fils

d'Israël y vivent-ils nombreux et honorés? S'abstiennent-ils, comme nous ici, d'aliments impurs? et qu'y dit-on de notre Rabbi le docte Todros?

— On ne parle même pas de lui, répondit Éliézer.

— Quoi! les juifs des grandes villes ne prononcent pas avec admiration et respect le nom des Todros? Ils ne croient ni à En-Sof, ni aux Séfirotés? Ils n'approfondissent pas la Kabbale?

— Ils disent que le Talmud, livre de sagesse et de beauté, a gagné à se voir écourté de moitié. Ils disent que les temps ont changé, que ce qui fut utile ou salubre jadis nous semble vain ou même nuisible aujourd'hui.

— Est-ce possible? le Talmud réduit de moitié... Qui donc a osé?

— Un sage et un saint, Moïse Maïmonide, que des rabbins ont maudit.

— Des rabbins ont maudit un sage et un saint? Ainsi les rabbins peuvent faire preuve de cruauté et d'injustice! Ainsi il ne faut pas toujours ajouter foi à leurs enseignements?

— Et ce Moïse Maïmonide a-t-il laissé d'autres œuvres après lui?

— Il a encore écrit *More Nébuchim*, ce qui veut dire le « Guide des Égarés ».

— Éliézer, as-tu lu ce livre?

— Je l'ai lu!

— Comment te l'es-tu procuré?

— Je l'ai reçu d'un savant israélite, l'un des plus

célèbres avocats de la grande ville, et j'ai tour à tour, à ces pages, tressailli d'allégresse, répandu des larmes amères.

— Eliézer ! tu nous liras ce livre admirable.

Ainsi devisaient ces jeunes gens entre eux, esprits ardents et naïfs, assoiffés de lumière et de vérité... Minuit avait sonné lorsqu'ils se séparèrent, pâles d'émotion, mais le regard enflammé.

A la même heure, une ombre humaine, glissant à travers les ténèbres, pénétrait dans l'humble maison qu'habitaient depuis des siècles, de père en fils, les Rabbis Todros. La porte eut un long grincement désolé.

A ce bruit, du fond de la pièce, une voix mâle et sonore se fit entendre.

— Est-ce toi, Mosché ?

— C'est moi-même, Nassi, votre serviteur fidèle, le marchepied de votre gloire. Que l'ange de la paix berce vos rêves, que le souffle de vos lèvres vous soit aussi délectable que l'arome des huiles parfumées et de la myrrhe... Que, durant votre pieux sommeil, votre âme avec délices plonge au sein de l'onde rafraîchissante et pure des esprits célestes.

La voix reprit du coin sombre :

— Qu'a fait Meïr après le repas ?

— Il a quitté la demeure de l'aïeul et s'est rendu

chez Éliézer, le chantre. Ils ont veillé longtemps, je les ai vus et entendus en passant sous la fenêtre.

— Mosché, peux-tu me citer les noms de ceux qui se trouvaient là avec eux ?

— Chaïm, Mendel, Ariel et Ber, le gendre de Saül.

— Pourrais-tu me répéter leurs discours ?

— Nassi, toute mon âme avait passé dans mes oreilles. Meïr s'est plaint des ténèbres et de l'ignorance où les Rabbis tiennent les âmes emprisonnées, et il a dit encore que l'ancienne et véritable religion d'Israël s'était ternie, semblable à l'onde souillée par la vase et la boue. Éliézer a dit qu'il élevait ses plaintes devant le Seigneur, lui offrant chaque jour ses larmes et ses chants : et Meïr a répondu qu'il ne suffisait pas de chanter et de verser des larmes, mais qu'il fallait agir, afin d'arracher le peuple d'Israël à sa servitude.

— Race de vipères ! murmura Isaac Todros.

— Nassi ! demanda le mélamed, quelle est cette race de vipères ?

Et, des ténèbres, la voix lui répondit.

— La race des Ezofowicz.

### III

Quelques mois s'écoulèrent. Une tiède journée de printemps déclinait dans la sérénité d'un soir embaumé. Aux reflets du soleil couchant, de l'une des plus misérables ruelles de la ville, une jeune fille débouchait, conduisant une chèvre. L'animal bondissait, puis s'arrêtait soudain aux pousses tendres des arbres, alerte, joyeux, ivre de liberté. La jeune fille suivait, grave et recueillie. Il eût été difficile de bien préciser son âge. Sa taille haute et souple gardait encore la maigreur et la gracilité de l'enfance. Mais sa démarche, l'expression de son visage portaient l'empreinte d'une maturité précoce. Sous la pauvreté de ses vêtements, elle paraissait presque laide à première vue. Une mince jupe d'étoffe déteinte, lui tombant aux chevilles, laissait à découvert ses pieds chaussés de gros souliers. Le corsage flottait sur sa plate poitrine. Un triplé rang de corallines s'enroulait à son cou, et leurs rouges reflets tranchaient sur la pâle matité des joues légèrement creuses. Sous

d'épais sourcils, ses yeux profonds semblaient de velours noir. Ses cheveux encadraient un front étroit. Toute sa personne avait quelque chose de fier et de sauvage. Elle avançait droite et grave, le regard rêveur, perdu en un point lointain de l'espace. Pourtant, à chaque bruit de voix qui lui arrivait plus rapproché ou plus distinct, elle tressaillait et se rangeait, blottie contre les haies, le visage assombri soudain, comme si toute rencontre avec des êtres vivants eût rempli son âme, non pas tant d'un pudique émoi que de dégoût et de tristesse. Seule, la chèvre paraissait trouver grâce à ses yeux : elle l'appelait, mitigeait d'une voix douce son ardeur, et, docile, l'animal, revenu sur ses pas, bêlant, semblait l'interroger.

Au sortir de l'étroite ruelle, apparut la prairie, tout emperlée de la rosée vespérale, dorée des derniers feux du jour. D'un côté verdoyait un jeune bois de bouleaux, de l'autre l'horizon s'ouvrait à perte de vue sur les champs immenses, que loin, bien loin, bordait un ruban de forêts bleuâtres.

La jeune fille s'arrêta, ses deux mains aux cornes de la bête. En une rumeur sonore et vibrante, des rires, des appels, des voix enfantines se confondaient avec le bêlement des troupeaux. Quelques fillettes ramenaient leurs chèvres du pâturage et, rieuses, s'empressaient de regagner leurs demeures, avant la tombée de la nuit. Mais les chèvres s'attardaient à brouter l'herbe fraîche ; elles

s'échappaient, poursuivies, atteintes, saisies à même le poil, pour se dérober et repartir encore, d'où ces rires, ces appels s'entre-croisant : la brise tiède s'en emparait, les épandait au loin dans les ruelles sombres de la ville, dans les blonds espaces couverts de blés et dans les bois viridins.

Sans y prendre part, la jeune fille assistait à cette scène folâtre... Nulle envie de s'associer à la joie commune ; au contraire, elle semblait attendre que le silence et la solitude eussent repris possession de la prairie. Bientôt, en effet, la bande joyeuse disparut sous des tourbillons de poussière, s'engouffrant dans l'une des rues de la petite ville. Maintenant, la brise seule chantait, entre les branches des bouleaux et les frêles pousses des noisetiers. La brune vierge détacha ses bras noués autour du cou de sa chèvre, puis d'un pas rapide et souple se remit en marche.

Soudain elle s'arrêta, et son visage exprima la stupeur et le ravissement ! Assis sur un tronc rugueux, qu'avaient abaftu les orages, les feuilletés d'un gros livre ouverts sur ses genoux, un jeune homme lisait, absorbé.

Sans détourner un instant ses yeux de ce visage, elle traversa la prairie, et, parvenue au tronc, où l'étranger était assis, s'inclinant vers lui, elle lui saisit la main, et, d'un mouvement rapide, la porta à ses lèvres.

Le jeune homme releva la tête ; une indicible sur-

prise se peignit sur ses traits. Confus, il retira vivement sa main.

— Vous ne me reconnaissez donc pas ? murmurait la jeune fille.

— Non ! répondit-il.

— C'est vrai ! Comment pourriez-vous savoir qui je suis ? Mais moi, je vous connais. Vous êtes Meïr Ezofowicz, le petit-fils du riche négociant Saül. Je vous vois souvent, assis sur la terrasse de votre belle maison, ou bien lorsque, ce livre entre vos mains, vous passez auprès de la colline, contre laquelle s'abrite notre chaumière.

Elle parlait d'une voix grave et assurée. Son pâle visage ne trahissait ni trouble, ni timidité ; mais ses noires prunelles brillaient, et le sourire irradiia ses lèvres de tendresse et de douceur.

— Qui donc êtes-vous ? demanda Meïr à voix basse.

— Golda, la petite-fille d'Abel le Caraïte, que les vôtres méprisent et persécutent.

Sa voix tremblait maintenant, triste et profonde.

— Oui ! reprit-elle, les vôtres persécutent Abel Karaïm et sa petite-fille... Mais vous, vous la défendez ! Il y a si longtemps que je désirais vous remercier !

— Vivez en paix, vous et votre aïeul, répondit l'adolescent. Puisse le Seigneur protéger votre toit... car l'Éternel est plein de compassion pour ceux qui souffrent !

Les mains jointes comme pour la prière, Golda se laissa tomber à genoux.

— Vous êtes bon, Meïr ! Vous êtes sage et beau, disait-elle ravie... Votre nom signifie « lumière ». Mes yeux s'imprègnent de clarté, chaque fois qu'il m'est donné de vous entrevoir. Oh ! comme je l'attendais, ce moment ! Vous rencontrer, causer avec vous, vous dire que, bien que vous soyez l'héritier d'un riche personnage, moi, l'humble fille d'un Caraïte, j'ai le droit de lever mes yeux vers vous, de délecter mon cœur à votre lumière, et de me sentir heureuse... heureuse !...

Une flamme ardente empourrait maintenant ses joues, ses lèvres avaient la vive rougeur du corail ; au fond de son regard admiratif et passionné, deux larmes brillaient.

Meïr ne cessait de la contempler, silencieux.

— Que de nobles sentiments en vous, Golda ! murmura-t-il... Et que vous êtes belle !

La jeune fille rougit et, machinalement, se mit à fourrager les hautes herbes qu'elle trouvait sous sa main.

Puis, après un moment de silence, Meïr murmura :

— Asseyez-vous là, près de moi.

Elle obéit aussitôt. Au-dessus de leurs têtes bruissaient les minces bouleaux. De l'étang voisin, enchâssé dans la bordure d'émeraude que lui tressent les tiges flexibles de l'oseraie, montaient, en siffle-

ments aigus et rapides, les appels des oiseaux aquatiques.

— Pourquoi conduisez-vous si tard votre chèvre à la prairie ? demanda l'adolescent, rompant ainsi le charme qui s'insinuait en eux, comme une lente griserie.

— Je ne veux point m'y trouver avec les autres filles de la ville.

— Elles se montrent méchantes envers vous ?

— Elles ricanent, m'appellent de vilains surnoms, s'écartent à mon approche.

— Avez-vous peur d'elles ? demanda Meïr.

Elle secoua négativement la tête.

— J'ai grandi avec l'effroi : il fut mon frère... J'ai donc pu m'habituer à lui. Mais lorsque je rentre au logis, le vieux grand-père m'interroge : « As-tu fait quelque mauvaise rencontre ? As-tu éprouvé de la peine?... » Et moi je ne sais pas mentir... et, si je lui dis la vérité, il devient très triste... il pleure !

— Votre grand-père vous a donc élevée ?

— Oui. Mon père mourut d'abord, puis ma mère : je n'avais pas poussé du sol plus haut que ce buisson. Grand-père me recueillit chez lui. Il me berçait, m'endormait entre ses bras. Quand j'eus grandi, il m'apprit à filer, à lire dans la Bible. Il me contait ces merveilleuses histoires, que nos ancêtres, les Caraïtes, ont rapportées ici des lointains pays d'Orient. Grand-père est bon, grand-père est toute mon affection... mais il est si vieux, si vieux, et si pauvre ! L'âge a rendu

ses cheveux aussi blancs que la neige, et les pleurs ont fait ses yeux rouges comme le corail. Souvent, il tresse ses paniers, et moi, assise à ses pieds, la tête sur ses genoux, filant ma laine, je suis heureuse de sentir sa pauvre main tremblante me caresser doucement les cheveux de temps en temps... et il soupire alors et répète avec tant de tendresse : « Orpheline, pauvre orpheline ! »

Tout en parlant, le regard perdu dans l'espace, elle se balançait d'un mouvement léger et gracieux.

Meïr ne pouvait se lasser de la contempler.

— Pauvre orpheline ! répéta-t-il, la voix débordante de pitié.

Puis il demanda :

— Qui vous donne de la laine à filer ?

— Des âmes compatissantes, Hana Witebska et aussi votre tante Sarah, l'épouse de Ber. Et quand je leur rapporte le travail, elles me remettent quelques pièces de cuivre, et parfois même des pièces blanches.

— Vous venez donc chez nous, pour y chercher la laine ?

— J'y viens.

— Comment se fait-il que je ne vous y aie jamais aperçue ?

— Parce que cet ouvrage, on ne me le confie qu'en cachette. Ber et sa femme Sarah compatissent au pauvre monde ; toutefois ils craignent de nous venir en

aide au vu et au su de tous... Aussi j'évite de me laisser voir... Je crains surtout d'être surprise par l'homme noir.

— L'homme noir ! Qui donc appelez-vous ainsi ?

— Le Rabbi Isaac Todros, murmura Golda d'une voix basse et mystérieuse.

Le jeune homme tressaillit à ce nom. Une ride barra son front. Le visage assombri, il parut s'abîmer en des réflexions pénibles et profondes.

— Meïr ! fit la douce voix, tout contre son épaule. A quoi pensez-vous ? Pourquoi cette tristesse ? Votre nom ne signifie-t-il pas lumière ? Le soleil de la sérénité ne doit-il pas toujours éclairer votre âme ?

Il secoua la tête.

— Non, répondit-il... mon cœur s'emplit souvent d'ombres épaisses.

Golda s'inclina vers lui.

— Meïr, mon étoile, d'où viennent ces ombres qui s'amassent au fond de votre cœur ?

— Elles viennent de ces hommes noirs : là où ils passent, là s'étendent les ténèbres... Alors tout devient noir !

— Oui, tout devient noir ! répéta la jeune fille, ainsi qu'un écho, se couvrant les yeux de sa main.

Meïr fixait l'espace, bien loin à l'horizon ; le ruban violet des bois séparait la plaine aux teintes d'or du ciel irradié de pourpre.

— Golda ! fit-il à demi-voix.

— Quoi donc, Meïr ?

— N'avez-vous jamais éprouvé le désir de voir et de savoir ce qui se passe là-bas, derrière ces forêts lointaines. Moi, je voudrais voler comme l'oiseau... voler au loin et savoir !

— La belle demeure de Saül ne vous est-elle donc pas chère ?... Ne chérissez-vous pas aussi vos parents et vos amis, que vous vouliez vous envoler comme l'oiseau ?

Et la voix de Golda tremblait.

— La demeure de mon grand-père Saül m'est chère, reprit le jeune homme pensif, et chers me sont aussi mes amis, et mes parents... Mais je voudrais parcourir le monde, y puiser la sagesse, et revenir ici, montrer la lumière à ceux qui vivent plongés dans les ténèbres, et délivrer mes frères du fardeau de leurs chaînes.

Des soupirs étouffèrent sa voix, qu'exhalait son ardente et jeune poitrine, gonflée d'une vague tristesse et d'insatiables désirs.

— Je voudrais, je voudrais être aussi heureux que fut le Rabbi Akiba, reprit-il après un long silence.

— Le Rabbi Akiba ? demanda Golda, confuse de son ignorance.

— Un grand homme ! s'écria-t-il avec feu. Je lis souvent son histoire et la relisais encore, juste au moment où vous êtes venue me trouver.

— Moi aussi, je sais de belles histoires. Je les vois éclore resplendissantes en mon âme, ainsi que des

roses embaumées. Donnez-moi encore une de ces roses, Meïr, pour que je la voie briller devant mes yeux, alors qu'il ne leur sera plus donné de vous contempler.

Leurs regards se fondirent en une flamme lente et douce.

— Connaissez-vous l'hébreu ? demanda-t-il.

— Oui, grand-père me l'a appris.

Meïr tourna les feuillets du vieux livre ouvert sur ses genoux, puis il se mit à lire à haute voix.

« Kalba Sabua était l'homme le plus riche de la ville. Les terrasses de ses palais s'élevaient aussi hautes que les sommets des montagnes. Ses vêtements ruisselaient d'or et de pierreries. Dans ses jardins, les cèdres odorants se mêlaient aux palmiers, et fleurissaient les roses embaumées de Saron.

« Mais, plus belle que les palais élevés, que les cèdres odoriférants et les roses empourprées, plus belle que toutes les vierges d'Israël était la fille de Sabua, Rachel.

« Kalba Sabua possédait des troupeaux, aussi nombreux que les étoiles du ciel. Un pauvre berger gardait ces troupeaux. Il avait la taille élancée d'un jeune cèdre, mais le visage triste d'un homme qui cherche vainement à dégager son âme des épaisses ténèbres dont il la voit entourée.

« Ils'appelait Akiba ben Joseph. Il habitait une chaumière, au sommet de la haute montagne ; et, le jour durant, il menait paître les troupeaux de son maître.

« Or il advint que la belle Rachel alla se jeter en pleurant aux pieds de Kalba Sabua, son père, et lui dit :

« — Je veux suivre Akiba et partager avec lui cette humble chaumière, là-haut, au sommet de la montagne.

« Mais Kalba Sabua, un orgueilleux au cœur endurci, entra dans une grande colère, et défendit à la belle Rachel, sa fille, de penser au jeune pâtre.

« Or Rachel quitta le palais de son père, n'emportant rien avec elle, hormis ses yeux noirs, semblables, sous leurs larmes, à deux noirs diamants, hormis ses noirs cheveux, diadème qui embellissait son front.

« Elle gravit le sommet de la montagne, pénétra sous le chaume et dit :

« — Akiba ! voici que ton épouse et ta compagne vient de franchir le seuil de ta demeure.

« Alors Akiba, l'âme inondée de joie, but les larmes qui perlaient à la pointe des longs cils de sa fiancée. Il la charma par sa sagesse et l'aimable variété de ses discours.

« Pareilles au doux miel, les paroles coulaient de ses lèvres. Rachel s'en délectait ravie.

« — Akiba, lui dit-elle, tu seras l'étoile resplendissante qui doit illuminer le chemin d'Israël.

« Et Kalba Sabua, l'orgueilleux au cœur endurci, refusant à sa fille nourriture et vêtements, répétait :

« — Qu'elle souffre la faim, et connaisse la misère !

« La belle Rachel souffrit la faim et connut la misère, mais elle ne songea qu'à épargner les tourments et la faim à son époux.

« Akiba cherchait à l'amuser, espérant de nouveau la distraire par la musique de ses douces paroles, mais elle, se levant, descendit de la haute montagne, et, dès son entrée dans la ville, se mit à clamer d'une grande voix :

« — Qui me donnera une mesure d'orge, en échange du diadème de mes noirs cheveux ?

« Et on lui donna la mesure d'orge, mais on lui enleva le noir diadème, plus beau que perles et brillants, qui ornait son front.

« Revenue sous le toit de l'époux : — Akiba, dit-elle, voici que j'ai de quoi sustenter ton corps, mais qui donc rassasiera ton âme ? Il te faut aller par le monde et puiser à la source de sagesse qui jaillit de la bouche des docteurs.

« Assise au seuil de la porte, filant la laine, je surveillerai tes troupeaux, mes regards fixés sur la route, par où je te verrai revenir un jour, semblable au soleil levant qui disperse les ombres de la nuit.

« Alors Akiba descendit de la montagne et partit. »

Meïr s'interrompit, les yeux tournés vers la jeune fille.

— Alors Akiba partit ? répéta Golda, palpitante, ses noires prunelles en feu.

Le jeune homme continua sa lecture.

« Akiba partit. La belle Rachel, assise au seuil de sa chaumière, filait la laine, surveillait les troupeaux, mais ne cessait de reporter ses regards vers la route, par où devait, un jour, revenir son époux, resplendissant de la lumière de la science.

« Sept années s'écoulèrent. C'était le soir, et le croissant de la lune déversait ses blanches clartés sur la terre. Les arbres aux feuilles immobiles semblaient s'abolir dans l'extase, sous le souffle de l'Éternel, qui répand le silence et la paix à travers les mondes endormis.

« Un pâle voyageur gravissait le chemin de la montagne. Ses jambes tremblaient sous lui, ainsi que deux rameaux agités par le vent, et, comme deux branches éplorées, ses deux bras s'élevaient vers le ciel.

« Et lorsqu'il aperçut la misérable chaumière, au haut du sommet, des larmes ruisselèrent de ses yeux, car ce voyageur n'était autre qu'Akiba ben Joseph, l'époux de Rachel.

« Arrivé au seuil de sa demeure, il s'arrêta sous la fenêtre, pour écouter les voix qui lui parvenaient du dedans.

« Rachel causait avec l'un de ses frères, envoyé vers elle par Kalba Sabua, l'orgueilleux père au cœur endurci.

« — Reviens avec moi au palais de notre père, disait le frère.

« Mais elle répondit :

« — Je n'irai pas avec toi au palais paternel, puisque, compagne d'Akiba, j'attends son retour et dois garder sa demeure.

« Et le frère reprit :

« — Akiba ne reviendra plus, une grande honte rejaillit sur toi, à cause de son abandon.

« Mais Rachel protesta :

« — Akiba ne m'a point abandonnée, car c'est moi-même qui l'ai envoyé abreuver son âme aux sources de sapience qui jaillissent de la bouche des sages.

« — Il s'abreuve aux sources de la sagesse, répliqua son frère, et toi, tu te baignes dans les larmes, et la faim a desséché tes os.

« — Que mes yeux s'écoulent avec mes larmes, et que la faim ronge mes os, je garderai la maison de mon époux... Car s'il surgissait maintenant à mes yeux, et si je l'entendais me dire : « Rachel, voici que je reviens vers toi, afin de ne pas te laisser pleurer plus longtemps, mais je ne me suis pas encore suffisamment désaltéré aux sources de sapience », je répondrais à celui dont l'amour emplit mon cœur : « Va et bois encore à ces sources ».

« Et lorsqu'il eut entendu ces paroles, le pâle voyageur pâlit encore davantage, puis s'éloigna de sa demeure, descendit la montagne et s'en retourna au pays d'où il était venu.

« De nouveau s'écoulèrent sept années. C'était un de ces matins où le soleil verse ses flots de lumière d'or sur la terre, où les arbres murmurent, les fleurs

s'épanouissent, les oiseaux chantent, les hommes exultent d'allégresse sous le souffle de l'Éternel, qui épand la vie et la joie dans l'univers entier, jusqu'à la misérable chaumière du père.

« Sur le chemin qui menait par la montagne, se pressait la multitude. Un homme la dominait de sa haute taille. La sagesse, tel le soleil, illuminait son front, et de ses lèvres s'écoulaient des paroles plus douces que le miel, plus flagrant que le parfum de la myrrhe...

« Devant lui le peuple incliné, saisi d'admiration, le saluait du nom de Rabbi.

« Soudain une femme, se frayant un passage au travers de la foule, vint se prosterner aux pieds du maître... Elle tenait un fuseau à la main et des haillons la couvraient. Son corps était amaigri, car, depuis deux fois sept années révolues, la misère et la faim le rongeaient. Ses yeux disparaissaient au fond de leurs orbites, car depuis deux fois sept années révolues, ses larmes n'avaient cessé de couler.

« Et la foule indignée l'écartait, disant :

« Qu'y-a-t-il de commun entre cette mendiante et le Rabbi ? »

« Alors le maître, relevant la mendiante, la tint serrée contre sa poitrine. Car ce sage au front resplendissant de lumière n'était autre qu'Akiba ben Joseph, et en cette mendiante il avait reconnu Rachel, l'épouse de son cœur.

« Puis il parla à la foule :

« — Regardez ! voici la source où mon âme a puisé l'espérance, alors qu'au milieu des privations et de la douleur mon esprit acquérait la science.

« Et, sur le front de Rachel, il voulut poser un diadème d'or, enrichi de perles.

« — Autrefois, lui dit-il, tu coupas tes lourdes tresses, afin de recevoir en échange la nourriture, nécessaire à mes lèvres : laisse-moi maintenant ceindre les tempes de cette couronne.

« Mais elle retint la main de l'époux, et, relevant vers lui ses yeux où se rallumait l'éclat de son ancienne beauté :

« — Rabbi, fit-elle, votre gloire sera mon unique et ma plus précieuse couronne. »

Meïr avait terminé sa lecture : lorsqu'il tourna son regard vers Golda, il la vit, le visage baigné de larmes.

— Meïr ! murmura-t-elle, si vous étiez Akiba, et moi la fille du riche Kalba Sabua, je ferais pour vous ce que fit Rachel pour Akiba ben Joseph.

D'un geste lent et plein de grâce, elle ramenait devant elle la lourde et magnifique tresse qui lui retombait sur les épaules, puis, des deux mains l'enroulant autour de son front :

— Moi aussi j'ai une couronne semblable à celle de Rachel...

Alors, grave et charmante, sans trouble ni rougeur, elle ajouta :

— Pour vous, Meïr, j'arracherais aussi mes yeux.

car à quoi me serviraient-ils, si je ne pouvais plus vous contempler.

Une flamme empourpra les joues pâles de l'adolescent. Qu'elle lui paraissait naïve, sauvage et belle à la fois, cette brune vierge, avec le diadème de ses tresses d'ébène au-dessus de son front méditatif et fier, et les accents passionnés de ses lèvres où siégeaient le recueillement et la grâce.

— Golda ! dit-il, je viendrai dans ta demeure et j'y visiterai ton aïeul !

— Venez. Avec vous une grande lumière descendra sous notre toit.

Le soleil disparaissait maintenant sous un nuage aux teintes violettes, frangé de pourpre. L'étang resplendissait, vaste miroir, dans son cadre d'oseraie. La jeune fille contemplait ces ondes aux reflets irisés, et cette verdure se dégradant en nuances de plus en plus sombres.

— Que vois-tu là-bas ? demanda Meïr, sans détacher ses yeux de ceux de Golda.

— Je vois, aux bords de l'étang, les tiges d'osier verdissantes et je voudrais en couper une bonne provision.

— A quoi pourraient-elles te servir ?

— Je les emporterais au logis... Grand-père en tresserait les corbeilles que je vends aux jours de marché... Grand-père n'a plus de quoi occuper ses mains... et cela le chagrine.

— Mais pourquoi n'en coupes-tu pas, puisque tu en as besoin ?

— Parce que cela nous est défendu.

— Défendu?... mais toute la ville en profite. Cette prairie appartient à la communauté de Szybow.

— Mais pas à nous, qui ne croyons pas au Talmud, qui n'allumons pas de flambeaux au jour de Sabbat... Tout nous est défendu.

Meïr se leva d'un bond :

— Viens avec moi ! s'écria-t-il. Coupe autant que tu pourras en emporter... Je resterai près de toi ; tiens, prends ce couteau.

Les traits de la jeune fille rayonnèrent de joie. Elle prit des mains de Meïr le couteau... Bientôt ils eurent gagné les bords de l'étang. Golda laissa glisser ses chaussures, puis, relevant sa jupe, qu'elle passa sous la ceinture de son tablier, elle entra résolument dans l'eau. De la rive, Meïr la suivait des yeux. Il la voyait inclinée, abattant une à une les tiges flexibles et les serrant dans ses bras minces et halés. Ses lèvres souriantes laissaient entrevoir une double rangée de dents perlides.

La lumière des nuées éclatantes baignait son visage de roses reflets, dorait le diadème de ses tresses sombres. Il ne la quittait pas du regard et souriait, lui aussi. La chèvre blanche, rapprochée du bord, le cou tendu, considérait sa maîtresse, lumineuse apparition entre les ondes aux teintes liliacées. Tout à coup, Golda poussa une exclamation joyeuse.

— Qu'est-ce donc ? demanda Meïr.

Des lianes vertes, où Golda disparaissait tout entière, la voix brillante et fraîche répondit :

— De belles fleurs !

— Montre-les...

Alors, émergeant de sa verte cachette, elle lui tendit un lis d'eau, calice aux larges feuilles dorées... Il allongeait le bras, mais, au même instant, le visage rosé de la jeune fille se couvrit de pâleur, ses yeux s'élargirent, fixes et dilatés.

— Voici l'homme noir ! murmura-t-elle éperdue, et de ses mains le calice d'or tomba, emporté par l'onde ; elle-même replongea dans la verdure.

Meïr jeta un regard circulaire. A quelques pas d'eux, du petit bois de bouleaux, sortait une ombre, qui semblait glisser, rapide, à travers la prairie. C'était un homme à l'aspect étrange... maigre, sec, le dos voûté, le visage basané, les cheveux noirs, çà et là entremêlés de fils blancs : sa barbe grisonnante flottait jusqu'à sa ceinture. Il était vêtu d'une lévite en gros drap luisant d'usure, et son cou décharné apparaissait sur le col de sa chemise entr'ouverte. Il avançait à pas rapides, sans le moindre bruit, les pieds dans des babouches plates, une énorme gerbe de fleurs et d'herbes sauvages entre les bras. Au-dessus de sa tête, une bande d'oiseaux familiers accompagnaient sa marche, tantôt abattus à ses pieds, tantôt sur ses épaules ou sur sa tête découverte, dans ses sombres cheveux.

Au moment où cette apparition passait devant le

jeune homme, sans même daigner le regarder, Meïr inclina machinalement le front, en signe d'humilité et de respect.

Lorsqu'il se redressa, l'homme s'éloignait déjà... Alors, tout pâle, les sourcils contractés, le regard sombre, il le suivit longtemps des yeux.

— L'homme noir ! le Rabbi ! murmura-t-il, lui aussi.

## IV

Le Rabbi Isaac Todros portait en sa personne l'empreinte irréfragable du séjour séculaire de ses aïeux sous le ciel brûlant d'Espagne.

Ce peuple juif, doué d'une si prodigieuse persistance dans le maintien des traits caractéristiques de sa race, qui le distinguent, à première vue, d'entre tous les peuples de la terre, a dû pourtant, sous l'influence irrésistible des forces et des phénomènes de la nature, emprunter çà et là quelques signes particuliers aux nations et aux latitudes diverses, où l'ont tour à tour conduit les hasards et les vicissitudes de l'existence errante.

Ainsi Isaac Todros possédait-il le visage le plus bruni par le soleil, les yeux et les cheveux les plus noirs, l'âme la plus passionnée et en même temps la plus mystique que l'on pût rencontrer.

Quel rang occupait-il au sein de sa communauté ? Non celui de grand-prêtre, car les rabbins n'exercent pas le sacerdoce, et aucun peuple n'est peut-être moins enclin que celui d'Israël, par sa nature même, à se

plier sous le joug d'un gouvernement théocratique. Il n'administrerait pas non plus la commune, car ce soin appartient aux membres du Kahal ou Conseil, et les rabbins doivent se borner à veiller au maintien scrupuleux des cérémonies et des prescriptions religieuses. Mais il possédait le titre de *Nassi*, car il descendait d'une antique souche princière. Il comptait en outre des docteurs, des sages et des saints au nombre de ses ancêtres; lui-même, enfin, vivant exemple de perfection et de piété, ascète thaumaturge, il passait pour incarner en lui la science des livres sacrés, de la Thora, de la Bible, du Talmud, mais surtout et avant tout de la Kabbale.

Et le front du rabbin Isaac s'était creusé de rides profondes, sous l'incessante tension des multiples combinaisons formées avec les lettres dont se composent les noms de Dieu et ceux de ses Séfirotés ou anges. Dans ses yeux, aussi noirs que le plus noir charbon, s'allumaient des éclairs, ou bien flottaient le ravissement et l'extase, selon qu'il méditait sur les terrifiants mystères ou bien songeait à ces indicibles délices du monde surnaturel. Ses épaules s'étaient voûtées, à force de se tenir penchées au-dessus des livres saints; ses mains tremblaient sous le contre-coup des terribles émotions d'une âme sans cesse hantée par des visions; les angoisses de l'esprit et les austérités avaient desséché son corps. Le célibat, le jeûne, les nuits passées dans la veille, creusaient leurs empreintes sur cette figure sombre, en même

temps qu'il ressentait une épouvante mystérieuse, une haine implacable envers tous ceux dont les désirs, les aspirations, les croyances, différaient des siens.

On l'avait marié jadis, presque au sortir de l'enfance, alors que le premier duvet de la virilité n'ombrageait pas encore ses lèvres. Mais il répudia bientôt cette compagne imposée, dont l'encombrante activité, les préoccupations terre à terre, le troublaient en son pieux recueillement et ses studieuses recherches. Les trois enfants issus de ce mariage grandissaient chez son frère, tandis que lui-même vivait en cénobite au fond de sa chaumière.

Les dons en nature, que lui fournissaient les fidèles, suffisaient à subvenir à ses besoins. Jamais il n'acceptait de riches offrandes, jamais il n'exigeait, de la foule accourue vers lui, le prix des conseils donnés, des remèdes fournis, des prophéties révélées.

Chaque jour, avant le lever du soleil, des ombres glissaient dans la cour de la synagogue et, discrètes, déposaient sur le banc de bois, sous la fenêtre de l'humble maison du rabbin, des jarres pleines, du pain, le gâteau des fêtes solennelles.

Bientôt la fenêtre s'ouvrait. Isaac Todros promenait ses prunelles vacillantes, rongées par les veilles, sur les rosés splendeurs du firmament : là-bas s'étendait l'Orient ; là-bas s'élevait Jérusalem avec les ruines du Temple ; là-bas, la Palestine pleurait ses fils absents, et les hauts palmiers de Sion languissaient dans la tristesse.

Alors, à ces souvenirs, la flamme sombre de son regard s'éteignait sous une larme, qui glissait, goutte rafraîchissante de rosée, sur ses joues consumées par les brûlants orages de l'âme ; puis, penché en dehors de sa croisée, le Rabbi prenait du banc les dons qu'y avaient disposés les mains pieuses des fidèles ; une part minime suffisait à sa nourriture. Il brisait le pain et en jetait les miettes aux oiseaux abattus à sa porte, accourus de tous les toits environnants et aussi du bois de bouleaux qui bordait la prairie.

Ce bois était le but préféré de ses promenades. Souvent il s'aventurait jusque sous le couvert des sombres forêts lointaines, y donnait la pâture à la gent ailée, rassemblée à sa vue de tous les coins de l'horizon, et lui faisant escorte dans ses longues courses solitaires. Il priait aussi à haute voix, les bras levés au ciel, tandis que lui répondaient les échos sylvestres. Puis il recherchait les plantes sauvages, les herbes aux vertus curatives. Il en nouait de lourdes gerbes qu'il rapportait sous son toit... Ces simples, les Todros en connaissaient les charmes et s'en transmettaient le secret de père en fils. Tous, ils appartenaient à cette classe de magiciens thérapeutes, si répandus au moyen âge, qui puisaient leur science, non pas tant aux enseignements des écoles, qu'au sein même de la nature, dont ils s'efforçaient de pénétrer les mystères, guidés plutôt par l'intuition d'une curiosité sans cesse en

éveil, que servis par une sûre méthode scientifique.

Isaac Todros cultivait cet héritage. Aux jours brûlants d'été surtout, une pénétrante odeur de plantes et d'herbes desséchées saturait l'atmosphère de sa chambre, où partout, sur le fond gris des murailles poussiéreuses, se détachaient, sèches et déteintes, ces mille fleurs diaprées, jadis pleines de sève, et ravies à leur vert paradis des forêts.

Cette chambre, d'ailleurs, ressemblait plutôt au réduit des anciens anachorètes. Une dure couchette dans l'un des coins ; sous la fenêtre, une table en bois blanc, quelques chaises, et, enfin, empilés sur des tablettes clouées aux murs, des livres, parmi lesquels douze gros volumes à reliure ancienne attiraient l'œil.

En première ligne, le Talmud : puis l'Ozar-ha-Kabod, œuvre de compilation savante, due à la plume de l'un des ancêtres d'Isaac Todros, Todros Halévy, le premier des talmudistes qui se consacra exclusivement au commentaire de la Kabbale. A la file venaient : le *Toldot Adam*, ou l'histoire du premier homme chassé du Paradis, le *Séfer Jezira*, ou livre de la Création, tableau apocalyptique de la formation du monde, le *Kaarat Kézeif*, dont l'auteur, Ezobi, prémunit les fidèles sectateurs de la loi mosaïque contre les dangereuses innovations de la science profane, et le *Schiur-Koma*, description plastique de la Divinité, où sont décrits tous les attributs physiques de Jéhovah, les dimensions de

sa face, de ses mains, de ses pieds, et surtout celles de sa barbe, mesurant dix mille cinq cents parasanges (1) de longueur. Enfin, à la place d'honneur, sur le dernier rayon, tout à portée de la main, le plus souvent consulté, relu, annoté, se rangeait le livre de Lumière ou *Zohar*, la plus vaste dissertation sur la *Chochmat Nistar* ou Kabbale, que, sous le nom de Simon ben yochaï, publia au treizième siècle Moïse de Léon.

Tels étaient les livres sur lesquels le Rabbi Isaac Todros prolongeait ses veilles.

Mais, par ce beau soir d'été, dès qu'il eut regagné son modeste logis, sa gerbe de plantes sauvages entre les bras, du seuil il interpella son fidèle disciple, accroupi, selon comme toujours, dans le coin le plus sombre de la pièce.

— Mosché !

— Que m'ordonnerez-vous, Nassi ?

— Mosché ! Tu vas aller de ce pas trouver le vieux Saül Ezofowicz, et tu lui diras que Rabbi Isaac Todros se dispose à le visiter demain dans sa demeure. Va !

Le mélamed se trouvait déjà dehors. Il traversa la place au pas de course et, arrivé devant la maison de Saül, il franchit d'un bond les marches du perron, s'engouffra dans le couloir et, impétueux, ouvrit la porte de la vaste pièce familiale, où le riche négociant avait coutume de recevoir ses hôtes.

(1) Parasange, mesure ancienne équivalant à cinq mille mètres environ.

— Reb Saül ! clama-t-il d'une voix triomphante, voici que je vous annonce un insigne honneur et une grande joie. Le Rabbi Isaac Todros, docte et pieuse personne, le sage le plus vénéré d'entre tous les sages d'Israël, se dispose à venir vous visiter demain en votre demeure !

Du haut siège où il se tenait assis, le patriarche répondit :

— Moi, Saül Ezofowicz, et mes enfants, nous attendrons la visite du Rabbi, — puisse-t-il vivre cent ans ! — nous l'attendrons dans l'impatience et l'allégresse de nos cœurs.

— Puisse-t-il vivre cent ans ! — récita le mélamed qui déjà, refermant la porte, s'éloignait aussi vite qu'il était venu.

Saül se tourna alors vers Raphaël, l'ainé de ses fils, occupé à vérifier les comptes du mois, et demanda :

— Que peut bien nous vouloir le Rabbi ?

Raphaël eut un mouvement d'épaules...

— Aurait-il à nous adresser quelque blâme ? insista le vieillard.

— Peut-être.

Saül Ezofowicz redressa sa haute taille :

— Hein ? Qu'est-ce qui peut te le faire croire ? Un membre de notre famille serait-il en faute ?

— Meïr, répliqua Raphaël, baissant la voix.

Le Rabbi Isaac Todros méprisait l'argent, mais il se montrait sensible aux témoignages extérieurs de vénération et de respect. C'est pourquoi les pauvres, et tous ceux qui s'efforçaient de s'attirer ses bonnes grâces, lui donnaient le titre de prince ou Nassi. C'est pourquoi aussi chacune de ses apparitions dans les rues de la ville assumait les formes d'un cérémonial pompeux.

Le lendemain, vers midi, Saül Ezofowicz, debout à la fenêtre de son salon, considérait, non sans une secrète angoisse, le cortège qui, déroulé à travers la place, se dirigeait vers sa demeure. Autour du patriarche se groupait sa famille, — fils, filles, gendres, brus et petits-enfants, tous graves, parés de leurs habits de fête, en l'honneur du haut et pieux personnage attendu.

Et la procession, sortie de la maison d'école, s'avavançait solennelle... D'abord les anciens du Kahal, puis, au centre, dans sa longue lévite blanchie d'usure, sa grosse chemise défectueuse sur son cou décharné, le buste jeté en avant, Isaac Todros trotta à pas rapides et silencieux, flanqué de chaque côté des deux membres les plus considérables de la communauté : à droite, Reb Yankiél, petit, souple, agile, aux mouvements de rongeur, sa barbe rousse au vent ; à gauche, David Kalman, redressé de toute

la hauteur de sa taille imposante, grave, replet, bien nourri, les mains dans les poches de son *halat* ou lévite en satin, un sourire satisfait sur ses lèvres gourmandes. Autour d'eux, une vingtaine de figurants, plus ou moins onctueux et humbles, tandis qu'en flèche Reb Mosché, sa face, hirsute et confite en dévotion, tournée vers le rabbin, marchait à reculons. Tout en lui exhalait une fanatique ferveur : ses mains lui tenaient lieu de cymbales retentissantes ; il fléchissait les genoux, se relevait, de nouveau se prosternait, rebondissait, et, ses ardentes prunelles fixant le ciel, il poussait de rauques ululations d'allégresse. Il parvint ainsi à la magnifique maison des Ezofowicz, et là, dans le rectangle lumineux de la porte ouverte insinuant sa face cramoisie, inondée de sueur, il cria d'une voix enrouée :

— Reb Saül ! Préparez-vous à accueillir dignement l'honneur et la félicité, qui vont franchir votre seuil.

Le riche marchand se tenait debout, au milieu de la salle. Déjà le Rabbi opérait l'ascension des marches du perron, soulevé de terre par ses deux acolytes, Reb Yankiél et David Kalman, qui, remplissant le sonore couloir du tumulte de leurs pas précipités, déposèrent le saint personnage au seuil de la pièce, juste en face de Saül, puis, en révérences et courbettes, se retirèrent, pour attendre, aux abords du perron, le signal du retour.

Grave, le négociant octogénaire à barbe blanche

s'inclinait devant son hôte... Rangés contre la cloison, les membres de sa famille, dévots, se courbaient aussi.

— Celui qui reçoit un sage en sa demeure, prononça Saül, y voit luire la magnificence de l'Éternel!

— Celui qui reçoit un sage... reprirent tout autour de lui les voix, en un chœur discret et liturgique...

Mais Todros, la main levée, les foudroya de sa fulgurante prunelle.

— Silence ! Schaâ !

Dans la pièce, le silence absolu régna.

Alors, l'index impératif, le Rabbi décrivit un cercle, dont la courbe enveloppa l'assistance.

— Hors d'ici ! commanda-t-il.

Des soupirs, un bruissement d'étoffes, de jupes empesées, des piétinements confus, et bientôt, les portes refermées sur les figurants de la scène, les deux personnages demeurèrent seuls en face l'un de l'autre : le haut et robuste vieillard à la barbe de prophète, le maigre et sombre Rabbi, aux prunelles de feu.

Et Saül, devant l'affront inattendu — ses fils déjà grisonnants, ses filles et brus, graves matrones, ces adolescents et ces vierges, ornement d'Israël, écartés d'un geste dominateur, — sentit en lui se révolter l'orgueil de la race outragée.

— Rabbi ! dit-il d'une voix contenue, son vénérable chef à peine incliné, veuillez, sous mon toit, prendre la place qu'il vous plaira de choisir.

Il ne l'avait pas appelé Nassi.

Isaac darda sur lui son noir regard. Il traversa la pièce, et s'assit sur le divan à haut dossier en bois de frêne. Rigide, inquisiteur, sa taille redressée, il fixait le vieillard.

— J'ai dû les renvoyer... expliqua-t-il, son doigt en griffe indiquant les portes closes. Je veux vous parler à vous seul.

Saül acquiesça d'un signe lent.

— Grave nouvelle! triste nouvelle... reprit le Rabbi. Écoutez! l'âme de votre petit-fils Meïr est une âme impure. C'est un *Kofer*, un impie!

Saül se taisait, mais ses paupières vacillaient, agitées d'un tremblement nerveux.

— *Kofer*! vous dis-je, poursuivit le Rabbi, la voix plus haute, qui ne vénère pas les vrais sages, les hommes de Dieu, qui viole le repos du Sabbat qui entretient un commerce illicite avec les renégats...

— Rabbi! protesta Saül.

— Silence... je parle...

Le patriarche tressaillit... ses traits se crispèrent au point que sa bouche douloureuse disparut, enfouie sous sa barbe neigeuse.

Et le Rabbi morigénait, acerbe.

— Je suis venu vous dire que vous avez mal surveillé cette âme! Son impureté, vous en êtes responsable! Pourquoi, alors qu'il fréquentait l'école, ne souffriez-vous pas que le mélamed lui infligeât les corrections méritées? Pourquoi, plus tard, l'envoyâtes-

vous à l'école des Edomites ? Et quand, hier, il osa enfreindre les saintes lois et, rebelle, tenir tête à Mosché, son maître, pourquoi votre bras ne s'est-il pas appesanti sur lui ? Pourquoi, loin de tourner son esprit vers l'étude des saints livres, vous complaisiez-vous à ses abominations, aveugle et coupable vous-même ?

Todros s'arrêta, essoufflé.

— Rabbi ! répondit Saül... Que le courroux de votre cœur ne retombe pas sur moi ! Cet enfant est le plus tendre rejeton de ma race. La mort a de bonne heure ravi son père à mes regards, à mon affection... Voilà pourquoi, Rabbi, je témoignais plus d'indulgence à cet enfant qu'à tous mes autres petits-fils... Et lorsque le mélamed leva un jour la main sur lui, oui, je l'avoue, je courus au Héder, j'injuriai le maître, et ramenai le petit au foyer... Quand les fils de mon fils Raphaël et de mon fils Abram montraient leurs épaules blessées sous la verge de Reb Mosché, je me taisais : c'était à leurs pères de les défendre. Mais quand je vis les épaules du petit orphelin lacérées, ô Rabbi, je me suis mis alors à pleurer et une grande colère s'empara de mon âme. Oui, j'ai péché !

— Et pas une fois seulement. Plus tard, vous l'envoyâtes à l'école des Edomites. Pourquoi ?

— Rabbi ! Comment eût-il pu, ignorant la langue et les usages du pays, apposer plus tard sa signature au bas d'une traite, ou rédiger baux et contrats ?

Mes fils, mes petits-fils sont à la tête d'une importante maison. Meïr y prendra sa place, dès que nous l'aurons marié. Unique héritier de son père, il sera riche, il lui faudra entrer en relation avec les grands de la terre : alors, vous le voyez, comment ne l'aurais-je pas fait instruire à l'école des Edomites ?

— Périssent Edom avec ses enseignements pervers, et que le courroux céleste s'appesantisse sur lui !... N'eût-il pas mieux valu, au lieu d'en faire un marchand, le tourner vers la sainte science ?

— La famille des Ezofowicz, Rabbi, a toujours demandé au négoce la confirmation de la notoriété dont elle jouit depuis des siècles. De père en fils, nous sommes tous marchands.

— La famille des Ezofowicz, répéta Todros, railleur et dédaigneux, la famille des Ezofowicz, je m'en vais vous le dire, elle fut toujours le grain de poivre attaché au palais d'Israël. Entendez-moi bien ! Dans votre famille, la même âme impie et révoltée passe d'un Ezofowicz à l'autre, sans jamais parvenir à se purger de sa souillure... Je l'ai reconnue, cette âme révoltée et orgueilleuse, dans les yeux et sur le visage de votre fils Meïr... Et voilà pourquoi mon cœur courroucé s'est détourné de lui.

Tandis qu'Isaac Todros parlait, une transformation visible s'opérait dans l'attitude de Saül. Son assurance du début, la dignité, voire la fierté de son maintien s'abolissaient par degrés en une expression d'humble renoncement et de soumission. Il courbait la tête : la

douleur, l'effroi, accentuaient les rides profondes de son visage altéré.

— Rabbi, dit-il enfin d'une voix suppliante, soyez béni d'avoir révélé la sainte sagesse à mes yeux ! Cependant, laissez-moi vous narrer le fait suivant. Lorsque mon fils Raphaël m'amena jadis le petit Meïr, orphelin de père et de mère, je le pris entre mes bras et le couvris de baisers, car il me semblait l'image ravissante de Benjamin, mon fils de prédilection. Alors son arrière-aïeule, Freïda, le recevant de mes mains dans les siennes, après l'avoir considéré longuement, s'écria, la voix vibrante : « Non ! ce n'est pas à Benjamin mon petit-fils, mais bien à Hersch, mon cher époux, qu'il ressemble ! » Des larmes s'échappaient de ses pauvres yeux rongés par le grand âge : et ses lèvres tremblantes répétaient « Hersch ! Hersch ! mon Hersch ! » Contre ses seins tarris, elle serrait l'enfant. Elle disait : « Voici mon cher petit-fils, l'enfant de mon cœur ! Voici l'œil de ma tête, le plus précieux diamant de ma couronne, dont mes enfants et arrière-petits-enfants sont les purs fleurons. Voici l'image vivante d'Hersch mon époux ! » A partir de ce jour, elle l'aima plus que tout au monde. Elle ne parle qu'à lui, n'appelle que lui... car elle revoit en lui les traits chéris de Hersch.

— L'âme de Michel Senior s'est incarnée dans la personne de Hersch, et de la poitrine de Hersch cette âme rebelle a passé dans celle de Meïr, votre petit-fils.

Ainsi répondait le Rabbi Todros aux objurgations émues de l'aïeul, — sévère, mais comme radouci par l'humilité, inespérée sans doute, du riche négociant.

— Pourquoi ne le mariez-vous pas ? demanda-t-il, condescendant, après une pause.

— Rabbi ! J'avais voulu lui faire épouser la fille du sage et pieux Yankiél, mais, se jetant à mes genoux, il m'implora de ne pas violenter son cœur.

— Il eût fallu poser votre pied sur ses épaules et le contraindre à obéir.

Saül se tut. Il se reconnaissait coupable ; sa faiblesse d'aïeul le ramenait toujours au péché.

— Mariez-le ! poursuivit Todros, le plus tôt possible, car il est écrit : « L'homme qui n'a pas encore pris femme, alors que la barbe lui pousse au menton, doit tomber dans l'impureté... » Je l'ai surpris hier auprès d'une...

Saül releva vers le rabbin des yeux pleins d'inquiétude.

— Je l'ai vu... de mes yeux, poursuivit le Rabbi .. dans la prairie... avec la Caraïte.

— Avec la Caraïte ! répéta Saül consterné.

— Oui ! tous les deux, sur les bords de l'étang... Elle, dévêtue, les pieds dans l'eau, lui tendait une fleur... L'impureté de leurs âmes se trahissait dans la flamme de leurs regards.

— Avec la Caraïte ! fit encore une fois Saül, comme s'il eût refusé d'en croire ses oreilles

— Avec elle !... une impie, une renégate !

— Une mendiante ! gémit Saül... Rabbi, je vais dès ce jour changer de conduite. Je ne veux point de cette honte sur mes vieux jours. Mon petit-fils, en liaison impure avec une mendiante ! Rabbi ! Je le marierai.

— Et châtiez-le ! Saül... écoutez-moi... Posez votre pied sur ses épaules. Courbez son orgueil ! brisez-le ! Plus d'indulgence ! Votre faiblesse équivaldrait à un crime irrémissible. Que si vous refusiez de le punir, j'appesantirais ma main sur sa tête. Une grande honte alors retomberait sur vous et sur les vôtres.

A ces mots, prononcés d'une voix menaçante, Saül frémit. Les sentiments les plus contradictoires partageaient son âme. Une antipathie secrète, transmise avec le sang, se mêlait au respect religieux de la science et de l'autorité du maître ; l'orgueil voisinait avec la crainte, une juste colère contre l'enfant coupable luttait avec sa vieille tendresse pour l'orphelin.

— Rabbi ! supplia-t-il, pardonnez-lui ! Ce n'est qu'un enfant, vous ai-je dit... Lorsque nous l'aurons marié, associé à nos labeurs, vous verrez, il se montrera tout autre .. Le jour où cet enfant vint au monde, Benjamin, mon fils aimé et son père, m'écrivit : « Quel nom voulez-vous que porte votre petit-fils ? » Je répondis : « Je veux que son nom soit Meïr ou lumière, afin qu'il devienne la splendeur et la clarté d'Israël. »

Il ne put continuer. L'émotion l'étranglait. Deux larmes roulèrent sur ses joues parcheminées.

En face de lui, le Rabbi, debout de nouveau, levait l'index.

— Obéissez à mes commandements. Obéissez ! car il est écrit : « Les conseils du sage sont les fondements du monde. »

Il dit et gagna la porte. Aussitôt Reb Yankiél et Kalman David, qui épiaient sa sortie, le saisirent sous chaque aisselle, le soulevèrent, et, sans que ses pieds vénérés eussent à fouler le sol, traversant le couloir, dévalant l'escalier, le déposèrent au pied du perron.

Puis la même procession déambula, en sens inverse, à travers la place. En tête, toujours à reculons, le mélamed dansait, sautait, bondissait, s'abîmait en génuflexions profondes, se relevait, ses mains s'entre-choquaient, aux hulées d'une voix ivre d'extase ; et à distance, imitant les contorsions du maître, une douzaine de gamins cabriolaient, se démenaient, poussaient des hurlements.

Dans la vaste salle, le vieux Saül, affaissé, méditait, la face en ses deux mains. Soudain, l'une des portes s'ouvrit. Sur le seuil, dans le sillage lumineux tombant de la croisée ouverte, l'arrière-grand'mère se dressa ; elle resplendissait au feu des rayons multicolores que réfractaient les diamants de sa parure, et, dans le silence, sa voix chevrotante crécela :

— Meïr ! Où est Meïr ?

Meir n'était pas au logis. De bonne heure, ce jour-là, il avait quitté la maison paternelle, dirigeant ses pas vers le plus misérable quartier de la ville.

Là s'entassaient, vrais cloaques, de basses et fétides cabanes. Aux abords des portes, des mares stagnantes croupissaient, empoisonnant l'atmosphère. Une mince fumée s'échappait des cheminées basses, avec la ténuité d'un fil vaporeux, trahissant la pénurie des marmites. Des haies chancelantes clôturaient les cours. Tout contre, en de larges baquets, des femmes hâves, amaigries, le visage miséreux sous les bandeaux des perruques déteintes, zayonnaient leur lessive, tandis qu'adossées aux murs des maisons, sur des bancs vermoulus, des Parques décrépites, d'affreuses aïeules, maniaient leurs aiguilles entre les mailles de leurs tricotages bariolés. Hâlées, leurs vêtements lâches sur leurs jeunes corps flétris, des vierges trayaient quelques chèvres aux mamelles avares.

Bien que l'heure fût matinale, le travail quotidien

imposait partout son dur esclavage. Par les vitraux des petites fenêtres borgnes, çà et là, en manches de chemise, tailleurs et cordonniers apparaissaient, tirant l'aiguille ou l'alène. L'enclume des forgerons gémissait sous l'avalanche des marteaux ; les outils des ferblantiers tintaient ainsi qu'un rire aigu. Une rumeur confuse s'échappait des noirs laudis, aux plafonds enfumés, où grouillait et vibrait une foule loqueteuse : hommes récitant leurs prières, tournés vers l'Orient, femmes en disputes perçantes, enfants dont les cris et les vagissements jetaient leurs notes suraiguës. Au dehors, garçonnets et fillettes, dans leurs ébats, se roulaient à même la poussière du chemin : d'autres, immobiles sous le soleil, mornes, anémiés, les lèvres béantes, comme s'ils eussent, en leurs poitrines malingres, voulu aspirer la tiédeur printanière, rêvaient.

Meïr s'approcha de l'un d'eux :

— Eh bien, Leybéle ! Ça ne va pas mieux ? Ne cesseras-tu de regarder le monde avec ces prunelles clignotantes de pauvre petite chouette ?

On voyait, en effet, la souffrance empreinte sur ces traits ; et la misère, et la maladie en ces prunelles clignotantes de petite chouette, comme disait Meïr... Les mains dans les poches de sa veste haillonneuse, les bras repliés et serrés contre le corps, l'enfant tremblait, malgré les tièdes effluves du radieux matin. Sans répondre à la question de Meïr, les lèvres anhélanges, stupide, il tenait fixés sur lui ses yeux noirs éteints.

Le jeune homme posa sa main sur la sombre tignasse crépelée.

— As-tu été à l'école hier ?

Leybélé se mit à trembler de tous ses membres.

— Aha ! articula-t-il, la voix enrouée.

— Et l'on t'a de nouveau battu ?...

Des larmes montèrent aux yeux du petit.

— Ba-ba-battu ! gémit-il, en un sanglot qui semblait distendre sa poitrine étriquée.

— As-tu déjeuné ?

Il secoua négativement la tête.

De la table, à portée de la main, où une marchande étalait sa boulangerie. Meïr prit une longue miche blanche, et jeta sa pièce de monnaie :

— Tiens, moucheron !

Leybélé saisit le régal à deux mains. Il y mordit, affamé. Alors de la mesure un homme sortit, grand, maigre, dégingandé, le visage nerveusement tiré sous sa barbe noire et poussée dru. Fiévreux, il s'empara de la main du jeune homme et la porta à ses lèvres. Puis, avec une tendresse bourrue :

— Moreïné (1) ! pourquoi lui donner du pain blanc ? Vous devriez plutôt vous détourner de ce paresseux. Rien ! il ne veut rien apprendre ! Pensez, quelle honte ! Le mélamed, — puisse-t-il vivre cent ans ! — s'exténue à la peine, pas moyen d'éclairer cette caboche. Que voulez-vous ? Il faut bien cogner des-

(1) Moreïné : titre donné à ceux qu'on juge dignes d'être rabbins.

sus pour lui enfoncer les leçons dans la tête. Un âne, vous dis-je.

Meïr considérait l'enfant en train de dévorer son pain.

— Vous vous trompez, Schmül, ce n'est ni un paresseux ni un âne : il est malade, voilà tout.

Schmül esquissa un geste dédaigneux.

— Eh là ! je le connais, son mal. Il a commencé du jour où nous l'envoyâmes à l'école. Nous l'avions vu si sage, si gai jusqu'alors ! Ah ! quel esprit avait cet enfant, Moreïné ! Pouvais-je m'attendre à un chagrin pareil ? Regardez ce qu'il est devenu maintenant !

Meïr ne cessait de lisser les cheveux du petit. Une seconde fois Schmül, s'inclinant, colla ses lèvres sur la main du jeune homme.

— Vous êtes bon, Moreïné, murmura-t-il. Vous prenez en pitié ce malheureux enfant !

— Pourquoi t'obstines-tu à m'appeler Moreïné ?

— Tous les Ezofowicz l'ont toujours été, votre aïeul, vos deux oncles ; et vous-même, Meïr, ne tarderez pas à le devenir aussi.

— Non ! je ne le deviendrai jamais. Je ne tiens d'ailleurs nullement à cet honneur.

Schmül secoua la tête, soucieux.

— Il paraît que vous ne vivez pas en bonne intelligence avec notre Rabbi et les membres du Kahal ?

Sans répondre à la question, Meïr reprit, sur un ton d'immense pitié :

— Que vous êtes misérables, ici, mon Dieu, que vous êtes misérables !

Il venait de toucher une corde sensible. Les mains de Schmül furent agitées d'un tremblement nerveux. De sombres lueurs s'allumèrent au fond de ses yeux.

— Aïe ! geignit-il, que nous sommes misérables ! tous misérables ! mais le plus misérable d'entre tous les misérables de ce quartier, c'est encore Schmül... Il lui faut gagner de quoi donner du pain à sa vieille mère aveugle, à sa femme, à ses huit petits enfants. Et comment y arriverait-il ? Sa fortune, ce sont ses dix doigts, qui jour et nuit tirent l'aiguille, quand encore il y a quelque chose à coudre.

Et, disant cela, il étendait ses deux mains en éventail, de vraies mains de miséreux, rugueuses, noires, décharnées, couturées de piqûres, tailladées d'incisions.

— Moreïné ! poursuivait-il à voix basse, presque à l'oreille de son interlocuteur, Moreïné ! Il fait dur à vivre ! Tout coûte si cher ! Aïe ! ce qu'il nous faut payer d'argent ! Nous payons des impôts, nous avons des droits sur les viandes pures, sur les cierges allumés au jour du sabbat. Nous payons la dîme aux confréries funéraires, aux employés du Kahal. Ah ! que ne payons-nous pas encore ? Dieu d'Israël ! De nos indigentes demeures s'écoulaient des fleuves d'argent. Et d'où vient cet argent ? De nos sueurs, de notre sang, de nos entrailles, de celles de nos enfants qui

meurent de faim. Vous me demandiez, il n'y a pas longtemps, Moreïné, pourquoi mon logis était si sale? Eh! pourrait-il en être autrement, puisque nous nous entassons tous les douze dans la même pièce, sans compter les deux chèvres qui nous nourrissent de leur lait. Vous me demandiez pourquoi ma femme était si maigre et paraissait si vieille, bien que son âge ne soit pas encore très avancé, et pourquoi mes enfants étaient toujours malades? Moreïné! la viande coûte cher! nous n'en mangeons jamais. Nous vivons de pain et d'oignons; nous buvons du lait de chèvre. Le poisson ne figure à nos repas du sabbat que lorsque vous nous laissez une pièce blanche. Nous sommes très pauvres ici, très pauvres! mais le plus pauvre d'entre tous les pauvres, c'est encore le tailleur Schmül, avec sa vieille mère aveugle, sa femme qui n'a plus de forces, et ses huit enfants en bas âge.

Schmül branlait la tête et fixait sur Meïr ses yeux noirs où s'amassait toute la stupeur que lui causait sa propre misère.

Le jeune homme le considérait, compatissant et réprobateur à la fois.

— Schmül, dit-il, pourquoi es-tu si souvent sans ouvrage?

Schmül se troubla. D'un geste fiévreux il redressa la calotte crasseuse, dont se recouvrait son chef crépu.

— Je m'en vais te le dire, continua Meïr, baissant

la voix. Tu n'as pas d'ouvrage, parce que tu fraudes sur l'étoffe que l'on te confie.

Cette fois, Schmül saisit sa calotte à deux mains.

— Oh ! ma pauvre tête, gémit-il. Moreïné, que venez-vous de prononcer là ? Quelles vilaines accusations tombent de vos lèvres ?

Et il se balançait d'un pied sur l'autre, oscillait de droite à gauche, comme au soir du sabbat. Puis tout d'un coup un aveu jaillit de sa bouche.

— Eh bien. là, c'est vrai, Moreïné !... Je vais vous ouvrir mon cœur. Oui, je fraude, je découpe des morceaux d'étoffe et les garde pour mon usage. Mais pourquoi suis-je forcé d'agir de la sorte ? Parce que mes petits enfants sont nus et qu'il faut bien vêtir leur nudité ; parce que, à ma vieille mère aveugle, malade, il faut un peu de viande... Oh ! Moreïné, ne me regardez pas de votre œil courroucé. Si je me voyais aussi riche que Reb Yankiél, que Moreïné Kalman, si j'avais tout l'argent qu'ils gardent pour eux, l'argent soutiré du travail de nos mains, de la sueur de nos fronts, je ne volerais pas !..

— Mais pourquoi Reb Yankiél, pourquoi Moreïné Kalman soutirent-ils l'argent de vos mains ? fit Meïr frémissant. C'est une...

Il n'acheva pas : Schmül l'interrompit avec véhémence.

— Ils en ont le droit. Nos anciens ! Nos chefs ! Tout ce qu'ils font, voyez-vous, c'est sacré... Qui leur obéit obéit à Dieu.

Meïr eut un sourire amer. Il tira quelque monnaie d'argent de sa poche. Schmül suivait ses mouvements, fasciné, les yeux soudain luisants de convoitise. Lorsque le jeune homme eut déposé son aumône sur le rebord de la fenêtre, il se confondit en nouveaux baise-mains. avec un flux de paroles.

— Vous êtes bon, Moreïné, toujours secourable au pauvre monde. . Votre pitié s'étend même à cet être que voici, mon Leybéle à moitié idiot. Moreïné, vous êtes le fils d'un riche, très riche marchand, moi, un misérable ravaudeur, mais vous délectez mes lèvres du miel de votre charité, et je veux encore une fois vous ouvrir mon cœur. Vous avez tort, voyez-vous, de vivre en mésintelligence avec notre grand Rabbi. Notre Rabbi n'a pas son pareil dans le monde entier: le Seigneur lui a révélé tous les mystères. Lui seul comprend la Kabbale. A son appel, les oiseaux des cieux volent vers lui. Il guérit les maladies, il pénètre les secrets de nos cœurs. Son haleine sanctifie. Quand il entre en prières, son âme baise l'Éternel. Et vous, Moreïné, vous détournez votre âme de la sienne !...

Schmül parlait avec gravité. Solennel, son doigt se levait, fatidique.

— Et les membres du Kahal, poursuivait-il, sont de pieux et riches personnages. Il convient de les honorer aussi, et de leur obéir, et de fermer les yeux, même alors qu'on verrait leurs actes contredire à leurs paroles, car eux, ils peuvent vous accuser

devant Dieu et devant les hommes, et alors vous atteindra le châtiment divin, et les hommes vous crieront anathème et détourneront de vous leurs visages.

Meïr écoutait, impassible en apparence, le monitoire de l'humble ravaudeur. Le regard fixé sur Leybéle, il réfléchissait, et soudain, en cette pauvre figure d'enfant, pâlie, souffreteuse, abêtie par les coups, les privations, il vit s'incarner la foule malheureuse et sombre d'Israël, qui, rongée d'une lépreuse misère, mourant de faim, mais humble, prostrée, ne cesse un seul jour de croire, avec un aveuglement et une soumission absolus.

Il inclina la tête amicalement, et s'éloigna. Schmül courut sur ses pas.

— Moreïné ! Moreïné ! suppliait-il ; ne m'en veuillez pas de vous avoir ouvert le fond de mon cœur. Soyez prudent ! Que les savants et les riches ne puissent jamais vous accuser devant Dieu, car mieux vaudrait alors pour vous reposer sous terre. Malheur à celui sur lequel ils appesantiraient leur droite vengeresse !

Meïr poursuivit son chemin, sans répondre. Quelques instants après, il traversait la place du marché. Alors, il éprouva l'impression de sortir soudain de la nuit, pour être rendu à la lumière du jour. Les rayons du soleil inondaient l'espace, allumaient des étincelles d'or aux vitres des maisons. Dans la cour de l'auberge appartenant au pieux Reb Yankiél, des maçons

construisaient un vaste et solide bâtiment. Le maître surveillait en personne ses ouvriers. Il lissait sa barbe rutilante et se complaisait à la vue de l'auberge agrandie. Les marteaux résonnaient, les scies grinçaient, une odeur de plâtre humide s'exhalait des truilles. Sous le hangar stationnaient plusieurs voitures dételées. La vie répandait tout autour son animation bruyante et joyeuse. En face, Moreïné Kalman, assis à la porte de sa demeure, étincelait en son *halat* ou lévite de satin noir à large ceinture. Un cigare entre ses lèvres souriantes, il caressait la blonde chevelure d'un petit garçon, debout près de lui, dont le visage rose et joufflu, ressemblant fort à celui de son majestueux père, était empoissé du miel qu'il léchait à une énorme tartine.

Meïr lentement regagna la maison de l'aïeul. Là aussi tout s'illuminait de soleil et de gaieté. Dans la cour, deux scieurs de long, trapus et barbus, vaquaient à leur besogne. Tressant des couronnes avec les copeaux dont était jonché le sol, des enfants s'ébattaient, sans respect pour leurs beaux vêtements. Une servante, à la pompe, remplissait ses seaux, échangeant des propos avec les scieurs égayés. Par les fenêtres ouvertes de la belle maison, le jeune homme aperçut ses deux oncles, Abram et Raphaël, graves, discutant affaires ; et sa tante Sarah, l'épouse de Ber, présidait aux apprêts culinaires, debout devant ses fourneaux allumés, tandis qu'en sa chambrette, Lia,

la cousine de Meïr, en train de nouer ses lourdes tresses, souriait à son miroir.

A la vue du jeune maître, les deux ouvriers juifs le saluèrent, interrompant leur labeur.

— La paix soit avec vous ! La paix soit avec vous !

— La paix soit avec vous ! leur répondit-il.

— Ne nous donnerez-vous pas un coup de main, aujourd'hui ? demanda l'un deux.

— Volontiers ! fit Meïr.

Le travail manuel lui plaisait. Il allait se mettre à l'œuvre, lorsque Lia appela, penchée en dehors de sa croisée :

— Meïr ! Où donc es-tu resté si longtemps ? Voici plus d'une heure que grand-père t'a fait demander !

Il sourit aux manœuvres et s'empessa de gagner la salle commune. Saül s'y tenait toujours, plongé dans un morne abattement. Assise au coin de la fenêtre ouverte, Freïda la centenaire, baignée d'éblouissantes clartés, irradiées au feu de ses diamants, vacillait, idole somnolente.

Informé par Lia de la visite du Rabbi, Meïr entra confus. Il devinait pourquoi Todros était venu, et tout en redoutant la colère de l'aïeul, il souffrait davantage à l'idée du chagrin qu'il allait lui causer. Mais le vieillard l'accueillit paternellement.

— Approche un peu ! J'ai à t'apprendre une nouvelle propre à réjouir ton âme.

Et quand l'adolescent, incliné d'abord, se fut relevé, il fixa sur lui son regard clairvoyant et scrutateur.

— Je t'ai choisi une fiancée, dit-il. Il faut que tu sois marié d'ici deux mois.

Meïr, pâle, se tenait silencieux.

— La fille de Yankiél Kamionker! poursuivit Saül. Mais alors, Méïr parla, résolu :

— Grand-père, je n'épouserai pas la fille de Kamionker!

— Tu ne l'épouserai pas ? répondit l'aïeul s'efforçant de se maîtriser. Veux-tu me dire pourquoi ?

— Parce que Yankiél Kamionker est un homme inique et méchant, et je ne puis contracter alliance avec sa famille.

Cette fois, Saül éclata... L'insolente témérité de son petit-fils l'indignait. Il vanta la piété, le zèle, la sage prévoyance de Kamionker.

Mais l'adolescent osa l'interrompre.

— Grand-père! protesta-t-il, Kamionker tire profit du travail et de la sueur des indigents... Il les incite au vol... Les enfants de ces malheureux n'ont pas de quoi se vêtir, et lui se fait bâtir de nouvelles maisons : ses brasseries, ses auberges, prises à bail aux propriétaires des environs, servent de repaire à l'iniquité... Ses cabaretiers soulent et exploitent les paysans. Yankiél distille plus d'eau-de-vie que ne lui permet la loi. Grand-père, ne considérez pas la ferveur apparente de ses prières, mais considérez ses actions. Le Seigneur n'a-t-il pas dit : « Je n'ai besoin ni de vos prières ni de vos sacrifices : celui qui fait du tort aux malheureux offense son Créateur. »

Cette citation apaisa la colère du vieillard. Il tenait beaucoup à voir son petit-fils versé dans la connaissance des textes sacrés.

— Reb Yankiél, dis-tu, exploite le monde et brûle plus d'eau-de-vie que ne lui concède la loi. Eh bien, après ? Tu n'as aucune idée des affaires : tu ne te doutes pas comment on conduit une maison. Une fois que tu auras épousé la fille de Reb Yankiél, associé à ses intérêts, tu fabriqueras de l'eau-de-vie et la vendras comme lui.

Meïr secoua négativement la tête.

— Non, grand-père... Jamais je ne brûlerai, ni vendrai d'eau-de-vie. Je ne me sens, grâce à Dieu, aucun goût pour cela.

— A quoi donc te trouverais tu du goût ? A rien... car...

Il ne put achever sa phrase... Incliné jusqu'à terre, Meïr avait entouré les genoux du vieillard de ses deux bras et y collait ses lèvres.

— Grand-père, murmurait-il suppliant, laissez-moi m'éloigner d'ici ; laissez-moi parcourir le monde. J'irai chercher la science au loin. J'ai soif de lumière, et les ténèbres m'entourent ! Jadis, il y a deux ans, je vous avais exprimé le même désir, vous m'ordonnâtes de rester... et je suis resté... Grand-père, vos commandements sont sacrés pour moi. Mais maintenant, voulez-vous me laisser libre ? Muni de votre bénédiction, j'acquerrai la science, et, le jour où je reviendrai au pays, alors, face à face avec ce

Rabbi, que vous nommez tous le grand Rabbi, je lui prouverai combien il est petit... je...

Saül lui posa un doigt sur les lèvres.

— Chut ! chut ! fit-il.

Une angoisse, une terreur le saisissaient à penser seulement que cet enfant de sa prédilection pourrait entrer en lutte avec la puissance mystérieuse du Rabbi.

Les yeux à demi clos, branlant la tête, il reprit :

— L'Edomite t'a enseigné ce qu'il t'importe de savoir pour la future direction de tes affaires. Et pour cela même il m'a fallu subir les reproches du Rabbi. Ces reproches me couvrent de honte et me causent une grande peine. Si docte et si saint personnage que soit le Rabbi, mon âme souffre à le voir venir me réprimander dans ma demeure.

De nouveau, le regard du patriache s'assombrit. Meïr, debout devant lui, semblait métamorphosé en une statue de pierre. Mais en ses yeux altiers frémissait la révolte.

— Grand-père ! dit-il, — et dans sa voix l'emportement se mêlait à la prière, — laissez-moi alors devenir manœuvre, artisan. J'habiterai au milieu des pauvres. Comme eux, avec eux, je travaillerai de mes mains : je m'efforcerai à préserver leurs âmes des souillures du mal. Quand ils me demanderont de les éclairer, je leur répondrai en la sincérité de mon cœur : Ceci est le mal, et voilà le bien ! Et quand ils manqueront de pain, je partagerai le mi en avec eux

Mais Saül l'arrêta, la stupeur empreinte sur son visage.

— Quand tu compteras quelques années de plus, tu reconnaitras alors toute l'insanité des propos que tu viens de tenir là. Jamais, parmi les Ezofowicz, il n'y eut un seul artisan ; et, si Dieu le permet, il n'y en aura pas davantage à l'avenir. Nous avons tous été négociants de père en fils : négociant tu seras, comme ton père et tes aïeux.

Ces paroles, il les avait prononcées la voix haute et ferme : puis aussitôt il continua d'un ton radouci.

— Je veux bien cependant t'accorder une faveur. Puisque tu te refuses à épouser la fille de Reb Yankiel, soit, tu ne l'épouseras pas... Tu aimes la science. Eh bien, je te donnerai une femme instruite, la fille d'Elie Witebski ; elle joue du piano, elle parle français. Ses parents l'ont élevée dans l'une des premières pensions de Wilna. C'est une compagne qui me semble créée pour toi. Seize ans. Son père lui donne une jolie dot, et d'emblée il t'associera à ses affaires.

Meïr se contenait avec peine.

— Je ne connais pas la fille de Witebski, dit-il... Je crois ne l'avoir jamais vue.

— Eh ! qu'importe que tu la connaisses ou non ? Je te la destine : cela suffit. D'ici deux mois tu l'auras épousée. Telle est ma volonté... A toi d'obéir... Je me suis montré jusqu'à ce jour trop faible à ton

égard. Tout cela va changer. Isaac Todros m'a bien dit de te poser le pied sur l'épaule.

Un flot de sang colora les joues pâles du jeune homme. De ses yeux jaillirent des flammes.

— Rabbi Isaac n'a qu'à marcher sur ceux qui rampent à ses pieds, ignoble vermine... Moi, je suis tout aussi bon Israélite que lui... Je ne me considère et je ne me considérerai jamais, comme son esclave !... je...

Les paroles expirèrent sur ses lèvres. Voici que devant lui, Saül se dressait, terrible, superbe de colère, menaçant... Mais, au même instant, entre le bras encore vigoureux du vieillard et le visage pâli d'émotion de l'adolescent, s'interposait une main menue, desséchée, ridée, tremblante — celle de l'aïeule centenaire. Freïda paraissait sommeiller au soleil; toutefois, lorsque, dans la salle, la voix du petit-fils aimé eût retenti, vibrante d'indignation, et que Saül se leva prêt à frapper, — soudain, elle aussi, debout, s'avança vers eux, droite, spectrale, et de sa main, ainsi que d'un bouclier auguste, couvrit l'enfant chéri.

Saül laissa retomber son bras

— Va-t'en ! gémit-il, indiquant la porte... puis il retomba inerte sur son siège.

L'aïeule, elle aussi, avait repris sa place au soleil, près de la croisée.

Meïr s'éloigna, le front chargé de lourds nuages. Il sentit, en cet instant, toute son impuissance. Il sentit peser sur lui les chaînes de l'antique joug patriar-

cal. Mais, à la pensée que cette chère main tremblante avait suffi à le protéger contre l'acte de brutale violence, un sourire de tendresse éclaira ses traits. C'était aussi un sourire d'espoir.

Le vieux Saül resta longtemps assis sur son banc, en proie à l'angoisse et au chagrin. Enfin ses regards se portèrent vers sa mère paisiblement endormie, et il lui sourit. Une émotion gonflait son cœur filial, à l'idée que cette centenaire avait à temps arrêté son bras... Il lui savait gré d'avoir ainsi protégé le petit-fils orphelin...

Pourtant, il songea qu'il fallait agir, et, d'une voix claire, il appela Raphaël, son fils aîné, grisonnant déjà, qui, docile, vint s'incliner devant le patriarche.

— Elie Witebski est-il chez lui ? demanda Saül.

— Elie Witebski, revenu de voyage hier, compte prendre quelques jours de repos au sein de sa famille, répondit Raphaël.

— Que l'un de vous aille le trouver sans retard et le prie de passer chez moi. J'ai à l'entretenir de choses graves.

— J'irai moi-même. Je devine ce dont vous voulez lui parler. Ce sont là, en effet, des projets salutaires, qu'il importe de mener le plus promptement possible à bonne fin. Meïr tournera mal, s'il ne se marie d'ici peu.

Les yeux du patriarche recherchèrent, inquiets, ceux de son fils aîné.

— Raphaël ! Crois-tu vraiment qu'il puisse changer, aussitôt marié.

Raphaël fit un signe affirmatif.

— Voyez l'exemple de Ber, reprit-il : Ber, lui aussi, suivait la voie dangereuse, où est engagé Meïr aujourd'hui ; mais lorsqu'il eut épousé notre sœur Sarah, et que d'année en année naissaient de nouveaux enfants, toutes ces sottes et coupables pensées se sont évaporées de son cerveau.

— Que Dieu t'entende ! soupira Saül. Va, et prie Witebski de venir ici.

L'instant d'après, l'aîné des Ezofowicz se dirigeait vers une belle maison neuve, à hautes croisées, à l'angle de la place, en bordure de deux rues.

Un perron à colonnes y donnait accès. Là, sur un des bancs, une femme jeune encore, épanouie en chair et en couleurs, miroitante sous la soie, les bandeaux reluisant comme deux miroirs, brodait, penchée au dessus d'un élégant ouvrage. Un sourire satisfait trônait sur ses lèvres. A la vue de son hôte, elle se leva et l'accueillit par la révérence la plus gracieuse qu'on eût jamais tirée à Szybow, puis, à l'anglaise, elle lui tendit sa main grassouillette et rosée. Mais Raphaël, juif d'ancienne date, prisait peu les nouveaux et beaux usages mondains. C'est à peine s'il effleura le bout des doigts de Mme Hana, et, sans perdre son temps à l'échange de vaines formules de politesse, il lui déclara qu'il avait affaire à son mari.

— Il est rentré hier d'un grand voyage, répondit la dame toujours avenante ; il sera enchanté... Entrez, je vous prie.

Raphaël ne se le fit pas répéter deux fois. Quelques instants après, il ressortait, mais accompagné du maître de céans.

Elie Witebski différait en tout point de l'austère Saül Ezofowicz. Il représentait le type du commerçant israélite de nos jours, mondain, soigné dans sa mise. Sa redingote, quoique encore longue, était plus courte de cinquante centimètres au moins que celle de Raphaël, et d'une coupe plus moderne. Une lourde chaîne d'or enrichissait son gilet ouvert ; à l'annulaire, un gros diamant étincelait. Ses traits exprimaient la sérénité et le contentement de soi-même ; ses yeux pénétrants regardaient le monde avec une indulgente assurance... Tout en marchant, d'un geste grave il caressait sa barbe blonde et court taillée. Il ne s'offusquait pourtant pas à l'idée de se voir ainsi dérangé, pour répondre en personne à l'appel de Saül Ezofowicz. Depuis dix ans, le patriarche ne quittait plus guère sa demeure que pour se rendre à la synagogue. Chez lui, assis sur le fauteuil à haut dossier, il recevait les notables venus pour lui demander conseil ou pour lui soumettre leurs différends. Et, s'il avait lui-même à conférer avec les membres les plus influents de la communauté, il leur dépêchait l'un de ses fils, sûr d'avance que chacun s'empresserait d'accourir à son appel.

A peine entré au salon, Elie Witebski salua le vieux Saül avec une amicale déférence.

— Scholem Aleïchem ! La paix soit avec vous.

Il avait depuis longtemps, dans ses relations journalières, abandonné cette vieille formule, mais l'un de ses principes, scrupuleusement observé, consistait à toujours se conformer aux usages de ceux avec qui il avait affaire.

Raphaël se disposait à se retirer discrètement ; mais son père le retint du geste. Alors, portes closes, tous les trois, longtemps, ils conférèrent à voix basse. Toutefois, si méticuleuses que fussent les précautions prises, Lia, la fille de Raphaël, surprit leur secret. Elle entendit d'abord le nom de Meïr uni à celui de Méra Witebski, puis le sien associé à un certain Léopold, un cousin de Mme Hana. Le visage en feu, frémissante de pudeur et de joie, elle courut épier le retour de Meïr, afin de lui annoncer la nouvelle.

Le soleil déclinait déjà, lorsque Witebski, la face rayonnante, reprit le chemin de sa maison. Presque au même instant, Meïr rentrait, lui aussi. Lia courut à sa rencontre, et, ses deux bras jetés autour du cou de son cousin, rougissante, elle lui chuchota à l'oreille :

— Tu ne sais pas, Meïr ? Il s'est passé chez nous des choses extraordinaires. Grand-père, Elie Witebski, et mon père ont tenu conseil. Tu dois épouser Méra, la fille des Witebski, et moi, l'on m'a fiancée à un

monsieur Léopold, neveu de Mme Hana. Oh ! tu sais, un homme du monde !

Confuse et heureuse en même temps, elle n'osait lever ses yeux vers lui. Mais il l'écarta, presque avec violence.

— Meïr ! appela la jeune fille stupéfaite. Qu'as-tu donc ? Où vas-tu encore ? Ne souperas-tu pas avec nous ?

Sans répondre, il fuyait. Ainsi, il avait eu beau crier tout à l'heure : « Je ne suis et ne serai jamais un esclave ! » on n'en avait pas moins disposé de sa personne, de son avenir, de son cœur ! Et, tout en suivant le chemin qui menait à la colline, contre laquelle s'adossait la chaumière d'Abel le Caraïte, — les bras croisés, la tête rejetée en arrière, une seule et unique pensée l'obsédait, les mêmes paroles se posaient machinales sur ses lèvres... « Je ne suis pas un esclave ! » La révolte, l'orgueil bouillonnaient en son sein, avec un désir effréné d'indépendance et aussi une soif insatiable de vérité.

\* \*

Aux petites fenêtres de la mesure adossée à la colline caraïte une lumière tremblotait. Au-dessus du chaume, entre les branches du vieux poirier sauvage, les étoiles brillaient, tandis que tout autour, dans les champs, s'allongeaient les ombres de la nuit.

A l'intérieur de la chaumière, contre la cloison,

sur un grabat recouvert de paille, un vieillard cassé, loqueteux, entrelaçait de ses mains gourdes des baguettes d'osier. L'ombre noyait les traits de son visage incliné. Près de la fenêtre, à la jaune lumière indécise d'une seule chandelle, une jeune fille brune, au buste frêle et souple, filait.

Du fond de la pièce, la voix d'Abel le Caraïte crécelait, chevrotante :

« Au sein de l'immense désert, dont jamais course humaine n'a mesuré l'étendue, se dressent deux montagnes, si hautes que leurs cimes se perdent sous les nues.

« Et ces deux montagnes s'appellent Horeb et Sinaï. »

La voix tremblante se tut. Mais la brune enfant qui écoutait, attentive, dit :

— Continuez, grand-père !

Soudain, à la fenêtre restée ouverte on appela très bas :

— Golda !

La vierge ne parut ni effarouchée, ni surprise. Bien plutôt, on eût pu croire qu'elle attendait quelqu'un, car, se levant, elle se pencha à la fenêtre. Son pâle visage conservait l'expression habituelle de gravité ; mais, sous leurs longs cils noirs, ses yeux brillaient, et sa voix émue vibrait d'une inexprimable douceur.

— Meïr ! Je savais que vous viendriez, fidèle à votre promesse !

Il répondit :

— Golda ! les ténèbres m'entourent, et, pour entrevoir enfin la lumière, j'ai voulu reposer mes regards sur toi !

— D'où viennent ces ténèbres ?

— Elles viennent du chagrin de mon âme. Le Rabbi Isaac a porté plainte à grand-père contre moi. Il m'accuse de toutes les iniquités... et grand-père a décidé de me marier.

La jeune fille écoutait, impassible d'apparence, mais ses joues mates se blanchirent soudain d'une mortelle pâleur.

— Avec qui votre aïeul a-t-il décidé de vous marier ?

— Avec Méra, la fille du riche Witebski.

— Je ne la connais pas !...

Puis, rêveuse :

— Et vous l'épouserez ?

Meïr ne répondit pas. Mais elle ne l'interrogea plus. Son front se couvrit de rougeur, et le bonheur illumina ses yeux.

Tous deux se taisaient. Le silence n'était interrompu que par le bruissement des branches du poirier et, du fond de la pièce, la voix chevrotante avait repris :

« Et quand Moïse descendit du mont Sinaï, le tonnerre cessa de gronder, les éclairs éteignirent leurs flammes, et les vents se couchèrent à ses pieds. Alors, aussi, Israël, se levant comme un seul homme, clama d'une voix formidable : « Moïse ! répète-nous les paroles de l'Éternel ! »

Meïr écoutait cette voix cassée qui célébrait les antiques gloires d'Israël, tandis que Golda expliquait :

— Grand-père chante toujours ainsi... moi, je file, ou bien je l'écoute, assise à ses pieds... Mais vous, Meïr, ne restez pas à la fenêtre, entrez ! Grand-père sera heureux de vous recevoir.

Au grincement de la porte, le vieillard releva les yeux de dessus ses tiges d'osier.

— Qui vient là ? demanda-t-il.

— Grand-père ! Je vous amène Meïr Ezofowicz, le petit-fils du riche marchand Saül.

Mais, à ce nom, la taille voûtée du vieillard se redressa. Les deux mains appuyées à son grabat, il leva sa tête chenue. Meïr aperçut alors son visage criblé de rides, comme enfoui sous une barbe floconneuse. De chaque côté du front, de longs cheveux blancs, aux reflets d'argent, retombaient jusque sur ses épaules. Rougies par les larmes et les veilles, ses prunelles fixèrent d'abord le nouveau venu avec stupeur, puis, soudain, s'y alluma l'indignation.

— Ezofowicz ! répéta-t-il d'une voix plus haute et plus ferme. Que vient-il faire ici ? Jeune homme, pourquoi franchir ce seuil ? N'es-tu pas un rabbiniste, donc l'ennemi, le persécuteur ? L'un de tes ancêtres n'a-t-il pas lancé l'anathème contre les miens, n'a-t-il pas réduit notre temple en poussière ? Va ! Sors d'ici ! Que ta vue n'empoisonne pas mes yeux !

— La paix soit avec vous ! répondit Meïr incliné.

Cette voix, où la jeunesse mettait sa douceur et sa force, parut apaiser le Caraïte.

— Pourquoi venir, pourquoi franchir ce seuil ? reprit-il, mais avec un accent de plainte. Les tiens te maudiraient, s'ils savaient que tu as posé le pied sous ce toit ? Ne suis-je pas le dernier Caraïte, gardien suprême des ruines sacrées et de la poussière de mes aïeux, moi, misérable mendiant anathématisé par les tiens ?

— Rébé, répliqua Meïr, j'incline mon front devant votre vieillesse auguste, car il faut que justice se fasse ici-bas. L'arrière-petit-fils des persécuteurs salue en vous l'arrière-neveu des persécutés.

Abel le Caraïte rumina, silencieux, comme si, en son cerveau plein d'ombre, il eût cherché à discerner le sens de chacune de ces paroles.

— La paix soit avec toi ! murmura-t-il enfin.

Golda, les bras en croix sur sa poitrine, n'avait pas détaché ses regards de ceux de l'adolescent, et lorsqu'elle eût entendu l'aïeul prononcer les paroles d'oubli, radieuse, avançant une chaise à l'hôte, du rayon au-dessus de l'âtre elle prit une cruche et sortit.

En face du jeune homme, le vieillard reprenait son chant, où, par degrés, s'accroissait l'émotion.

« Sur les rives de Babylone, ils demeuraient assis et pleuraient. Le vent gémissait à travers les cordes de leurs harpes, apportées avec eux du pays des aïeux,

et qu'en leur morne tristesse ils avaient suspendues aux branches des saules.

« Et leurs maîtres vinrent pour leur dire : « Prenez ces harpes entre vos mains, jouez et chantez. »

« Mais ils répondirent : « Comment pourrions-nous jouer et chanter, puisque l'amertume a desséché notre gorge, et que nos voix en détresse ne peuvent qu'implorer le Seigneur et clamer : Jérusalem ! Jérusalem ! »

« Mais les maîtres leur dirent : « Détachez vos harpes des branches ; jouez et chantez ! »

« Alors les prophètes d'Israël se concertèrent entre eux : « Qui de nous, se demandaient-ils, est assuré de pouvoir endurer tous les tourments, plutôt que de jouer et de chanter, sur la terre d'exil ? »

« Et quand les maîtres revinrent au lendemain, pour leur redire encore : « Détachez vos harpes suspendues aux branches des saules, afin de jouer et de chanter »,

« Les prophètes d'Israël s'écrièrent, levant au ciel leurs mains ensanglantées : « Comment pourrions-nous détacher nos harpes, puisque nos mains sont mutilées, et que nous n'avons plus de doigts ? »

« Les fleuves de Babylone gémirent de douleur, et les harpes, suspendues aux branches des saules, pleurèrent sous le souffle de la brise, parce que les prophètes d'Israël s'étaient mutilé les mains et coupé les doigts, afin que nul ne pût les contraindre à jouer et à chanter sur la terre d'exil. »

Abel achevait le dernier verset du psaume, lorsque Golda rentra dans la hutte. Sur un plateau tressé d'osier, elle portait deux gobelets et une cruche remplie de lait. Derrière elle, dans le rectangle de la porte ouverte, en une tache blanche, la chèvre se détachait sur le fond sombre de la nuit. Et la jeune fille, en longue jupe aux couleurs effacées, sa tresse brune retombant sur le sarreau de toile, versa le lait mousseux au fond des gobelets, qu'elle tendit, l'un à l'aïeul l'autre à son hôte... Ainsi elle allait et venait entre eux, légère, silencieuse, un sourire de bonheur sur ses lèvres recueillies... Puis elle s'assit et reprit sa quenouille... Bientôt, le vieillard recommença la litanie des versets. Mais sa voix s'éteignit faiblissante; de ses mains churent les baguettes d'osier, ses bras retombèrent inertes; la tête appuyée contre la cloison, il s'endormit.

La chèvre avait disparu : on entendit ses bonds un moment, puis le silence régna.

Meïr et Golda se trouvaient seuls, en face du prophète immobile, et des étoiles, qui scintillaient, curieuses, derrière les vitres. Elle filait, les yeux fixés sur lui.

— Golda, dit-il, ces chantres d'Israël, qui se coupèrent les doigts de la main pour ne point chanter sur la terre d'exil, furent des héros.

— C'est qu'ils ne voulaient pas agir contrairement à la voix de leur cœur.

De nouveau ils se turent. Entre les mains de

Golda, le fuseau tournait plus lent. Le vent soufflait à travers les poutrelles disjointes, faisant vaciller la pointe de l'unique lumière.

— Golda ? interrogea Meïr. Aux jours d'automne ou d'hiver, quand les ténèbres ont envahi la terre et que la rafale gémit et sanglote, ne trembles-tu pas d'effroi dans cette chaumière isolée ?

— Pourquoi tremblerais-je ? Le Seigneur protège les chaumières au sein des ténèbres ; et lorsque les vents mugissent, attentive aux récits de grand-père, je n'entends plus que sa chère voix.

Le regard de Meïr se reposait sur elle, attendrie

— Golda, fit-il encore, te souvient-il de l'histoire de Rabbi Akiba ?

— J'en garderai le souvenir éternellement.

— Golda, serais-tu capable, comme la belle Rachel, d'attendre quatorze ans ?

— Je serais capable d'attendre jusqu'à la fin de mes jours.

Elle dit, et le fuseau s'échappa de ses mains : ses deux bras retombèrent, telles deux lianes, le long de son corps flexible.

— Meïr, murmura-t-elle, comme si son souffle se fût confondu avec les soupirs de la brise, voulez-vous me faire une promesse ? Chaque fois que la tristesse opprressera votre âme, venez en cette chaumière... Que je connaisse toutes vos peines... Et peut-être les beaux récits de grand-père suffiront-ils à les consoler !

— Golda ! répondit-il avec force, sache une chose. A l'exemple de ces prophètes d'Israël, je mutilerais mes mains et me couperais les doigts, plutôt que de jamais agir contrairement à la voix de mon cœur.

Il se leva sur ces mots.

— Et maintenant, demeure en paix ! dit-il.

— Que le Seigneur soit avec vous ! répondit Golda, la tête inclinée.

Lorsque le bruit des pas de l'aimé se fut perdu dans la nuit, elle éteignit la petite lumière jaunâtre ; puis, s'enveloppant d'une loque en toile grise, elle s'étendit sur la paille, aux pieds de l'aïeul endormi. Mais, longtemps encore ses yeux grands ouverts fixèrent les étoiles scintillant à travers les carreaux.

## VI

Installé à Szybow depuis trois années à peine, Elie Witebski avait dû y déployer des talents de vrai diplomate. Tout, en lui, aux yeux de la population indigène, le désignait comme un intrus. Il arrivait d'une des grandes cités, chef-lieu de gouvernement, et apportait des innovations qui devaient étonner et choquer les habitants ultra-conservateurs de ce coin perdu de la Pologne. On critiquait donc ses vêtements qui différaient, par la coupe et par la longueur, de ceux qu'avaient consacrés d'antiques usages, ses doigts ornés de bagues, son chef franc de la calotte traditionnelle, sa barbe courte, l'absence totale de livres saints en sa demeure, — mais surtout une épouse élégante et distinguée, Mme Hana, et une fille, Méra, élevée en pension à Wilna ; enfin, chose inouïe, Witebski n'avait que trois enfants pour toute progéniture. Ces particularités, entachées d'hérésie, devaient lui attirer la malveillance de ses nouveaux concitoyens ; et en effet on chuchota au commencement, on le traita de novateur, d'impie, mais

là se bornèrent les manifestations hostiles. L'affabilité d'Elie, sa complaisance, sa serviabilité, eurent bientôt désarmé les plus prévenus. Jamais il ne discutait, pour n'avoir point à soutenir une opinion contraire à celle de son interlocuteur. Ses discours, pleins de sagesse, empreints de bonhomie, voire d'éloquence, lui conciliaient les esprits et les cœurs. Un brave homme ! disaient de lui les badauds admiratifs. Et c'était aussi un parfait croyant. Respectueux des prescriptions et des cérémonies religieuses, nul plus que lui n'honorait le Rabbi Todros. Ses profonds saluts chaque fois qu'il le rencontrait, sa jovialité, ses propos, où la note mystique, jointe à une irréprochable orthodoxie, n'excluait pas l'enjouement et la malice, réussissaient souvent à allumer un éclair de gaieté au fond des sombres prunelles du saint homme.

Presque toujours en voyage, il ne manquait jamais, dès son retour, de fréquenter assidûment le Bet-ha-Midrash, d'y écouter les pieuses exhortations rabbiniques, d'assister, un sourire de componction aux lèvres, aux savantes disputes soulevées par quelque commentateur d'un des commentaires dont fourmillent les 2.500 feuillets des livres Halacha, Hagada, Ghemara. Au fond, peu lui importaient les croyances et les convictions d'autrui. Talmudistes, Kabbalistes, orthodoxes ou hérétiques, Edomites même, eh ! mon Dieu ! qu'ils suivent tous leurs chemins en paix, à condition toutefois de ne pas venir se mettre en travers du

sien. Il croyait en Jéhovah et l'adorait; au demeurant, il se souciait fort peu des théories de tel Tanaïte ou de tel Rabbin, mais il ne critiquait rien, et accomplissait ce que les rites prescrivaient d'accomplir. « Ça ne peut nuire, en tout cas, disait-il... Qui sait ? Ce sont peut-être des inventions humaines, mais peut-être aussi des lois divines, et, dans ce cas, pourquoi risquerais-je d'irriter l'Éternel contre moi ? »

Bref, Elie Witebski se fût trouvé le plus heureux des hommes, s'il n'avait eu à compter avec Mme Hana Witebska, son épouse. Aux yeux des habitants de Szybow, Mme Hana passait pour la dernière expression de la mode et de l'élégance. Autant son mari évitait de se montrer trop différent des autres, autant Mme Hana avait à cœur de s'en distinguer. C'était une adepte fervente du progrès. Or le progrès pour elle se résumait en de belles robes, de riches étoffes, des meubles de prix, de jolies manières, la musique, et la langue française surtout. Elle honorait aussi, d'une prédilection particulière, les hautes glaces à cadres dorés, et ne se lassait d'y voir réfléchie sa rondelette personne, qui lui paraissait la plus avenante et la plus agréable du monde. Quant à la science, ou à la religion, elle s'en inquiétait infiniment moins encore que son mari... Certes, elle croyait à Dieu et le redoutait, mais elle croyait aussi au diable, et le redoutait davantage. Elle croyait en outre que quiconque apercevait son ombre, le soir du sabbat, devait infailliblement mourir dans le

courant de l'année ; elle croyait que l'audacieux, qui déplaçait le flambeau sur la table sabbatique, attirait, par ce sacrilège, d'affreuses calamités sur sa tête. En revanche, elle n'avait qu'un sourire méprisant pour d'autres croyances analogues, qu'elle appelait de « ridicules superstitions ».

A son arrivée à Szybow, elle pensa d'abord y mourir de désolation et d'ennui. Pas le moindre vestige de cette « civilisation » tant admirée ! Pas de jardin public, pas de musique militaire, pas de fontaines sur les places, et pas un seul mot de français nulle part. Hélas ! Mme Hana s'enfouit sous ses couettes, pleura deux nuits et deux jours durant, annonçant, au milieu de ses sanglots, qu'elle ne pourrait vivre en un semblable désert, qu'elle mourrait certainement et laisserait ses chers enfants orphelins. Elle vécut cependant. Qui donc aurait rangé les meubles, mis de l'ordre dans la maison, paré et pomponné son petit garçon et sa petite fille ?

Aussi, lorsqu'elle les eut promenés, tout pimpants, par les rues de la ville, goûta-t-elle les douceurs d'un premier triomphe. D'autres suivirent. Mme Hana en imposait à ses nouveaux concitoyens. Ses jolies manières, ses beaux meubles, ses belles robes, ses beaux enfants provoquaient l'admiration. Bientôt, elle s'estima plus heureuse à Szybow qu'elle ne l'avait été là-bas, au sein de la grande ville. Là-bas, elle ne figurait qu'un infime atome de cette civilisation adorée par elle, ici elle représentait la civilisation entière.

Mais cette admiration, qui faisait le bonheur de Mme Hana, inquiétait Witebski, son époux. Un jour il avait entendu murmurer le mot *Misnaqdim* (mécréant) sur son passage. Il apprit qu'il était mécréant, parce que sa femme portait des étoffes de laine et de coton mélangés, parce que le samedi elle usait du samovar. Dès lors, en homme avisé et prudent, il fit valoir ses droits. Mme Hana dut couper ses longs cheveux blonds, comme les autres femmes juives : plus de molles étoffes de lin et de coton, plus de samovar ! La victime recouvrit son chef éploré d'une magnifique perruque aux bandeaux reluisants, rongea son frein et attendit son heure. Elle aurait sa revanche, pensait-elle, au retour de sa fille, Méra, de l'élégante pension de Wilna. Tandis qu'Elie Witebski tremblait à l'idée de passer pour un père différent de tous les autres pères de famille juifs de Szybow, Mme Hana exultait à la pensée qu'elle se montrerait enfin une mère absolument autre que toutes les mères de la petite ville.

C'est ainsi que, quelques jours après le mémorable entretien d'Élie avec Saül et Raphaël Ezofowicz, cinq personnages, trois dames et deux messieurs, causaient dans le salon des Witebski. Ce n'était pas là un salon ordinaire !... Un canapé à ressorts, recouvert de reps vert, un vieux piano à queue tout déverni, mais dont l'installation avait jadis bouleversé la ville ; des rideaux à toutes les fenêtres ; quelques pots de fleurs, et dans l'un un cactus qui avait même

fleuri une année. Sur le canapé en reps vert, se prélassait la sœur de Mme Hana, arrivée de Wilna la veille avec son fils Léopold et sa nièce Méra. Elle portait une mantille de velours, une robe de soie froufroulante, de la bijouterie tirant l'œil, et des cheveux, ses propres cheveux !

De chaque côté du guéridon, à droite et à gauche, M. Léopold et le maître de céans étaient assis en face l'un de l'autre. Mlle Méra, une agréable blonde, allait et venait. Elle eût volontiers plaqué quelques accords au piano, mais c'était jour de sabbat, et toute musique est alors interdite. Il n'est pas non plus permis de fumer. Or, M. Léopold, un joli garçon de vingt ans, venait d'allumer une cigarette, et, par la fenêtre ouverte, un mince filet bleuâtre trahissait cette infraction à la loi sabbatique. Vite, Elie se leva et referma la croisée. Un sourire railleur plissa les lèvres fortement desinées de M. Léopold ; Méra eut un imperceptible haussement d'épaules. Quant à Mme Hana, elle rougit de confusion.

Sur la table était placé un plateau avec des friandises de toutes sortes, confitures frites dans le miel, gâteaux au miel et à la graine de pavot, et un flacon de vin d'Espagne. Mme Hana faisait les honneurs avec sa grâce exquise, tandis que sa sœur examinait, émerveillée, les bijoux étalés en leurs écrins : colliers, broches, pendants d'oreilles, bracelets, où miroitaient en fleurs étincelantes, rubis, saphirs, perles et diamants. C'étaient les cadeaux de fiançailles, qu'au

nom de Meïr le vieux Saül avait envoyés à Méra, dès le lendemain de l'arrivée de la jeune fille. La tante était mortifiée de ce que les bijoux que Léopold, son fils, devait offrir à Lia Ezofowicz fussent infiniment plus modestes.

— Quel bonheur pour cette enfant ! disait-elle, dodelinant de la tête. Quels présents royaux ! Comme ils doivent être riches, ces gens-là ! Mais, dites, pourquoi ne voyons-nous pas le fiancé parmi nous ?

— Peuh ! répondit Mme Hana, les lèvres dédaigneuses, des gens très simples, très arriérés, esclaves des vieux préjugés. Les fiancés ne doivent pas communiquer entre eux !

— Il est si jeune, interrompit Élie, vous savez, la timidité...

Méra parut attristée. Léopold, lui, partit d'un éclat de rire.

— Ma foi, je n'enverrai pas mes cadeaux avant d'avoir vu ma fiancée !

— Tu la verras ! affirma sa mère... nous allons leur rendre visite aujourd'hui.

— Hana ! interrogea-t-elle, quel genre de jeune fille est-ce ?

— Oh ! tout ce qu'il y a de plus ordinaire.

— Oui, mais son père, Raphaël, lui donne quinze mille roubles de dot, souligna Élie.

— La belle affaire ! fit Léopold avec moue. Que voulez-vous que je fasse avec quinze mille roubles !

— Tu entreras dans le commerce...

La dame foudroya son beau-frère du regard.

— Dans le commerce ! releva-t-elle, pincée... Nous ne l'avons pas élevé pour cela. Une éducation aussi brillante... et vous voulez qu'il soit marchand ! D'abord, il est fonctionnaire de l'État. Son traitement est modeste, c'est vrai... mais il est jeune, l'avenir lui appartient. Qui sait, il sera peut-être gouverneur un jour.

M. Léopold prit un air important. Certes, il se sentait créé pour occuper les postes les plus éminents.

Mais Witebski se leva avec un furtif sourire, sans oser contredire son monde, bien entendu.

— Allons ! fit-il. Il est temps de nous acquitter de notre visite.

Quelques instants après, la famille au grand complet traversait la place, en butte à la curiosité de tous. Léopold donnait le bras à Méra, sa casquette étoilée d'employé crânement inclinée sur l'oreille, la cigarette aux lèvres.

— Écoute, Léopold, hasarda Élie conciliant, jette là ta cigarette. Pourquoi braver cette foule ignorante ? En somme, qu'en savons-nous ? le Seigneur a peut-être bien défendu de fumer le jour du sabbat ?

Le jeune homme, irrévérencieux, lui rit au nez.

— Cela ne m'inquiète guère !

D'abord des murmures flatteurs s'élevèrent sur leur passage.

— Voyez donc ! Quel beau monsieur, quelle belle demoiselle !

Mais soudain un caillou siffla à l'oreille de Léopold ; une voix cria :

— Mécréant !

Cette fois, le futur gouverneur rougit et pâlit. Il jeta sa cigarette, objet de scandale. Élie marchait soucieux. Seule, Mme Hana portait haut la tête.

— Pardonnez-leur, dit-elle, des gens si arriérés !

Et, superbe de dédain, elle pénétra dans le vaste salon des Ezofowicz. A la place d'honneur, Saül attendait ses hôtes. On échangea les salutations d'usage. Méra, gracieuse, s'assit à côté de Lia, qui aussitôt se mit à lui chuchoter ses confidences. Toutes deux, à la dérobée, observaient leurs fiancés. Mais pas une fois le regard de Meïr ne s'attacha sur celui de Méra.

Mme Hana discourait avec animation ; elle énumérait à ses auditeurs les merveilles des grandes villes, les fontaines monumentales, les promenades publiques, les spectacles, les concerts. Soudain, elle s'interrompit au beau milieu de sa tirade. Près de la fenêtre ouverte, Freïda, l'aïeule centenaire, sommeillait au fond de son fauteuil, selon sa coutume. Aux feux de ses pierreries, où se réfractaient en mille étincelles les rayons solaires, elle semblait une châsse étincelante. Le gros solitaire qui épinglait son turban scintillait, telle une étoile ; de ses boucles d'oreilles ruisselait une pluie lumineuse ; les perles de son collier s'irisaient d'une pâle nuance de roses.

Mme Hana ne put s'empêcher de pousser sa sœur du coude.

— Regarde, murmura-t-elle, indiquant l'aïeule, quels diamants, ma chère !

— Aïe ! aïe ! s'exclama la riche marchande, éblouie. Une si vieille femme chargée d'aussi riches trésors... A quoi cela lui sert-il de se parer comme une idole ?

Mais Saül avait entendu la remarque. Il s'inclina et dit :

— Elle a bien mérité ces riches parures. Elle a bien mérité que nous nous plaisions à la voir recouverte de tous nos bijoux [de famille ; car elle fut la couronne de son époux, et, semblables aux rameaux de l'arbre, c'est d'elle que nous tirons nos racines. Elle est vieille, bien vieille, n'est-ce pas ? Pourtant elle fut jeune et belle. Les années, les mois, les jours l'ont dépouillée de cette beauté, comme les oiseaux abattus par bandes sur un églantier une à une lui enlèvent ses baies pourprées. Son visage est sillonné de rides à présent. Mais d'où viennent-elles ?... Je m'en vais vous le dire, car en chacune d'elles je retrouve un souvenir... Lorsque je contemple ces rides entre-croisées autour de ses tempes et de ses yeux, je me rappelle que, tout petit enfant, la mort faillit m'emporter et qu'alors, inclinée au-dessus de mon berceau, ma mère chantait pour m'endormir, tandis que de ses yeux coulaient des larmes. Et quand je compte ces autres rides, étendant leur réseau

sur ses joues, aussitôt je me souviens de ses soucis, de ses chagrins, de ses tracas, alors que, demeurée veuve, fidèle à la mémoire chérie de son époux, seule, elle dirigeait notre maison et savait accroître notre héritage. Et quand je regarde cette ride qui laboure son front, il me semble assister à l'instant où l'âme de mon père Hersch s'envola de son corps : ma mère s'abattit inanimée, puis, longtemps, repoussant toute nourriture, elle répétait ces seuls mots, en une vague plainte : « Hersch ! mon Hersch ! » Ce fut là l'immense tristesse de sa vie, et elle creusa cette ride, la plus profonde, sur son front.

Ainsi parla le vénérable Saül, le doigt levé, un grave sourire sur ses lèvres décolorées. Ses hôtes l'écoutaient émus... Ces dames soupiraient, le cœur gros de compassion.

Lorsque le vieillard eut fini, Mme Hana ne put réprimer ses larmes, et elle lui tendit sa main gantée.

— C'est beau, c'est beau ! murmurait-elle pénétrée.

— C'est beau ! répétèrent les voix en chœur.

— Un sage, un juste... approuvait Élie Witebski.

La piété filiale du patriarche, ce récit imagé, avaient agréablement impressionné l'auditoire.

L'élégant Léopold, qui était resté silencieux et dédaigneux, se leva et s'approcha de la croisée. Meir vint l'y rejoindre.

— Je suis le petit-fils de Saül Ezofowicz, lui dit-il,

la main tendue. J'aurais beaucoup de choses à vous dire, mais plus encore sans doute à en apprendre de vous.

Le futur gouverneur répondit par un cérémonieux salut et effleura à peine du bout des doigts la main du jeune homme.

— Vous ne tenez pas à vous lier d'amitié avec moi, poursuivit Meïr, avec tristesse... Pourquoi m'en étonnerais-je ? Simple juif, je ne connais guère que la Bible et le Talmud... tandis que vous êtes instruit. Écoutez-moi cependant, de grâce ! Peut-être consentirez-vous à m'éclairer ?

— Parlez ! et, si je puis satisfaire votre curiosité...

— Oh ! merci ! J'éprouve une si vive sympathie pour vous...

— Nous nous voyons cependant aujourd'hui pour la première fois !

— Qu'importe ! Il y a si longtemps que je désirais m'entretenir avec un Israélite tel que vous, Léopold, afin de pouvoir lui répéter les paroles qu'Éliézer a adressées jadis au sage de Jérusalem : « Laissez-moi m'appeler votre disciple, et vous donner le nom de maître. »

Cette fois, sur le visage de l'élégant, la surprise fit place à la stupeur. Il ne comprenait plus rien ; son interlocuteur lui parut frappé de démence.

Et Meïr continuait, sans se rendre compte de l'impression produite.

— Dites-moi, combien d'années avez-vous passées dans les écoles étrangères.

— Quelles écoles étrangères ?

— Mais oui ! Là, où l'on enseigne d'autres sciences que celles de la Kabbale ou du Talmud.

Léopold ferma à demi les yeux, enfla ses lèvres, ennuyé.

— J'ai passé cinq années au lycée.

— Cinq années !... Que vous devez savoir de choses !

— Mon Dieu ! Il pourrait bien s'en trouver encore de plus instruits que moi !

Meïr fixait son nouvel ami, les yeux brillants.

— Qu'enseigne-t-on dans ces écoles ?

— Un tas de choses.

— J'entends bien... mais précisez.

Ironique, le beau cousin se mit à réciter le programme des cours.

— Oh ! et vous avez tout appris ?... interrogea Meïr émerveillé.

— Je le pense bien !

— Et qu'allez-vous faire maintenant ?

— Comment, ce que je vais faire ?

— Oui ! je veux dire : quelles sont les aspirations que l'étude de ces sciences a éveillées en votre âme, et de quelle manière comptez-vous les appliquer pour le plus grand profit de vos semblables ?

— Qu'ai-je besoin de songer à tout cela ? Je suis fonctionnaire de l'État, attaché au cabinet particulier

de Son Excellence le gouverneur... tous les papiers passent par mes mains.

Meïr demeurait pensif.

— Les papiers du gouverneur passent tous par vos mains, dites-vous... Vous êtes fonctionnaire de l'État... Une manière comme une autre de gagner sa vie... Tout le monde doit la gagner... Mais ce n'est pas là ce que je vous demandais... Quelles sont vos pensées, alors que vous vous retrouvez seul en face de vous-même? Que voudriez-vous entreprendre pour le plus grand bien commun ?

Léopold roulait des yeux ébahis.

— Mais, sapristi ! que voulez-vous donc que je pense, seul en face de moi-même ? C'est bien simple... Je rentre de mon bureau, j'allume une cigarette et je songe qu'il est temps de contracter un riche mariage... Je songe aussi, qu'avec la part que me donnera alors mon père, j'achèterai un immeuble avantageux... boutiques au rez-de-chaussée, locataires cossus au premier... moi et ma femme au second... Il se présente justement une occasion magnifique... Belle, solide maison à vendre... deux mille roubles de revenu au bas mot. Je voudrais bien pouvoir l'acheter.

Ce fut au tour de Meïr d'exprimer sa stupeur.

— Et c'est là le but de vos pensées ? Pouvoir vous acheter un immeuble ?

— Quel autre but voulez-vous que je me propose ? Grâce à Dieu, non, je n'ai pas d'autres soucis en tête.

Mes parents pourvoient à mes besoins ; c'est bien le moins. Mon traitement suffit à faire face à mes petites dépenses personnelles.

Meïr tenait ses yeux fixés à terre, une ride transversale lui creusait le front, signe chez lui d'une préoccupation pénible.

— Dites-moi ! reprit-il au bout d'un instant. Vous n'avez donc pas de juifs indigents parmi vous, dans cette grande ville ?

— Oh ! que si ! Où ne s'en trouverait-il pas ?

— Eh bien alors ! Quels sont les sentiments que leur vue vous inspire ?

— Qu'ils sont stupides et sales au-delà de tout dire.

— Et c'est tout ?

Léopold, railleur, tirait une nouvelle cigarette de l'étui.

— Je vous en conjure ! fit soudain Meïr, une main posée sur son bras. N'achetez pas cette maison dont vous parliez tout à l'heure !

— Ah ça, mais pourquoi donc pas ?

— Vous allez le savoir. Vous devez épouser Lia, ma cousine germaine, n'est-ce pas ? Une douce et sage jeune fille. Elle a toujours rêvé d'avoir un mari savant. Eh bien, lorsque vous l'aurez épousée, demandez au gouvernement l'autorisation d'ouvrir une école juive à Szybow. Une école où, en dehors du Talmud et de la Torah, des maîtres habiles enseigneraient d'autres sciences... Vous la dirigeriez vous-même et, moi, je serais votre suppléant.

Léopold étouffait de rire. Tout entier à son idée, Meïr lui soufflait maintenant, à voix basse :

— Il faut bien que je vous le dise. L'ignorance, les préjugés les plus honteux règnent à Szybow ; d'autre part, il y a aussi de jeunes âmes, comme les nôtres, assoiffées de lumière... Le Rabbi Isaac Todros inspire l'effroi : les membres du Kahal exploitent et oppriment le pauvre peuple... Ah ! si vous vouliez nous aider à sortir des ténèbres, à vaincre l'ignorance et la misère...

Il parlait, transporté, le front illuminé, la voix tremblante d'émotion et le regard fixé sur cet ami attendu, ainsi que sur un sauveur.

— Et vous ? interrogea-t-il anxieux. Que pensez-vous de mon projet ?

— Je pense que lorsque j'en aurai fait part à mes parents et à mes camarades, ils en mourront de rire...

— Ils en mourront de rire ! répéta Meïr, brusquement retombé à terre des hautes splendeurs de son rêve.

Léopold, railleur, allumait la cigarette qu'il avait tirée de son étui. L'arome s'en répandit dans la pièce. Saül aussitôt se retourna vers lui.

— Excusez-moi, je vous prie, dit-il avec fermeté... J'observe et tiens à faire observer rigoureusement toutes les prescriptions de notre sainte loi dans ma maison.

Léopold devint poupre ; il jeta sa cigarette, et l'éteignit rageusement du bout du pied.

— La voilà, votre hospitalité, murmura-t-il, méprisant, à Meïr.

— Et pourquoi fumez-vous le jour du sabbat ?

— Vous prétendez à sauver les âmes des ténèbres, et vous-même vous croyez que la loi divine défend de fumer le jour du sabbat ?

— Non, je ne le crois pas.

— Vous vous soumettez donc aux prescriptions rabbiniques, vous, qui voulez pousser les hommes à la révolte contre le Rabbin ?

Les yeux de Meïr brillèrent, et il répondit d'un ton ironique :

— S'il s'agissait de sauver des ténèbres une âme humaine ou de tirer de la misère un corps humain, je ne transigerais pas. Mais du moment qu'il ne s'agit que de me priver d'un plaisir, je me sou mets. Non, je ne crois pas que ce soit là un ordre divin, mais les vieillards le croient, et il est stupide de les offenser pour une vétille.

Puis, s'éloignant de la croisée, Meïr quitta la salle, déçu, le cœur gonflé d'amertume et de colère.

Cette brusque sortie produisit une impression fâcheuse. Mme Hana et sa sœur échangèrent un regard significatif.

— Maman ! Allons-nous-en, chuchota Méra à l'oreille de sa mère.

Ainsi se termina la visite de fiançailles.

## VII

Cependant Meïr se dirigeait vers l'auberge de Reb Yankiél. Il s'arrêta sous la fenêtre du chantre et regarda : la chambre d'Éliézer était vide. Alors il poursuivit son chemin, sûr de trouver son ami aux abords du petit bois, au bout de la prairie. Cette oasis apparut bientôt à ses yeux, baignée des roses clartés du couchant. Déjà l'herbe, flétrie par les premières chaleurs estivales, avait perdu les teintes viridines du printemps ; mais, en revanche, elle s'émaillait d'un semis de fleurs sauvages complètement épanouies qui répandaient un parfum violent dans la campagne.

A l'orée du bois de bouleaux, des jeunes gens formaient un groupe sombre. Les uns, étendus sur le gazon, causaient à voix basse, d'autres, assis sous le vert et frêle feuillage, les yeux levés vers l'azur où glissaient de vaporeuses nuées d'or, chantaient à demi-voix.

Non loin de là, près de l'étang, dont les bords se couronnaient d'épaisses touffes de myosotis, une jeune fille, à la taille élancée, était assise immobile.

Elle avait un visage amaigri, d'une chaude matité, de longs yeux noirs, un collier de corail autour du cou. Près d'elle, entre les buissons d'églantiers empourprés, une chèvre blanche paissait.

Meïr atteignit rapidement le bois de bouleaux : ses amis se levèrent à sa vue, comme empressés de le questionner.

Lui se laissa tomber sur le vieux tronc abattu par l'orage. Les jeunes gens l'observaient, silencieux : il paraissait triste et surtout irrité.

Éliézer l'interrogea enfin.

— Eh bien ! l'as-tu vu ?

— L'as-tu vu ? répétèrent les autres voix à l'unisson — et tout aussitôt les questions affluèrent :

— Comment est-il ?

— Qu'a-t-il dit ?

— Sage, instruit, n'est-ce pas ?

— Instruit... peut-être... mais sot à coup sûr, jeta Meïr avec emportement...

Ce jugement inattendu provoqua une sorte de stupeur. Alors Ariél, le fils de l'imposant Kalman, très calme :

— Comment expliques-tu qu'un homme instruit puisse être sot tout ensemble ?

— Je ne vous l'expliquerai pas, car je n'en sais rien moi-même, répondit Meïr. Et il leur raconta tout au long sa conversation avec Léopold. Lorsqu'il eut achevé, en leur répétant les paroles mêmes du beau cousin : « Mes parents et mes camarades en

mourront de rire ! » une clameur indignée souleva l'auditoire.

— Un homme méchant ! s'écrièrent toutes les voix.

Puis les questions recommencèrent.

— Meïr ! demandait à son cousin Chaïm, fils d'Abram Ezofowicz, cette instruction que nous désirons tous acquérir ici, et avec tant d'ardeur, serait-elle mauvaise, puisqu'il en est qu'elle rend sots et méchants ?

— Oui, Meïr, explique-nous ce mystère ! reprirent plusieurs de ses compagnons.

Mais lui les considérait, morne, abattu.

— Je ne puis rien vous dire ! Je ne sais rien, je ne comprends plus rien !

Et soudain, la tête entre ses mains, il se mit à sangloter.

Mais le chantre Éliézer, fraternel, se pencha vers son ami.

— Gardez-vous ! dit-il, de laisser aller vos cœurs au découragement. Écoutez, je vais consulter le maître des maîtres, et c'est lui qui répondra à vos questions.

A ces mots il souleva un grand in-folio, à moitié caché dans l'herbe, s'assit, l'ouvrit sur ses genoux, et indiquant du doigt le nom de l'auteur sur la première page :

— Moïse Maïmonide va parler, dit-il avec son grave sourire.

Alors aussi, la jeune fille, assise au bord de l'étang,

entre les bleus myosotis et les rouges buissons d'églantiers, se leva et, longeant la lisière du bois, se rapprocha peu à peu du groupe des jeunes gens. Sa chèvre la suivait. Bientôt Golda, — c'était elle, — les yeux fixés sur Meïr, s'arrêta à quelques pas du bien-aimé. Si légère, si discrète, que nul ne l'avait entendue venir, elle passa son bras autour du tronc d'un frêle bouleau et, la tête appuyée contre une branche, elle demeura absorbée en sa contemplation.

Au même instant, de sa voix harmonieuse, Éliézer commençait :

« Écoute, Israël !

« O mes disciples, vous me demandez quelle est la force qui fait mouvoir et entraîne ces corps enflammés, appelés par nous des étoiles... et pourquoi les unes semblent se perdre dans les nues, tandis que d'autres semblent voguer au bas du ciel, devancées dans leur course par leurs sœurs célestes ?

« Je veux vous dévoiler ce mystère.

« Cette force entraînant les mondes, c'est la perfection absolue : elle réside au plus haut des cieux. Les hommes, à cette force suprême, ont donné le nom de Dieu. Or Dieu est aussi l'amour. Emportées par l'amour divin, les étoiles s'élèvent, afin de se rapprocher de l'Éternel et recevoir de lui les reflets de sa sagesse et de sa bonté. Ainsi, depuis des siècles, elles gravitent à travers l'espace... Celles, en qui l'amour de la perfection domine, ont atteint les hauteurs sublimes ; et celles qui, formées d'une matière

plus lourde, désirent avec moins de force être pénétrées d'une parcelle de la lumière divine, restent loin derrière leurs sœurs célestes. »

Éliézer se tut. Il leva ses yeux de dessus les feuillets du livre. L'extase illuminait ses traits. Silencieux, ses compagnons s'efforçaient de trouver en ces paroles la solution du doute obsédant leurs âmes. Leurs fronts et leurs yeux se voilèrent de mélancolie.

Le calme radieux du soir d'été enveloppait doucement la prairie émaillée de fleurs et les champs que doraient les épis. Devant eux les forêts étaient baignées de leurs écarlates où disparaissait par degrés le disque solaire, et derrière eux le bois de bouleaux s'endormait, immobile, dans l'ombre lumineuse.

Alors Éliézer, de sa voix pure, entonna l'hymne sacré :

En mon sommeil j'ai entrevu l'âme de mon peuple.  
 Avait-elle sur les épaules un manteau de pourpre ?  
 Était-elle trainée sur un char magnifique ?

A l'unisson les jeunes voix répondirent, et le chœur roula par les prés et par les champs :

La poussière des chemins rocailleux couvrait ses pieds.  
 La poussière couvrait ses cheveux gris ;  
 Et des haillons cachaient ses genoux amaigris qui tremblaient.

Puis, Éliézer reprit la seconde strophe :

Oh ! triste et malheureuse âme de mon peuple !  
 L'œil de ton Seigneur reste-t-il fermé devant ton sort ?  
 Où donc s'est évanouie la majesté de ton trône ?

Les roses de Sion se sont-elles fanées pour l'éternité ?  
Les cèdres du Liban se sont-ils fendus, desséchés ?

Les dernières notes du chant vibraient encore dans l'espace, lorsque de la prairie trois ombres surgirent. Vêtus de la longue lévite noire du jour du sabbat, un foulard rouge noué à la taille, trois hommes s'avançaient. Au milieu, marchait Yankiél Kamionker, le père du chantre inspiré. Il avait Abram Ezo-fowicz à sa droite et Moreiné Kalman à sa gauche. Les promeneurs avaient reconnu leurs fils, et les fils avaient reconnu leurs pères.

Les voix des jeunes gens tremblèrent, faiblirent et, l'une après l'autre, s'éteignirent. Une seule continuait de vibrer, celle de Meïr :

Est-ce que plus jamais ne retentiront,  
En actions de grâces au Seigneur,  
Tes hymnes chantés en chœur ?

Soudain une voix féminine, pure, sonore, s'unit à celle de Meïr. Golda avait voulu s'associer au danger qu'elle devinait suspendu au-dessus du bien-aimé.

Tous deux, comme un défi, ils lancèrent à la face des trois personnages sombres la strophe suppliante :

Plus jamais ne sortiras-tu des profondes ténèbres ?  
Est-ce que plus jamais, dans leurs tombes,  
Les ossements de tes ancêtres ne tressailleront  
De fierté et de joie ?

Les deux voix s'étaient tues.

Alors les trois hauts dignitaires de la synagogue,

discutant entre eux avec fureur, se dirigèrent rapidement vers la demeure de Saül Ezofowicz.

Abram Ezofowicz, le fils cadet de Saül, différait en tout point de Raphaël, l'ainé. Celui-ci, de haute stature, la chevelure épaisse et noire, malgré ses cinquante ans bien sonnés, les traits accentués, était grave et réfléchi en ses discours : l'autre, au contraire, petit, voûté, la barbe grise, parlait et gesticulait avec véhémence. Raphaël avait le regard sérieux et droit. Abram, nature passionnée, abais-sait vers la terre ses prunelles où roulaient de sombres éclairs. Tous deux, par la dignité de leur vie, leur science des livres saints, avaient acquis le titre de Moreïné, mais, tandis que l'ainé se consacrait surtout à l'étude du Talmud, dont il passait pour un des commentateurs les plus érudits, le cadet s'abî-mait dans les mystères de la Kabbale. Raphaël jouis-sait de l'estime et de la confiance du monde des affaires ; Abram était en état de grâce auprès du Rabbi Isaac Todros, et des membres du Kahal. Moreïné Kalman et Yankiél Kamionker, surtout, l'honoraient de leurs confidences. Chaque soir de sabbat, en leur invariable compagnie, il parcourait scrupuleusement les deux mille pas autorisés par la promenade rituelle. Tous les trois, côte à côte, ils marchaient silencieux, absorbés par le souci de leurs affaires, et surtout par celui de ne pas transgresser la

limite réglementaire. Toutefois, ce soir, à leur retour, ce qu'ils avaient vu et entendu, près du bois de bouleaux, leur avait délié la langue. Ils gesticulaient en marchant, s'interrompaient l'un l'autre, les pans de leurs lévites flottant à la brise du soir, semblables à de grandes ailes sombres. C'est ainsi qu'accélégrant leur course, ils arrivèrent bientôt à l'imposante demeure de la place du marché. Leurs pas précipités retentirent sur le carrelage du couloir, la porte de la salle s'ouvrit avec violence.

Saül, à sa place accoutumée, deux flambeaux allumés devant lui, lisait, incliné sur un in-folio. Surpris par cette visite tardive, il n'en accueillit pas moins ses hôtes d'un sourire amical, leur désignant les chaises en face de lui.

Eux, restaient tous les trois debout, solennels, le regard chargé de lourds aveux. Enfin Yankiél Kamionker prit la parole.

— Rebé Saül, dit-il, nous venons ici porter plainte contre votre fils Meïr.

Les traits de l'aïeul se crispèrent. Il demanda d'une voix assourdie :

— Qu'a-t-il fait de mal ?

Yankiél commença sur un ton grave et compassé, mais bientôt la colère fit rouler les invectives sur ses lèvres, ainsi qu'un tonnerre.

— Votre petit-fils Meïr pervertit nos fils. Il sème la révolte en leurs esprits... il les invite à nous résister, à nous, leurs pères, à s'insurger contre nos

saintes lois, il leur lit de mauvais livres ; il chante des cantiques impies. Bien plus encore, il entretient un commerce impur avec la fille du Caraïte. Nous venons de le voir, dans la prairie, trônant au milieu de nos fils, qui l'écoutaient comme leur maître, tandis que la Caraïte unissait sa voix à la sienne : tous deux confondaient leurs chants abominables.

Il s'arrêta suffoqué. La colère étranglait sa voix. Alors, à son tour, Kalman, fixant sur le vieillard ses yeux ronds de chouette, énonça, solennel :

— Mon fils Ariel se trouvait au nombre de ces jeunes gens audacieux, et je l'en punirai.

Abram aussitôt reprit :

— Mon fils Chaïm se trouvait là également, et je le punirai.

Puis tous les trois, ils insistèrent :

— Punissez Meïr, châtiez-le !

Saül inclina son front où siégeait une lourde tristesse.

— Seigneur du monde ! murmura-t-il... Ai-je donc mérité de voir la lumière de mes yeux transformée en noires ténèbres ?

Mais, se redressant, la tête haute :

— Je le punirai ! dit-il d'une voix ferme et décidée.

Le regard d'Abram se posa, brûlant de haine, sur les tristes yeux paternels.

— Père ! fit-il, songez avant tout à la fille Caraïte. Son impureté couvre de honte notre famille entière. Vous savez quels sont les usages que nous

prescrit la loi en pareil cas. Tout pieux et bon Israélite ne doit connaître d'autre femme que celle qu'il recevra en qualité d'épouse du choix de ses parents.

— Il ne doit pas connaître d'autre femme, s'écria Reb Yankiél avec violence.

— Il ne le doit pas ! confirma Moreiné Kalman, dont les joues florissantes se couvrirent d'une rougeur pudique.

— Soit ! déclara Saül, je le marierai ! je vais...

Oublieux du respect accoutumé, Abram l'interrompit.

— Tant qu'il aura la liberté de voir et fréquenter la Caraïte, il refusera tout mariage.

— Mais comment faire pour qu'il ne puisse plus la voir ? gémit le patriarche.

Les trois personnages échangèrent entre eux un sombre et étrange regard.

— Il faut y aviser pourtant ! opinèrent-ils d'une seule voix.

Puis, après un nouveau coup d'œil significatif, Yankiél Kamionker et Moreiné Kalman, s'inclinant devant l'hôte vénérable, quittèrent la salle. Abram demeurait seul en présence de son père.

— Rebé ? interrogea-t-il alors. Quel châtiment pensez-vous infliger au coupable ?

— Je l'enfermerai un jour entier au Bet-ha-Midrascch, pour qu'il s'y recueille dans la méditation et la prière.

Abram eut un geste déçu.

— Cela ne suffit pas ! Il faut lui faire administrer une bonne correction.

— Non ! décida Saül après un court silence. Je ne lèverai pas ma main sur lui et souffrirai moins encore qu'une autre main ose le frapper.

Et il ajouta plus bas, comme se parlant à lui-même :

— L'âme de Michel Ezofowicz s'était incarnée dans la personne de mon père Hersch... et l'âme de mon père Hersch s'est transmise maintenant à mon petit-fils Meïr...

— Comment peut-on le savoir ? murmura Abram, frappé pourtant par les paroles qu'il venait d'entendre.

— Cette âme, continua Saül lentement, elle habite en Meïr : votre grand'mère Freïda l'a reconnue, et le Rabbi Isaac Todros l'a reconnue, lui aussi.

Il poussa un profond soupir.

— Et que décidez-vous ?

— Je l'enfermerai au Bet-ha-Midrasch, non pas pour un jour, mais pour une semaine... Qu'il y lise et approfondisse le Talmud. On ne le verra pas, durant toute cette semaine, sous notre toit, et le Courrier de la Synagogue, de porte en porte, par toute la ville, publiera la punition dont je l'ai frappé.



## DEUXIÈME PARTIE

### I

Le Bet-ha-Midrasch était un vaste bâtiment, assez imposant, attenant à la cour de la synagogue, immédiatement à côté de la maison des prières. Sa destination était multiple. On s'y réunissait pour les cérémonies moins solennelles, on y discutait longuement et avec ardeur divers passages et commentaires du Talmud; là étaient déposés les livres des confréries ou associations, dont les buts étaient variés et qui sont très nombreuses dans chaque communauté israélite; là aussi, dans les cas exceptionnels, il est vrai, et lorsqu'une sévérité exceptionnelle était nécessaire, les jeunes gens qui avaient transgressé les préceptes de la religion et des bonnes mœurs, subissaient une pénitence plus ou moins longue, beaucoup plus humiliante que douloureuse.

En face du Bet-ha-Midrasch s'élevait une autre construction, de moindres dimensions, mais entre-

tenue avec le même soin. C'était le Bet-ha-Kahal, ou la chambre du Kahal; là se tenaient les assemblées, là se réunissait le conseil composé des autorités administratives de l'endroit. Plus loin encore, dans un bâtiment plus modeste, se trouvait le Hekdosch, asile pour les pauvres : quiconque avait faim, quiconque était harassé, quiconque avait besoin d'abri et de repos, avait le droit de frapper à cette porte. Vis-à-vis de la maison des prières, dans un bâtiment bas et étroit, était installé le Héder, c'est-à-dire l'école où enseignait le savant et vénéré Reb Mosché.

L'ensemble de ces constructions formait la capitale effective d'un petit État indépendant. Là, depuis la noire cabane du savant ascète, presque accotée au temple même, jusqu'au vaste hospice ombragé d'arbres et qu'on apercevait d'assez loin, depuis la superbe maison des prières jusqu'au Héder très bas et étroit, tout était destiné aux affaires et aux besoins publics.

Huit jours se sont écoulés depuis la soirée où, dans la verte prairie, les jeunes gens avaient chanté leur hymne et causé confidentiellement. Au coucher du soleil, Méïr, sortant de l'intérieur du Bet-ha-Midrash, apparut sur le perron. Soumis à l'ordre du chef de la famille, il avait passé ces huit jours dans une solitude absolue, lisant et méditant les livres du Talmud. Il les connaissait déjà à fond et, bien que de nombreux doutes s'élevassent dans son esprit, il

n'avait pas perdu pour eux le respect qui lui en avait été inculqué dès l'enfance.

La pénitence, à laquelle on l'avait condamné, n'était pas dure; elle ne lui avait occasionné aucune souffrance physique, car les mets, qu'on lui apportait de la maison paternelle deux fois par jour, étaient soignés par les mains émues et charitables des femmes. Cependant, il était grandement changé. Il avait pâli et maigri, mais pourtant il paraissait plus fort. Dans sa tournure et dans l'expression de son visage, il n'y avait plus trace de cette timidité presque enfantine qui le caractérisait encore, quelques mois auparavant. Peut-être sa raison s'indignait-elle de l'injustice de la punition qu'on lui avait infligée; la solitude dans laquelle on l'avait plongé, la lecture à nouveau des livres séculaires, dont les armoires tapissant les murs du Ha-Midrasch étaient pleines, avaient peut-être aussi fait naître dans son esprit beaucoup de nouvelles conceptions, qui le révoltaient encore davantage. Ce qu'il y a de certain, c'est que la chaude pâleur de son front trahissait une âme en butte à un travail pénible; et, dans la lueur qui enflammait ses prunelles, perçait une irritation fougueuse, comprimée violemment. La punition n'avait pas atteint son but: au lieu de tranquilliser et de calmer le bouillant jeune homme, elle l'avait rendu plus audacieux et plus enclin à la révolte.

Lorsqu'il fut descendu du perron de l'Ha-Midrasch et qu'il traversa lentement la cour de l'école, il était

visible qu'à tous ses autres sentiments s'ajoutait encore la honte. A la vue de quelques personnes qui entraient par la porte de la cour, il baissa les yeux et rougit.

Ces gens étaient les fonctionnaires du Kahal, qui se rendaient à l'endroit où d'ordinaire ils tenaient conseil. En apercevant Meïr, ils se mirent à rire et à le montrer du doigt. Seul, Yankiél Kamionker ne rit pas. Il marchait très vite, à une certaine distance de ses compagnons, et sa mine était beaucoup plus attristée et plus soucieuse que de coutume. Arrivé au milieu de la cour, il se détourna légèrement de son chemin, et, au lieu d'entrer avec les autres au Kahal, il se glissa le long de la muraille du Hekdosch, l'asile des pauvres. Il ne fit que passer près de cette muraille, mais cela lui suffit pour trouver le temps d'échanger, à voix basse, quelques mots et quelques gestes mystérieux avec un homme, dont la tête ébouriffée et la face bouffie avaient émergé de la fenêtre ouverte du Hekdosch.

Meïr connaissait l'homme avec lequel Kamionker avait chuchoté.

— Tiens ! se demanda-t-il, quels rapports peuvent bien exister entre le pieux et riche Reb Yankiél et un vagabond, un voleur, tel que le voiturier Yokhél ?

Cependant, il n'y pensa pas longtemps. Il marchait lentement, non pas dans la direction de la maison paternelle, où, visiblement, il n'était pas pressé de rentrer, mais du côté d'une petite ruelle qui, longeant

la cour de l'école, conduisait en pleine campagne. Il désirait sortir de la ville et s'en aller à travers ces champs éclairés des derniers reflets du jour et tout bruisants de la brise fraîche qui glissait à leur surface. Mais, parvenu à l'extrémité de la cour, il s'arrêta. A ses oreilles arrivait un bruit étrange, composé d'une foule de voix enfantines qui, tantôt s'élevaient en cris et en chants, tantôt s'abaissaient et finissaient presque en un léger chuchotement. Dans ces vociférations ou ce murmure on percevait de temps en temps des gémissements criards et des soupirs qui semblaient sortir de poitrines harassées et torturées, et une grosse voix d'homme dominait tout, tantôt racontant ou lisant quelque chose, tantôt grondant, furieuse.

Sur les lèvres de Meïr passa un sourire bizarre, où il y avait à la fois de la douleur, de la colère et de la pitié. Il se trouvait à côté du Héder, où enseignait le mélamed Reb Mosché et d'où précisément venait ce bourdonnement, ce tumulte de paroles incompréhensibles, étrangement triste et grossier.

Comme poussé par un sentiment de bravade, Meïr s'appuya des deux coudes à la petite fenêtre basse qui était ouverte, et il regarda. La pièce était petite, sombre, bondée, et dégageait une odeur suffocante. Entre le plafond bas et noir, les quatre murs étroits, également noirs, et le plancher entièrement recouvert d'une épaisse couche d'ordures et de saleté, dans une atmosphère humide, moisie et lourde, ondulait

et bourdonnait en chœur, avec des murmures violents, une masse grise, dont il était impossible, à première vue, de distinguer les éléments. Pourtant au bout de quelques instants, aux yeux de Meïr, commencent à émerger du brouillard ou des nuages de poussière, des figures et des corps d'enfants. Ces figures étaient variées ; les unes grossières, au teint foncé, maladivement bouffies ; d'autres blanches, fines, délicates et merveilleusement dessinées.

Les costumes des enfants étaient aussi variés, — depuis les amples lévites des riches jusqu'aux petites vestes sans manches et aux capotes grises des miséreux... Ils étaient là plus de cinquante, dans cette salle qui ne pouvait en contenir à l'aise qu'une quinzaine, et tous s'entassaient les uns sur les autres, sur des bancs trop étroits, trop hauts, durs et sales, disposés en travers de la pièce.

Il y avait à Szybow un assez grand nombre de Héders semblables, mais aucun n'était aussi fréquenté que celui de Reb Mosché. Riches et pauvres déployaient un zèle égal pour y obtenir une place pour leurs enfants, attendu que Reb Mosché était le mélamed des mélameds, le disciple aimé du grand Rabbin, un sage versé dans la Kabbale, et un ascète, un véritable Chacham d'une piété parfaite.

Il ne faudrait pourtant pas penser que Reb Mosché s'abaissât jusqu'à enseigner les premiers principes de la grande science aux petits enfants de la commune. C'eût été gâcher ses hautes capacités,

qui devaient être employées à des choses plus élevées. Les jeunes gens qui remplissaient son Héder avaient de dix à douze ans, et, depuis l'âge de sept ans, ils étaient nourris du pain sacré de la science. Dans les autres Héders, inférieurs, on leur avait déjà appris à lire l'hébreu, on leur avait enseigné le Humesch (Pentateuque) avec beaucoup d'éclaircissements et de commentaires. Maintenant, sous la direction de Reb Mosché, ils abordaient le troisième degré de la sagesse, qui consiste à connaître le Talmud, en même temps que ses innombrables divisions, subdivisions, chapitres, paragraphes, ainsi que tous les points discutés, toutes les solutions, explications, commentaires, explications d'explications et commentaires de commentaires.

C'était déjà, semble-t-il, un assez vaste champ pour le développement de l'intelligence et de la mémoire de tous ces gamins, pâles, bouffis, impatients ou résignés. Mais Reb Mosché, dans l'enseignement de la religion, n'avait pas coutume de se contenter de peu. En bourrant l'esprit et en exerçant la mémoire de ses élèves, il s'efforçait encore d'éveiller leur imagination : il les transportait dans les régions enchantées des contes et des allégories, dont est pleine la Hagada, et même il leur faisait goûter quelques bribes de la sublime et mystique métaphysique de la Kabbale. Ces récits ou ces lectures servaient en quelque sorte de récréation pour les enfants, qui devaient en ressentir une pro-

fonde béatitude; mais ce régal n'avait lieu que lorsque le mélamed se sentait dans une bonne et joyeuse disposition d'esprit.

Au moment où Meïr commença à distinguer, par la fenêtre ouverte, ce qui se passait à l'intérieur du Héder, les élèves apprenaient par cœur un passage du Talmud, et le maître, assis en face d'eux sur sa chaire, — un tabouret en bois, — était de son côté plongé dans la lecture d'un vieil in-folio placé devant lui sur une table boiteuse. Il lisait avec beaucoup d'intérêt, et visiblement avec non moins de plaisir; un sourire béat errait sur ses lèvres à moitié enfouies dans sa barbe touffue; en même temps il se balançait lentement en avant, puis en arrière, entraînant la table dans ce balancement. Les élèves se balançaient également sur leurs bancs, sans perdre de vue un gros livre ouvert devant chacun d'eux. Tantôt ils murmuraient tout bas, élevant tout à coup la voix comme pour étouffer quelque douleur interne; tantôt ils tapaient le bord des bancs de leurs poings serrés ou se prenaient la tête à deux mains, ébouriffant ainsi davantage leur chevelure déjà embroussaillée par tant d'efforts.

Soudain, le mélamed cessa de se balancer. Il redressa son visage illuminé, saisit à deux mains l'in-folio et de toutes ses forces en frappa la table. C'était le signal du silence. Instantanément tous les élèves se turent et restèrent immobiles. Ils levèrent leurs yeux sur la figure du maître, les uns avec une

terreur extraordinaire, parce que le moment était venu de réciter la leçon; les autres avec un méchant air de défi et de moquerie hypocrite.

Mais le mélamed, en ce moment, ne remarquait et ne voyait rien de ce qui se passait autour de lui. Son esprit était emporté par un courant d'indicibles délices et transporté dans le pays de l'extase.

Cependant, il comprenait assez les devoirs que lui imposait son titre de maître, pour vouloir partager son extase avec ses élèves.

Il leva l'index et, la tête droite, la barbe hérissée, les yeux miel et feu, il se mit à lire tout haut un passage du Schiur-Koma :

« Le grand prince des témoins décrit ainsi la grandeur de Jéhovah. De la base au sommet de la capitale de la grandeur de Jéhovah, il y a cent dix-huit fois dix mille milles. Sa hauteur est de cent trente-six fois dix mille milles. De la main droite de Jéhovah jusqu'à sa main gauche, il y a soixante-dix-sept fois dix mille milles. Son crâne en a trois fois dix mille en long et en large. Sa couronne, sur sa tête, a soixante fois dix mille milles. Les semelles du Roi des rois ont trente mille milles. Depuis ses talons jusqu'à ses genoux, il y a dix-neuf fois dix mille milles; depuis ses genoux jusqu'aux hanches, on compte douze fois dix mille milles et encore quatre milles. Depuis les hanches jusqu'au cou, il y a vingt-quatre fois dix mille milles... Telle est la grandeur du Roi des rois, du Maître du monde ! »

Après avoir poussé cette dernière exclamation, Reb Mosché resta un moment immobile sur sa chaire, semblable à une statue, les mains levées et le visage noyé de délices. Les élèves, silencieux, fixaient sur lui leurs regards ahuris. Déjà tous, sans exception, les timides et les espiègles, les demi-idiots et les intelligents, avaient largement ouvert leurs bouches. La grandeur de Jéhovah ainsi décrite avait frappé de torpeur tous les esprits.

Cependant le mélamed ne tarda pas à sortir de son extase et, faisant un geste de commandement, s'écria :

— Allez !

A ce cri, dont ils connaissaient bien la signification, les enfants se jetèrent de nouveau sur leurs gros livres, et, balançant leurs corps, ils se mirent à chanter le passage du Talmud qui leur avait été donné en leçon. Quelles étaient les paroles, quel était le sens de ce passage, aucune oreille non initiée n'eût pu le deviner, au milieu de ce vacarme d'une cinquantaine de voix. Cependant Meïr, qui avait suivi un cours tout à fait semblable peu d'années auparavant, et qui possédait une excellente mémoire, comprit que ce jour-là les enfants apprenaient le huitième chapitre du traité *Bérachot* (des bénédictions).

Sans s'interrompre, à l'unisson, avec un entrain extraordinaire et des efforts qui faisaient gémir leurs poitrines et perler la sueur à leurs fronts, les enfants lisaient et chantaient :

« *Mischna I.* Tels sont les points en litige entre Schamaï et Hillel. L'école de Schamaï dit : Il faut bénir le jour (du sabbat) et ensuite le vin. L'école de Hillel affirme : Il faut bénir le vin et ensuite le jour.

« *Mischna II.* L'école de Schamaï dit : On lave les mains, puis on remplit la coupe. L'école de Hillel affirme : On remplit la coupe, ensuite on lave les mains.

« *Mischna III.* L'école de Schamaï dit : Après avoir essuyé les mains, on pose l'essuie-main sur la table. L'école de Hillel affirme : On le pose sur un coussin.

« *Mischna IV.* L'école de Schamaï dit : On balaie la chambre, puis on lave les mains. L'école de Hillel affirme : On lave les mains, puis on balaie la chambre. »

En ce moment, un double bruit se fit entendre dans la salle, celui du livre frappant la table boiteuse et celui de la table boiteuse frappant le plancher. Les élèves furent changés de nouveau en statues raides et silencieuses. Le mélamed promena au-dessus de toutes ces têtes un regard semblable à celui du sacrificeur qui va choisir la victime. Il étendit enfin le doigt vers l'un des derniers bancs et cria d'une voix terrible :

— Leybélé !

A cet appel, un enfant chétif et maigre, vêtu d'une longue et misérable souquenille grise, se leva ; il

regarda le mélamed de ses prunelles noires, énormes et ahuries.

— Viens ici ! hurla le maître.

Il se fit un remous parmi les élèves. Il n'était pas facile de traverser la salle. Les enfants s'écartaient pour laisser passer celui qu'on appelait ; ils se bousculaient, roulaient sous la table et, avec leurs poings poussaient leur camarade en avant.

Leybélé finit par sortir des rangs et s'arrêta au milieu de l'étroit passage qui séparait la chaire du premier banc des élèves. De ses deux mains amaigries, il retenait son gros livre dont le poids l'obligeait à se pencher à chaque instant ; il avait les lèvres largement ouvertes et, par instants, ses bras étaient agités de soubresauts nerveux. Il baissait son visage vers le livre qui semblait devoir glisser de ses mains. Reb Mosché, d'un coup administré sous le menton, lui fit relever la tête.

— Eh ! cria-t-il. Pourquoi regardes-tu la terre, comme un brigand ? Regarde-moi.

L'enfant le regarda en face, et sa prunelle immobilisée se voila de larmes.

— Eh ! fit le mélamed. Que dit l'école de Schamaï, et que dit l'école de Hillel ?

Un long silence suivit. Les enfants assis au premier rang allongeaient en cachette leurs poings vers les côtes de leur camarade, en lui murmurant :

— Parle ! parle !

— L'école de Schamaï, commença Leybélé d'une

voix tremblante et à peine distincte, dit : Il faut bénir le vin...

— Le jour ! le jour ! et ensuite le vin ! soufflèrent du premier banc des voix compatissantes.

Mais, à ce moment, la main du mélamed se trouva à proximité de l'oreille de l'un des souffleurs, et tellement près que, de la poitrine du coupable, partit un cri perçant que suivit un silence général.

Reb Mosché se tourna de nouveau vers l'élève interrogé.

— La première mischna ! cria-t-il. Que dit l'école de Schamaï ?

Le pauvre Leybélé, saisi d'un tremblement, recommença, plus bas encore que précédemment :

— L'école de Schamaï dit : Bénissez le vin...

Le poing du mélamed s'abattit lourdement sur le bras de l'élève qui laissa tomber le gros livre.

— Ah ! chenapan ! stupide canaille ! maudit ! vociféra le mélamed en s'élançant sur l'enfant. Tu ne veux pas apprendre la grande science, et tu dis que l'école de Schamaï ordonne de bénir d'abord le vin et ensuite le jour... et, qui plus est, tu jettes les saints livres à terre... Est-ce que tu n'as pas lu que Schamaï a ordonné de bénir d'abord le jour et ensuite le vin ?...

En ce moment, derrière le mélamed criant et se démenant, résonna une voix mâle, mais tremblante un peu et railleuse :

— Reb Mosché ! ce pauvre enfant n'a jamais eu de

vin devant ses yeux, et, chaque jour de sa vie, il a souffert des coups et de la faim ; il lui est difficile de se rappeler ce qu'il faut bénir en premier : le vin ou le jour ?

Mais Reb Mosché n'entendait pas ces paroles. Ses deux poings fermés étaient retombés avec rapidité, à plusieurs reprises, sur la tête et sur les bras du pauvre enfant, qui, sans même un gémissement, s'était affaissé sur le gros livre. Les poings se relevaient encore une fois, mais n'eurent pas le temps de frapper : une main solide avait repoussé le mélamed avec une telle vigueur qu'après avoir renversé la table boiteuse, il était lui-même tombé sur le dos.

— Reb Mosché ! s'écria la jeune voix véhémement et railleuse, n'est-ce donc pas là un enfant d'Israël, pour que vous déversiez sur lui votre fureur ? N'est-ce point le fils d'un malheureux ? N'est-ce point notre frère ?

Et Meïr, dont la face s'était empourprée, se pencha sur l'enfant tapi à terre, muet et immobile, le prit dans ses bras, et ajouta :

— Reb Mosché ! vous anéantissez l'intelligence dans le cerveau des enfants d'Israël et vous détruisez en eux la pitié. J'ai entendu quelques-uns de vos élèves rire, lorsque vous frappiez leur camarade, et ce rire m'a serré le cœur.

Et il emporta à la hâte le pauvre Leybélé.

Souriant et pleurant, le petit regardait en face son sauveur.

— Moreïné ! murmura-t-il au bout d'un moment. Moreïné ! répéta-t-il tout bas, comme vous êtes bon !

Au coin d'une misérable ruelle aux mesures basses et sombres, Meïr déposa l'enfant à terre.

— Eh bien ! dit-il en lui montrant la cabane du tailleur Schmül, que l'on apercevait de loin, va maintenant à la maison...

Leybelé redevint tout triste. Il fourra ses mains dans les manches de sa souquenille, et resta au milieu du chemin, immobile comme une petite statue. Meïr sourit et regarda l'enfant dans les yeux.

— As-tu peur ? demanda-t-il.

— J'ai peur, lui répondit la petite statue d'une voix gutturale.

Le jeune homme, au lieu de s'en retourner comme il en avait eu l'intention, se dirigea vers la chaumière de Schmül. Leybelé le suivait pas à pas, les mains dans ses manches et les lèvres entr'ouvertes.

Le jour était à son déclin. Les travaux journaliers se terminaient dans la pauvre ruelle, et toute cette population misérable, hâlée, déguenillée, puante, s'était répandue devant les seuils des habitations.

A peine Meïr eut-il fait une cinquantaine de pas, qu'il s'aperçut d'un changement singulier dans la façon d'être de ces gens à son égard. Jadis, lorsqu'il passait là, on accueillait le petit-fils du riche Saül en le saluant bien bas ; ceux qui le connaissaient davantage s'approchaient de lui et, avec une affectueuse

familiarité, lui confiaient leurs chagrins, leurs misères et quelquefois même leurs scrupules de conscience ; d'autres, par leurs fenêtres ouvertes, lui adressaient bien haut un amical *sholem aleichem* ! (La paix soit avec vous !)

Aujourd'hui, quelques regards hostiles avaient attiré son attention ; les femmes le dévisageaient avec une sorte de curiosité stupéfiée et le montraient du doigt en se parlant à voix basse ; même, l'un des scieurs de bois, qui avaient travaillé durant un mois entier dans la cour de la maison de Saül et dont il avait lui-même joyeusement et amicalement partagé le travail, ne le salua pas, mais se glissa tristement et un peu à contre-cœur dans sa mesure.

« Qu'est-ce ? pensa-t-il, que me veulent-ils ? quel mal leur ai-je fait ? »

Il pouvait lui sembler également étonnant que le tailleur Schmül n'accourût pas comme de coutume à sa rencontre, pour lui saisir les mains et l'accabler d'une grêle de remerciements, de flatteries, de plaintes et de doléances. Il entra pourtant dans la chaumière, tandis que Leybélé, devant le seuil, se ratatinait tant qu'il pouvait.

Le jeune homme dut baisser la tête pour passer par la porte très basse. Dans le corridor — où dans l'ombre s'agitaient deux grandes taches blanches, les deux chèvres, — il fut croisé par une femme maigre, à la figure triste et toute ridée. C'était Mme Schmül qui, sans dire un mot, alla donner à l'enfant un

morceau de pain noir et sec, le souper habituel de Leybélé à son retour du Héder.

Du reste, toute la famille Schmül, au moment de l'entrée de Meïr dans la salle étroite, empestée, prenait le même repas du soir, avec cette différence que les trois grandes filles, deux petits garçons, Schmül lui-même et sa vieille mère ajoutaient à leur pain de menues pincées d'oignons, placées, avec assez de parcimonie, sur une assiette sale, ébréchée. Outre les deux garçons, beaucoup plus jeunes que Leybélé et qui, accroupis dans un coin, rongeaient avidement les morceaux de pain dur qu'on leur avait octroyés, un enfant de deux ans se traînait sur le plancher au pied d'un énorme poêle noir, et un autre encore, âgé de quelques mois, dormait dans un berceau suspendu par des cordes aux poutres du plafond et balancé par une des filles. La seconde fille était occupée auprès des chèvres, et la troisième rompait le pain en petites bouchées qu'elle saupoudrait d'oignons et qu'elle remettait dans les mains de la mère aveugle de Schmül.

Cette vieille mère aveugle était assise sur l'unique lit qui se trouvât dans la salle. Les autres personnes de la famille dormaient ou sur des bancs durs et étroits, ou sur le sol; mais la vieille mère avait un lit assez confortable; le fichu croisé sur sa poitrine était propre, et le grand bonnet, qui lui couvrait la tête, était de satin noir, et même richement garni. Sa petite-fille, assise à côté d'elle, les vêtements sales,

les cheveux ébouriffés, lui mettait dans les mains, et de temps en temps dans la bouche même, les morceaux de pain saupoudrés d'oignons, et cela avec une telle gravité qu'on eût dit qu'elle avait la conscience de s'acquitter d'une fonction très importante. Par moments, de sa main rugueuse et presque noire, elle caressait la main ridée et tremblante de l'aïeule, puis, voyant la peine que celle-ci se donnait pour mâcher, elle secouait la tête, souriant avec aménité et d'un air encourageant.

De même que dans la vaste et riche demeure de Saül, la femme la plus âgée de la famille occupait, dans l'étroite mesure du misérable Schmül, la place la meilleure, et était l'objet des soins et des hommages de tous. Et l'on ne vit jamais en Israël qu'un fils, riche ou pauvre, négligeât, dans la vieillesse ou dans l'adversité, ceux qui lui avaient donné le jour. « Comme les branches prennent naissance à l'arbre, de même nous tous nous prenons origine en elle ! » disait le chef de la famille des Ezofowicz, en parlant de sa mère. Le ravaudeur Schmül ne savait pas exprimer ses sentiments comme le marchand Saül, mais, lorsque sa mère devint aveugle, il s'arracha ses noirs cheveux crépus ; ensuite, avec toute sa famille, il jeûna pendant trois jours, afin d'économiser de quoi lui acheter un vieux lit tout disloqué qu'il répara et qu'il dressa contre la cloison, — et Sarah Ezofowicz, la femme de Ber, lui ayant confié une belle pièce de satin noir pour confectionner une

robe, il coupa un morceau de l'étoffe et en fit pour la vieille un bonnet bien ouaté et convenablement garni.

Dès que Schmül aperçut Meïr entrant dans la salle, il se leva et se précipita au devant de son hôte. Il lui fit, comme à l'ordinaire, un salut très bas, mais ne lui baisa pas la main comme jadis, et ne s'écria pas joyeusement : Ah ! quel hôte précieux ! quel hôte éminent ! »

— Moreïné ! gémit-il, je sais déjà ce que vous avez fait aujourd'hui. Les marmots ont passé en courant par ici, au sortir du Héder, et ont crié que vous aviez arraché mon Leybélé des mains vigoureuses de Reb Mosché, et l'aviez lui-même bousculé et renversé. Vous avez fait cela par bonté d'âme, mais c'est mal, Moreïné ! très mal ! Vous vous êtes rendu coupable d'un grand péché et m'avez mis dans l'ennui. Maintenant, Reb Mosché — puisse-t-il vivre cent ans ! — ne voudra plus admettre dans son Héder ni mon Leybélé, ni mes plus jeunes fils, et ils ne deviendront jamais savants ! Ah ! Moreïné ! Par votre bon cœur quel malheur vous avez attiré et sur vous et sur moi !

— Schmül ! ne t'apitoie pas sur mon sort. Qu'il m'advienne ce qu'il pourra ! répartit vivement Meïr, mais toi, aie pitié de ton propre enfant et ne le bats pas au moins à la maison. Il a déjà bien assez à souffrir au Héder.

— Hein ! comment ? il souffre ! et puis après ?

s'écria Schmül. Mon arrière-grand-père, mon grand-père et mon père sont allés à l'Héder et y ont souffert, et moi aussi j'y suis allé et j'ai souffert de même ! Que faire, puisqu'il le faut !

— Est-ce que toi, Schmül, tu n'as jamais pensé qu'il pourrait en être autrement ? interrogea Meir avec un peu plus de calme.

Les yeux de Schmül étincelèrent.

— Moreïné ! protesta-t-il, ne prononcez pas chez moi des paroles impies. Ma chaumière est bien pauvre, mais, Dieu merci, on y observe toutes les saintes lois et on y obéit aux ordres des supérieurs ! Le ravaudeur Schmül est misérable et, du travail de ses deux mains, il entretient sa femme, huit enfants et sa vieille mère aveugle ! Mais il est pur devant Dieu et devant les hommes, parce qu'il observe les saintes lois. Le ravaudeur Schmül sanctifie le Sabbat, a soin de ne toucher qu'aux choses pures ; il adresse à Dieu tous les *schamé* et tous les *téfila* prescrits, avec cris et gémissements ; jamais de sa vie il n'a fait amitié avec aucun *goïm*, parce que Jéhovah n'aime et ne protège que les Israélites et que seuls les Israélites ont une âme. Ainsi fait le pauvre Schmül, parce qu'ainsi l'a ordonné le Seigneur et parce qu'ainsi ont fait ses ancêtres, ses aïeux et son père!...

Lorsque le chétif et exalté ravaudeur eut terminé, Meir lui demanda avec douceur et d'un air réfléchi :

— Mais est-ce que tes ancêtres, tes aïeuls et ton père furent heureux ? Et toi-même, Schmül, es-tu heureux ?

A cette question, le sentiment des misères supportées se réveilla intense dans le cœur de Schmül.

— Aïe ! aïe ! s'écria-t-il, un tel bonheur je ne le souhaite pas à mes ennemis ! Ma peau s'est collée à mes os et j'éprouve continuellement de grandes douleurs au cœur.

A ce moment l'écho d'un profond soupir, parti du coin le plus sombre de la salle, vint se mêler aux lamentations du ravaudeur. Meïr regarda autour de lui, et, apercevant un homme de haute taille et large d'épaules, qui se dessinait en gris dans l'ombre, entre l'énorme poêle et la cloison, il demanda :

— Qui est-ce ?

Schmül d'un air dolent fit un signe de la tête et de la main.

— Oh ! fit-il, c'est le voiturier Yokhél, nous nous connaissons depuis longtemps.

En ce moment le personnage haut et trapu quitta le coin où il était resté immobile. Yokhél était un homme d'une puissante carrure, mais accablé par la misère. Il portait un veston sans manches, déchiré et sale, et avait les pieds nus, couverts de plaies, une énorme chevelure rousse emmêlée, les lèvres bouffies, le regard insolent, mais le plus souvent fixé au sol. Il s'approcha de la table et prit dans l'assiette

une pincée d'oignons dont il parsema une bouchée de pain noir qu'il tenait à la main.

— Meïr ! dit-il en regardant le jeune homme, nous sommes d'anciennes connaissances. J'ai conduit votre oncle Raphaël, qui allait vous chercher lorsque vous devîntes orphelin, et je vous ai ramenés tous deux à Szybow.

— Moi, Yokhél, je t'ai vu aussi plus tard, répondit Meïr, tu étais un bon voiturier... tu avais quatre chevaux...

Un sourire se dessina sur les lèvres bouffies de Yokhél.

— Eh ! c'est vrai ! mais ensuite j'ai éprouvé de s malheurs ! J'ai voulu faire une grosse affaire... et cette affaire m'a perdu. Et un second malheur m'arriva...

— Ce second malheur, Yokhél, c'était ton péché... Pourquoi as-tu, la nuit, fait sortir les chevaux de l'écurie du chrétien ?

Yokhél fut pris d'un rire cynique.

— Comment, pourquoi ? je voulais les vendre et gagner beaucoup d'argent.

Schmül hocha la tête d'un air apitoyé.

— Oh ! oh ! soupira-t-il, Yokhél est pauvre, c'est un homme très pauvre. Il a expié sa faute pendant trois ans dans une prison, et maintenant qu'on l'en a laissé sortir, il n'a aucun moyen de gagner sa vie et il est obligé de coucher au Hékdosch.

Encore une fois, Yokhél poussa un profond soupir,

mais aussitôt après il releva énergiquement la tête.

— Eh ! conclut-il, que faire ? Peut-être moi aussi aurai-je bientôt l'occasion de gagner gros...

La figure délicate, pâle et mobile de Schmül fut agitée d'une quantité de spasmes nerveux, pouvant aussi bien être provoqués par une violente joie que par une violente douleur.

— Eh ! murmura-t-il, que peut-on savoir de ce qu'il arrivera à un homme demain ? Aujourd'hui, il est très pauvre, et demain il peut être très riche ! Qui sait ? Peut-être que le ravaudeur Schmül, lui aussi, se bâtira un jour une belle maison sur la place du marché et sera à la tête d'un grand commerce.

Meïr sourit tristement. Les espérances des deux pauvres diables excitaient sa pitié. Rêveur, il regardait par la fenêtre les vastes champs en friche qui s'étendaient de l'autre côté des mesures.

— Toi, Schmül, dit-il, jamais tu n'auras de maison sur la place du marché, et Yokhél ne trouvera pas d'argent à gagner. Eh ! qu'y a-t-il d'étonnant à cela ? Vous êtes nombreux ici dans le même trou, mais si vous ne vous entassiez pas tant les uns sur les autres, dans ces ruelles sales et étroites, si vous vous dispersiez dans le vaste monde, et si, sans compter sur de gros profits, vous vous mettiez à travailler la terre, comme les paysans chrétiens, vous seriez plus heureux.

Il disait cela d'un ton rêveur, et en pensant, semblait-il, beaucoup moins à ces deux hommes qu'à

toute la masse de population qui, en ce moment, remplissait l'air d'un bruit indescriptible et confus : querelles de femmes, vacarmes enfantins, lamentations, gémissements, imprécations et soupirs vagues...

Mais le ravaudeur Schmül bondit d'indignation, aux paroles de son hôte, arracha sa calotte de sa tête. puis la remit tout de travers.

— Moreïné ! gémit-il, quelles vilaines paroles sortent de votre bouche ! Moreïné ! voudriez-vous tout bouleverser dans Israël ?

— Schmül ! s'écria Meïr avec emportement, c'est vrai ! quand je vois votre misère et les souffrances de vos enfants, et que je regarde dans mon propre cœur, alors je voudrais bouleverser bien des choses du haut en bas dans Israël !

— Au secours ! clama l'impétueux et impressionnable Schmül en se prenant la tête à deux mains, je ne voulais pas le croire ; je crachais à la face de ceux qui racontaient cela ; mais maintenant je le vois bien moi-même, vous, Moreïné, vous êtes un mauvais Israélite, vous détestez notre sainte Loi et les mœurs de nos ancêtres !

Meïr tressaillit tout entier et se redressa.

— Et qui donc a dit que j'étais un mauvais Israélite ? protesta-t-il, les yeux flamboyants.

Schmül se contint dans son emportement. Il s'apaisa un peu et se rapprocha de Meïr. Personne ne pouvait entendre ce qu'il avait à dire, vu que

Yokhél se tenait de nouveau dans l'ombre profonde du poêle, mastiquant avec bruit son pain saupoudré d'oignons, tandis que les femmes et les enfants étaient sortis de la chaumière pour se disperser dans la rue. Pourtant il parlait très bas et d'un air épouvanté, comme si ses paroles renfermaient en elles-mêmes un grand et terrible secret.

— Moreïné ! en vain vous demanderez qui dit cela ? De même que bruissent les feuilles des arbres, de même les lèvres humaines murmurent, sans qu'on puisse deviner quelle feuille a bougé, quelle bouche a parlé. Le peuple tout entier s'est mis à dire du mal de vous, Moreïné. On prétend que vous n'observez pas le Sabbat, que vous lisez des livres maudits, que vous chantez des chansons infâmes, que vous excitez les jeunes Israélites contre notre sainte Loi, que vous ne respectez ni les savants ni les riches, et...

Ici Schmül s'arrêta un moment dans sa rapide énumération, puis ajouta, pudiquement d'une voix à peine distincte :

— Et que vous entretenez des relations impures avec une jeune fille caraïte !

Meïr était pétrifié. Il pâlisait, ses yeux flamboyaient de plus en plus.

— Qui dit tout cela ? répéta-t-il d'une voix étouffée par l'émotion.

— Moreïné, répondit Schmül en étendant les bras d'un geste impuissant, désespéré, vous êtes resté en pénitence pendant toute une semaine au Bet-ha-Midrasch

et nous tous, pauvres gens, qui demeurons dans cette ruelle, nous avons hautement protesté quand nous l'avons appris. Il y en avait même qui voulaient aller trouver votre aïeul Saül, et le Rabbin lui-même, pour les prier de vous épargner cette grande honte. Le scieur de bois Yudel voulait y aller, et le voiturier Baruch aussi. Mais ensuite il y eut des bruits qui coururent parmi la population. Et quand ces bruits nous apprirent pourquoi on vous avait puni, nous restâmes cois. Nous nous sommes dit : « Quoiqu'il soit très charitable, quoiqu'il n'ait jamais été fier avec des miséreux comme nous, et qu'il nous ait beaucoup aidés dans nos détresses, cependant, puisqu'il n'observe pas la sainte Loi, qu'il soit fait ainsi que l'a décidé son père et qu'il soit puni ! »

Schmül s'arrêta, essoufflé par ce long discours débité à la hâte, et Meïr demanda, en fixant sur lui un regard ardent et pénétrant :

— Si les riches et les savants avaient ordonné de me lapider, auriez-vous encore dit : « Qu'il soit fait ainsi ! »

Schmül fut tellement épouvanté de la terrible supposition de Meïr, qu'il bondit de quelques pas en arrière.

— Malheur ! s'écria-t-il, pourquoi se mettre en tête de si vilaines choses ?

Pourtant, ensuite, il ajouta avec plus de calme :

— Ah ! Moreïné ! si vous n'observiez pas la sainte Loi...

Il ne put finir, car Meïr l'interrompit avec emportement :

— Schmül ! Est-ce que vous tous vous savez ce que c'est que notre sainte Loi ? Savez-vous ce qui y est commandement divin, et ce qui y est invention humaine ?

— Chut ! fit tout bas Schmül, on nous entend, et moi, Moreïné, je ne veux pas qu'il vous arrive des désagréments dans ma chaumière !

Meïr jeta un coup d'œil de l'autre côté de la fenêtre et vit qu'en effet quelques hommes d'un âge mûr occupaient un banc, long et étroit, placé contre la demeure de Schmül. Ces hommes ne les espionnaient nullement, ils causaient même entre eux, mais sans doute avaient-ils entendu les dernières exclamations de Schmül et de Meïr, car ils avaient avancé la tête du côté de la fenêtre ouverte, et ils regardaient dans la pièce, les yeux moitié étonnés, moitié malveillants. Meïr haussa les épaules avec impatience et se dirigea vers la sortie, sans saluer Schmül. Il était déjà sur le seuil, quand le ravaudeur se précipita et, pliant rapidement sa souple échine, lui baisa la main :

— Moreïné ! chuchota-t-il, vous m'inspirez beaucoup de compassion. Revenez à de meilleures idées ! Vous avez un très bon cœur, mais une bien mauvaise tête ! Le feu y brûle. Aïe ! aïe ! qu'avez-vous fait aujourd'hui au mélamed !

Tenant toujours la main de Meïr dans sa main

calleuse, il leva vers lui sa face agitée d'un tic nerveux et ajouta hâtivement :

— Moreiné ! si vous n'étiez pas sous le poids d'une si terrible accusation je vous ouvrerais volontiers mon cœur. C'est qu'aujourd'hui le ravaudeur Schmül est dans un cruel embarras ! Il ne sait pas lui-même ce qu'il doit faire ! Il peut rester toute sa vie aussi pauvre qu'il l'est, ou il peut devenir riche ! Il peut être très heureux ou très malheureux, parce qu'un grand bonheur est là, qui vient au-devant de lui, mais il n'ose le saisir, parce que ce bonheur a l'apparence d'un malheur.

Meïr, étonné, regardait le miséreux qui lui faisait cette demi-confiance d'une façon énigmatique. Mais, en ce moment, de derrière le poêle noir, on entendit la grosse voix de Yokhél qui disait :

— Schmül ! vas-tu te taire ?

Schmül, la face toujours nerveusement agitée, d'un bond s'éloigna du jeune homme.

## II

Dehors, à l'apparition de Meïr, les figures de ceux qui étaient assis près du mur se rembrunirent. On le salua brièvement et avec indifférence. Personne ne se leva, ni ne fit un pas, ainsi que cela avait lieu jadis, pour l'accompagner et causer familièrement avec lui jusqu'au bout de la rue.

Seul, du pied de la muraille, surgit un enfant vêtu d'une longue souquenille grise, qui se mit à suivre Meïr. Il avait les mains enfoncées dans les manches de son vêtement, les yeux fatigués, à demi fermés par le sommeil. Il marchait quand même et, comme le jeune homme avançait d'un pas rapide et furieux, lui aussi il se hâta.

C'est ainsi que, l'un derrière l'autre, Meïr et Leybélé arrivèrent au bout de la longue ruelle, et ne tardèrent pas à se trouver dans les terrains vagues qui séparaient les dernières demeures de la ville de la colline du Caraïte.

La nuit était déjà complètement tombée, mais, dans la cabane d'Abel Karaïm, on ne voyait point

briller la faible lumière jaune de la petite chandelle. On n'y dormait pas cependant, car à peine Meïr se fut-il approché de la fenêtre ouverte, que la taille fine de Golda apparut.

Ils se saluèrent d'un muet hochement de tête.

— Golda ! dit Meïr à voix basse, mais avec volubilité, est-ce qu'il ne t'est arrivé aucun désagrément ? Est-ce que personne ne t'a rien fait de mal ?

La jeune fille resta un moment silencieuse, puis elle répondit par une autre question :

— Pourquoi, Meïr, me demandez-vous cela ?

— Parce que je crains qu'on ne t'ait fait quelque misère. Les gens commencent à parler de toi.

Golda haussa les épaules d'un air de mépris.

— Je ne redoute point leurs persécutions, dit-elle, moi et la persécution, nous avons grandi ensemble et nous sommes sœurs.

Elle se tut un moment. Meïr paraissait inquiet.

— Pourquoi aujourd'hui n'y a-t-il pas de lumière dans la chaumière ? demanda-t-il.

— Je n'ai plus de laine à filer, et le père prie dans l'obscurité.

Effectivement, au fond de la salle, tremblotait la voix cassée d'Abel en prières.

-- Et pourquoi n'as-tu pas de laine à filer ? insista Meïr.

— J'ai reporté à Hana Witebska et à Sarah, la femme de Ber, ce que j'avais filé pour elles, et elles ne m'ont plus donné d'ouvrage.

— Ne t'ont-elles rien dit de méchant ? fit Meïr avec emportement.

Golda redevint un moment silencieuse.

— Les yeux des gens disent quelquefois des choses pires que leurs lèvres, prononça-t-elle tranquillement.

Évidemment, elle ne voulait ni se plaindre ni accuser personne.

Peut-être, du reste, tout ce qui se rapportait directement à elle-même l'intéressait-il peu ; peut-être son esprit était-il préoccupé d'autre chose.

— Meïr, dit-elle, vous avez eu de graves ennuis ces jours-ci...

Meïr s'assit sur le petit banc étroit, placé sous la fenêtre ouverte : il appuya sa tête dans ses mains et poussa un long soupir.

— C'est aujourd'hui que j'ai éprouvé le plus de chagrin, répondit-il. Mon peuple a détourné sa face de moi et m'a proclamé son ennemi. Là où je passe, je vois l'inimitié au lieu de l'amitié, et ceux qui m'ouvraient leur cœur me tiennent maintenant en suspicion.

Golda baissa tristement la tête. Au bout d'un moment, Meïr poursuivit :

— Maintenant je ne sais pas moi-même ce que je dois faire et comment il faut que j'agisse. Un grand doute s'est emparé de mon âme. Si je parle et si j'agis suivant mon cœur, mon peuple me prendra en haine, et les malheurs s'abattront sur moi... et si je parle et si j'agis contre mon cœur, je me prendrai

moi-même en haine et aucun bonheur ne me sera cher. Lorsque j'étais au Ha-Midrash, je formai le projet de rester en bonne intelligence avec tout le monde, de fermer les yeux sur toutes les choses mauvaises et sottes, et de vivre tranquille... Mais à peine sorti du Ha-Midrash, je n'ai pu me maîtriser. A propos d'un pauvre enfant, j'ai grandement irrité contre moi le mélamed, et, par suite, tous les chefs et toute la population. Et maintenant voici que je me dis de nouveau : A quoi bon ? Est-ce que cela empêchera le mélamed de détruire l'intelligence des pauvres enfants, et la santé de leur corps... Que puis-je faire, moi tout seul?... Jeune... je n'ai ni femme, ni enfants, ni position, chacun peut tout contre moi, et moi je n'ai aucun pouvoir sur personne... On persécute mes amis parce qu'ils me conservent leur amitié !... Ils auront peur et m'abandonneront. On a déjà commencé à te persécuter, parce que tu as uni ton cœur à mon cœur et parce que tu as joint ta voix à la mienne... et c'est ainsi que je causerai ta perte... Peut-être vaut-il mieux fermer les yeux et la bouche... chasser de mon âme la tristesse et la mélancolie, et vivre comme ils vivent tous ?...

Meïr parlait de plus en plus bas : on sentait, dans sa voix, que les terribles douleurs de l'incertitude et du doute lui déchiraient le cœur.

Puis régna un assez long silence, et alors d'étranges bruits se firent entendre derrière la colline au

pied de laquelle s'élevait la cabane. D'abord un bruit de roues avançant lentement sur le terrain sablonneux, puis des conversations à mi-voix, des pas assourdis.

— Qu'est-ce que cela ? dit Meïr en se redressant.

— Qu'est-ce que cela ? répéta Golda.

— Il me semble, fit le jeune homme, que beaucoup de voitures sont passées de l'autre côté de la colline et qu'elles se sont arrêtées.

— Et moi, il me semble que quelque chose gronde et cogne à l'intérieur de la colline.

Effectivement, on eût pu croire que maintenant des pas d'hommes résonnaient à l'intérieur de la colline, et en outre on entendait un choc d'objets lourds que l'on déchargeait.

La terreur se peignit sur les traits de Meïr. Il regarda attentivement la figure de Golda.

— Ferme la fenêtre et mets le verrou à la porte ! s'empessa-t-il de dire. J'irai voir ce qu'il y a.

Il avait visiblement peur pour elle. Mais la jeune fille haussa les épaules et répondit.

— Pourquoi fermer la fenêtre et la porte ? Elles sont si fragiles, qu'il suffirait de les pousser d'une main ferme pour les ouvrir.

Meïr contournait déjà la colline et ne tarda pas à se trouver de l'autre côté. Le spectacle qu'il eut devant les yeux le remplit d'étonnement.

Sur le terrain sablonneux, formant demi-cercle autour de la colline, étaient rangées des charrettes à

un ou deux chevaux, chargées de tonneaux de toutes les dimensions.

Une foule de gens s'agitaient autour des voitures : des paysans chrétiens et des juifs. Les paysans enlevaient les tonneaux des voitures et les roulaient avec précaution dans une grande excavation, creusée, soit naturellement soit artificiellement, dans l'intérieur de la colline ; les juifs circulaient entre les charrettes, examinaient les tonneaux, y donnaient de légers coups avec les doigts, puis se rassemblaient autour d'un homme qui se tenait appuyé contre la paroi de la colline et avaient avec lui des conversations à voix basse, mais très animées.

Parmi ces juifs, Meïr aperçut quelques aubergistes des environs.

Quant à l'homme qui, mystérieusement, quoique avec acharnement, semblait débattre des prix et discuter des conventions, c'était Yankiél Kamionker.

Les paysans qui s'occupaient du transbordement des tonneaux ou qui restaient immobiles près des charriots, étaient silencieux et sombres. Une violente odeur d'alcool vous saisissait aux narines et saturait l'atmosphère de cette soirée d'été.

L'étonnement de Meïr dura peu. Il commença à se douter de ce que signifiait la scène à laquelle il assistait. Prenant une résolution, il fit quelques pas en avant, pour se rapprocher de Yankiél. Mais soudain, se détachant de la paroi de la colline, la grande silhouette d'un homme trapu, aux pieds nus et aux

cheveux ébouriffés, vint lui barrer le chemin.

— Pourquoi, allez-vous par là, Meïr ? lui murmura cet homme d'une voix étouffée.

— Et pourquoi, toi, Yokhél, ne me laisses-tu pas passer ? répondit Meïr, et il voulut éviter l'obstacle qui se dressait devant lui, mais Yokhél le saisit fortement par la manche de sa redingote.

— Est-ce que vous en avez assez, de l'existence sur cette terre ? murmura-t-il. Cela me ferait de la peine pour vous, parce que vous êtes bon, et je vous dis : Allez-vous-en d'ici.

— Et si moi je suis curieux de savoir ce que fait ici Reb Yankiél avec ses aubergistes et ses tonneaux ?

— Est-ce que cela vous regarde ? murmura encore une fois Yokhél. Que vos yeux ne voient pas et que vos oreilles n'entendent pas ce que Reb Yankiél fait ici ! Il fait de grandes affaires, et vous êtes capable de l'en empêcher. Qu'y gagnerez-vous ? Est-ce que vous pouvez quelque chose contre lui ?

Meïr resta un instant comme abasourdi, puis il retourna sur ses pas.

— Puis-je quelque chose ? prononça-t-il, les lèvres tremblantes.

En passant à côté de la chaumière d'Abel Karaïm, il aperçut Golda, qui se tenait encore à la fenêtre. Il lui fit un signe de tête et dit :

— Dors en paix !

Mais elle le rappela.

— Meïr ! Il y a ici, par terre, un enfant qui dort !  
Meïr s'approcha et, en effet, près du banc sur lequel il s'était assis un moment auparavant, il aperçut, par terre, la silhouette grise de l'enfant replié sur lui-même.

— Leybélé ! fit-il tout étonné.

L'enfant dormait profondément, les coudes sur ses genoux, la tête appuyée sur les mains.

— Leybélé ! répéta Meïr qui secoua le dormeur.

Le petit s'éveilla, ouvrit ses yeux endormis, les tourna du côté du jeune homme qui se penchait sur lui, et sourit.

— Pourquoi es-tu venu ici, Leybélé ? demanda Meïr.

L'enfant réfléchit un moment, puis répondit :

— Je vous ai suivi...

— Ton père et ta mère ne savent pas ce que tu es devenu...

— Mon père dort déjà et ma mère aussi, dit Leybélé en penchant sa tête d'un côté et de l'autre, et souriant toujours.

— Les chèvres dorment aussi, ajouta-t-il au bout d'un moment, et, au souvenir de ces bêtes qui, certes, avaient été ses meilleures amies, il rit tout haut.

Mais le sourire qu'avait provoqué la gaieté de l'enfant disparut des lèvres de Meïr. Il se redressa, poussa un soupir et, pensant à ce qu'il venait de voir derrière la colline, il dit en baissant la tête :

— Que dois-je faire à présent ?

Golda leva son regard vers le ciel, et ses yeux attristés fixèrent les étoiles. Enfin elle murmura tout bas et timidement :

— Je vais le demander à grand-père ! Grand-père est très savant... il sait toute la Bible par cœur.

— Demande-le-lui ! approuva Meïr.

La jeune fille se tourna vers l'intérieur sombre de la cabane et dit très haut :

— Grand-père ! Si le peuple détourne sa face d'un homme qui ne veut pas agir ni parler contre son cœur, que doit faire cet homme ? Que lui commande Jéhovah ?

Abel interrompit la prière qu'il récitait à demi-voix. Il devait être habitué aux fréquentes questions de sa petite-fille, car il garda le silence longtemps ; il méditait ou bien cherchait à se rappeler les saintes paroles. Puis, dans l'obscurité qui remplissait la chaumière, on entendit sa voix vieillote, chevrotante, mais assez forte.

— Jéhovah a dit : « Prophète ! je t'ai fait gardien d'Israël ! écoute mes paroles et répète-les à ton peuple. Si tu fais cela, je t'appellerai mon serviteur fidèle ; mais si tu gardes le silence, c'est sur ta tête que retomberont les malheurs d'Israël ! »

La voix s'était tue, que Meïr écoutait encore, pâle, la tête droite, et l'œil ardent. Après un moment il dit :

— Voilà la vérité. C'est par sa bouche que la

vieille Loi de Moïse a parlé ! Voilà notre vraie et sainte Loi.

De grosses larmes brillèrent dans les yeux de Golda, mais Meïr ne les vit pas. Absorbé par une pensée qui s'était emparée de tout son être et qui l'enflammait, il fit lentement un signe d'adieu à la jeune fille et partit.

Elle était restée à la fenêtre, et ses yeux s'ouvraient tout grands pour apercevoir plus longtemps, dans les ténèbres du soir, la silhouette du jeune homme qui s'éloignait à pas lents. Peu à peu elle joignit les mains, et ses lèvres mouillées de larmes murmurèrent :

— On a coupé la tête au prophète Osias !... On a chassé de Palestine le prophète Jérémie !..

Puis elle ajouta :

— Ainsi que Ruth l'a dit à sa belle-mère Noémie, je veux te dire, moi aussi, à toi qui es la lumière de mon âme : « Ton Dieu est mon Dieu, ton peuple est mon peuple, et je donnerai ma tristesse comme compagne à ta tristesse. »

Pendant ce temps, Meïr disait, en tournant son visage pâle vers le ciel :

— Pour avoir proclamé la vérité, le rabbin Akiba mourut dans les supplices.

### III

L'aube commençait à peine, mais, dans la demeure de Yankiél Kamionker, personne ne dormait plus, si ce n'est les plus jeunes enfants. La journée qui venait avait une grande importance pour le propriétaire de l'auberge, — attendu que c'était jour de grande foire, ce qui attirait dans la petite ville la population des environs. Aussi les deux filles aînées de Yankiél, solides laiderons, ébouriffées, étaient-elles aidées de Mendel, leur frère de quatorze ans, dont la figure hébétée et méchante portait les traces des longues études qu'il avait faites dans le Héder de Reb Mosché. Elles mettaient un peu d'ordre dans les deux salles d'honneur destinées aux hôtes de plus haute condition, deux pièces garnies de meubles jaunis, séculaires, boiteux, de rideaux devenus gris sous la crasse, et de pots de fleurs où poussaient on ne sait quelles sombres caricatures de plantes.

A côté de ces pièces de gala, se trouvait l'énorme salle de l'auberge, où ces jours-là se rassemblaient, buvaient et dansaient une foule de paysans.

Dans cette salle, la servante essayait vainement de nettoyer les longues et étroites tables dressées devant les bancs appuyés aux murailles. Un maigre feu crépitait dans la cheminée profonde et noire comme un gouffre, car la matinée était fraîche, et on respirait là une atmosphère moisie et humide.

La première pièce après le corridor était la chambre de Yankiél, avec deux fenêtres donnant sur la place du marché encore vide et recouverte du brouillard matinal. Dans cette chambre, Yankiél et Yenta, sa femme, tournés vers les fenêtres, récitaient l'un et l'autre les prières du matin.

Yankiél, vêtu de sa longue houppelande râpée et le cou entouré d'un grand mouchoir noir, priait tout haut :

— Sois béni, Seigneur, Maître du monde, parce que Tu ne m'as pas fait naître païen ! Sois béni, parce que Tu ne m'as pas fait naître esclave ! Sois béni, parce que Tu ne m'as pas fait naître femme !

Ces mots sortaient, en se pressant, de ses lèvres que la ferveur faisait trembler, et il balançait son corps en avant et en arrière avec des mouvements frénétiques. Au même moment Yenta, vêtue d'un corsage bleu de ciel, sans manches, et d'un jupon sous lequel apparaissaient ses pieds chaussés de bas foncés et de babouches usées, faisait, devant la fenêtre, de courtes et rapides révérences et récitait, beaucoup plus bas que son mari :

— Sois béni, Seigneur, Maître du monde, Toi qui m'as créée suivant Ta volonté !

Yankiél jeta sur sa poitrine et sur ses épaules un léger voile en toile, à l'extrémité duquel pendaient quatre cordons blancs, et dit :

— Sois béni, ô Seigneur, Maître du monde, Toi qui nous as éclairés de Tes commandements et qui nous as donné la Loi sur les tsitsélé !

Yenta chuchota un peu plus haut, avec une brève révérence :

— Tu es grand, ô Seigneur Maître du monde, Toi qui délivres les prisonniers et qui redresses ceux qui sont courbés !

Yankiél séparait avec ses doigts les fils qui pendaient au « talès », sorte de manteau en étoffe blanche rayée de deuil, qui était dépliée devant lui sur la table, et il disait :

— O Seigneur, Maître du monde, Tu es grand, très grand ! Tu t'es entouré de Ta grandeur et de Ta lumière, comme d'un manteau !

Yenta se mit à pousser de profonds soupirs :

— Sois béni, ô Seigneur, Maître du monde ! murmurait-elle, Toi qui donnes la force à celui qui est fatigué, et qui chasses le sommeil de mes yeux et l'engourdissement de mes paupières !

A la fin Yankiél s'enveloppa de son « talès », leva la tête bien haut et s'écria :

— Sois béni, Maître du monde, Toi qui nous as ordonné de nous recouvrir du « talès ».

Puis, toujours se balançant et agitant les lèvres, il plaça sur sa tête une courroie avec un gros nœud

s'appliquant sur le front, et, tandis qu'il enlaçait une autre courroie semblable autour de son doigt, il prononça :

— Je ferai alliance avec toi pour les siècles ! Je ferai alliance avec toi en vérité, en amour et en grâce ! Je ferai alliance avec toi en la foi, par laquelle tu connaîtras ton Seigneur !

Yankiél et Yenta étaient tellement absorbés dans leurs prières, qu'ils n'entendirent point les pas lourds et hâtifs qui résonnaient derrière eux.

Meïr Ezofowicz traversa rapidement la salle où ils priaient, puis une pièce remplie de lits, de coffres et de berceaux, où dormaient encore deux petits enfants, et il poussa doucement une porte basse conduisant à la chambre du chantre.

Il n'y faisait pas encore clair, le jour venant seulement de poindre. Dans ce crépuscule bleuâtre, Éliézer, tourné vers la fenêtre, était debout, priant aussi. Il entendit entrer son ami, car il tourna aussitôt la tête de son côté, mais il n'interrompit point ses oraisons.

Au contraire, il leva un peu les mains en l'air, et, comme s'il avait voulu inviter le nouveau venu à prier en commun, il continua d'une voix plus forte :

— Dieu d'Israël ! Éteins le feu de Ta colère, et écarte le malheur qui pèse sur la tête de Ton peuple !

Meïr se tint immobile, à quelques pas en arrière, et dit les paroles que répond ordinairement le peuple au chantre qui entonne les prières :

— Regarde du haut des cieux et vois que nous sommes devenus l'objet de la risée et du mépris des nations ; comme des agneaux, on nous conduit au supplice, à la honte, à la destruction.

— Cependant nous n'avons pas oublié Ton nom : Toi, ne nous oublie pas ! entonna de nouveau Eliézer.

C'est ainsi qu'en se répondant mutuellement, les deux jeunes gens récitaient en commun une des plus belles prières qui soient jamais sorties de cœurs endoloris pour s'élever vers le ciel. Dans cette prière chaque mot est une larme, et chaque strophe un accord, qui chante l'histoire tragique d'un grand peuple.

— Oh ! renonce à Ta vengeance et sois clément envers Ton élu ! disait le chantre.

— Défends-nous, Seigneur, et ne nous livre pas entre les mains des méchants ! Car faut-il que le monde dise : Où donc est-il, leur Dieu ?

— Écoute nos plaintes et ne nous livre pas entre les mains de nos ennemis, qui désirent exterminer notre race ! Souviens-toi de ce que tu as promis à nos ancêtres : « Je multiplierai votre postérité et la ferai aussi nombreuse que les étoiles », et maintenant de ce grand nombre il en reste si peu !

— Pourtant nous n'avons pas oublié Ton nom ; Toi ne nous oublie pas !

— O gardien d'Israël, préserve les débris d'Israël, afin que ne périsse pas le peuple qui croit en Ton seul

nom et qui dit : Notre Seigneur, notre Dieu unique !

Durant cette prière, l'attitude des deux amis était aussi différente qu'étaient différents leurs caractères. Éliézer élevait au ciel ses mains légèrement tremblantes; ses yeux bleus s'humectaient sous l'influence d'une tendre émotion, et sa taille souple fléchissait malgré lui comme accablée par la rêverie ou par l'extase. Meïr se tenait droit et immobile, les bras croisés sur la poitrine, la prunelle en feu fixée sur les nuages bleuâtres; une ride profonde sur son front donnait à tout son visage une expression de colère et de douleur contenues. Mais l'un et l'autre priaient de tout leur cœur, avec la ferme croyance que le gardien d'Israël, le Dieu unique, entendait leurs voix. Vers la fin seulement leurs âmes se séparèrent. Éliézer entonna la prière pour les sages d'Israël.

— O notre Père céleste, soutiens les sages d'Israël, ainsi que leurs femmes, leurs enfants et leurs disciples, partout, en quelque endroit qu'ils résident ! Criez : Amen !

Meïr ne prononça pas : Amen. Il resta un moment silencieux, et, comme le chantre se taisait aussi, attendant le répons, Meïr, élevant un peu la voix, les lèvres frémissantes, se mit à dire :

— Nos frères de la maison d'Israël, accablés par la pauvreté et le péché, délivre-les de leurs chaînes, en quelque endroit qu'ils soient et donne-leur la liberté... délivre-les des ténèbres le plus tôt possible et donne-leur la lumière.

— Amen ! s'écria Éliézer, et il se retourna vers son ami.

Ils se serrèrent les mains.

— Éliézer ! dit Meïr, tu n'as pas la mine que tu avais il y a huit jours.

— Et toi, Meïr, tu n'es plus le même non plus ! répondit le chantre.

— Huit jours seulement ont passé sur nos têtes, mais quelquefois huit jours c'est plus que dix années.

— J'ai beaucoup souffert pendant ces huit jours, murmura le chantre.

Meïr ne se plaignit pas.

— Éliézer, demanda-t-il, donne-moi le « More Nebuchim (1). » Je suis venu chez toi de si bonne heure pour chercher ce livre. J'en ai bien besoin en ce moment.

Éliézer se tenait la tête baissée.

— Ce livre n'est plus chez moi ! fit-il tout bas.

— Et où est-il ?

— Ce livre, Meïr, où nos intelligences puisaient la lumière et nos cœurs l'espérance, n'existe plus. Le feu l'a dévoré, et ses cendres ont été jetées au fumier.

— Éliézer ! tu as eu peur, et tu l'as donné en pâture aux flammes ! s'écria Meïr.

— Ma main n'aurait pu commettre un tel crime ; et si même mes lèvres le lui avaient commandé, elle

(1) *Le Guide des égarés*, ouvrage de Moïse Maimonide.

n'aurait pas obéi à mes lèvres. Mais, il y a huit jours, mon père est venu ici, furieux, et m'a ordonné de lui remettre ce livre « maudit », que, le jour du Sabbat, nous lisions ensemble dans la prairie. Je gardai le silence. Il m'aurait battu, mais, se rappelant quelles étaient mes fonctions à la synagogue, et que le peuple aimait beaucoup ma voix, il craignit de frapper mon corps. Il se mit seulement à tout bouleverser dans la chambre, et, lorsqu'il eût jeté de côté les couvertures du lit, il trouva le livre. Il voulait le porter au rabbin, mais je me jetai à ses pieds et le suppliai de ne pas le faire, parce qu'on ne m'aurait plus laissé chanter, et j'aurais perdu l'affection du peuple. Mon père eut la même crainte, car il est très fier de ce que son fils chante à la synagogue, et il pense qu'en retour le Seigneur fera prospérer ses affaires et lui pardonnera ses péchés. Il ne le porta donc pas chez le rabbin, mais il le jeta lui-même dans les flammes, et, pendant que le livre se consumait, il riait et sautait de joie.

— Et toi, Eliézer, tu regardais cela, et tu ne faisais rien ? demanda Meïr d'une voix tremblante.

— Eh ! que devais-je faire ? répondit tout bas le chantre.

— Moi, j'aurais placé ce livre sur ma poitrine... je l'aurais serré contre moi avec mes deux bras... et j'aurais dit à mon père : « Puisque tu veux le jeter au feu, jette-moi au feu en même temps ! »

Meïr prononça ces mots, les yeux fulgurants et une

rougeur au front ; Eliézer se tenait devant lui, triste, honteux, la tête basse et le regard à terre.

— Je ne pouvais pas, soupira-t-il, j'avais peur que l'on me chassât de l'autel du Seigneur et qu'on me proclamât impie devant le peuple... Mais, regarde-moi, Meïr, et vois si je n'aimais pas le livre de notre maître... Depuis qu'il n'est plus dans ma chambre, mon visage a pâli, et mes paupières sont rougies par les larmes...

— Oh ! les larmes ! les larmes ! tes larmes ! s'écria Meïr, s'asseyant brusquement sur un tabouret et se prenant le front à deux mains. Oh ! les larmes ! les larmes ! tes larmes ! Éliézer ! répétait-il d'une voix singulière, railleuse, larmoyante, — elles peuvent couler pendant une éternité et elles ne feront aucun bien ni à toi, ni à moi, ni au peuple d'Israël ! Éliézer ! je t'aime comme un frère, tu es la prunelle de mes yeux, mais je n'aime pas tes larmes ; — et tes paupières, qu'elles ont rougies, je ne veux pas les regarder ! Éliézer ! Ne me laisse jamais voir tes larmes, mais montre-moi, ne fût-ce qu'une seule fois, du feu dans tes yeux, de la force dans ta voix, cette voix, que le peuple aime à un tel point, qu'il lui obéirait comme un enfant obéit à sa mère.

En maudissant ainsi les larmes de son ami, Meïr avait les yeux humides, et des sanglots montaient à sa gorge. Peut-être ne voulait-il pas les laisser voir, car il se couvrit le visage de ses deux mains.

De grosses larmes passaient entre ses doigts et

tombaient sur la table rugueuse. Soudain, il cessa de se plaindre et de pleurer et, sans changer d'attitude, il resta plongé dans des regrets silencieux.

Eliézer ouvrit la fenêtre.

Sur le terrain sablonneux de la place du marché, serpentaient çà et là des sentiers roses et dorés. C'étaient les premiers rayons du soleil levant. Par un de ces sentiers, s'avançait vers la demeure de Yankiél un homme grand, trapu, pieds nus. Son pas lourd ne tarda pas à résonner sous la fenêtre près de laquelle étaient assis les deux jeunes gens. Meïr leva le front et reconnut Yokhél.

Quelques minutes plus tard, passèrent hâtivement sous la fenêtre deux hommes vêtus de noir : l'un de haute taille, la démarche grave, béatement souriant ; l'autre petit, vif et le front ridé sous une épaisse chevelure grisonnante. C'étaient Moreïné Kalman et Abram Ezofowicz.

Ils étaient sans doute venus par un sentier caché derrière les murs et les cours des habitations, car ils avaient surgi tout d'un coup de l'angle de la petite auberge. A leur démarche, à leur silence, à la mine même d'Abram, sombre et inquiète, on devinait qu'ils tenaient beaucoup à ce que personne ne les aperçût. Ils traversèrent la courette, dont le sol était devenu élastique grâce aux ordures accumulées, et, ainsi que précédemment Yokhél, ils disparurent dans le profond corridor obscur qui servait aussi d'écurie.

En ce moment, Éliézer quitta des yeux le livre de prières qu'il s'était mis à lire, regarda Meïr, et s'écria :

— Meïr, pourquoi ton visage est-il devenu si dur ? Je ne t'ai jamais vu une figure aussi sévère.

On eût pu croire que Meïr n'avait même pas entendu l'exclamation de son ami. Les yeux fixés à terre, il murmurait :

— Mon oncle Abram ! mon oncle Abram ! malheur à notre maison ! Honte et opprobre sur la maison des Ezofowicz !

Dans la chambre voisine, séparée de celle du chantre par une porte mince et basse, on entendait des éclats de voix et une grande rumeur confuse. D'abord Yankiél cria à sa femme d'emporter et de faire sortir les enfants ; puis ce fut le clapotement sur le parquet des babouches de Yenta. Les enfants réveillés se mirent à piailler, et, lorsque tous ces cris assourdissants se furent éteints au fond de la maison, on distingua, immédiatement derrière la cloison, les pas de plusieurs hommes, un bruit de tabourets que l'on avançait à la hâte, et enfin le bourdonnement étouffé, mais assez fort, d'une conversation violente.

Meïr bondit de son siège.

— Éliézer ! dit-il vivement, allons-nous-en d'ici !

— Pourquoi ? demanda le chantre.

— Parce que cette cloison est mince..., commença Meïr.

Il ne termina pas sa phrase et il se tut soudain ;

de l'autre côté de la cloison venait de se faire entendre une énergique protestation de son oncle Abram :

— Je ne savais rien de tout cela ! Toi, Yankiél, tu ne m'en as rien dit.

En même temps sonnait le mauvais rire de Yankiél.

— Parce que je sais ce que je fais... s'écria-t-il. J'étais bien certain qu'on s'entendrait difficilement avec toi pour une telle affaire ! Mais une fois que je l'aurai terminée tout seul...

— Plus bas ! siffla Kalman, et les deux voix se firent de nouveau chuchotantes.

— Éliézer ! insista Meïr, est-ce que tu veux honorer ton père, ainsi qu'il a été ordonné sur le mont Sinaï ?

Le fils de Yankiél soupira.

— C'est avec des pleurs que je demande à Jéhovah de pouvoir honorer mon père...

Meïr le prit par la main.

— Alors, sors d'ici ! sors d'ici ! car, si tu y restes encore un moment, jamais plus... jamais plus... tu n'honoreras ton père.

Le jeune homme parlait avec un tel emportement qu'Éliézer pâlit, troublé.

— Et comment m'en aller maintenant ? murmura-t-il, s'ils causent d'un grand secret.

On entendit de nouveau s'élever la voix ironique de Yankiél.

— Le ravaudeur Schmül, le miséreux, et le char-

retier Yokhél, le voleur... toucheront l'un et l'autre une grosse somme...

— Et les paysans qui ont transporté l'eau-de-vie ? s'écria Abram.

Yankiél se mit à rire.

— Ils sont tous, corps et âme, ainsi que tout leur avoir, entre les mains de mes débitants.

— Plus bas ! siffla de nouveau Kalman, plus flegmatique et plus prudent que ses compagnons.

Cette fois Éliézer se mit à trembler. Un soupçon se fit jour dans son esprit.

— Meïr ! Meïr ! murmura-t-il avec une impétuosité dont il n'était pas coutumier, je veux m'en aller d'ici, mais je n'ose passer près d'eux... parce qu'ils devineront que j'ai appris quelque chose de leur secret.

Meïr poussa son ami vers la fenêtre ouverte.

En un clin d'œil, Éliézer eut disparu de la chambre. Alors Meïr se redressa et dit :

— Allons, maintenant je vais me montrer ! Qu'ils sachent qu'il y avait ici des oreilles qui ont pu les entendre !

Ce disant, il ouvrit la porte et entra dans la pièce voisine.

Là, près de la cloison, étaient assis trois personnages, autour d'une petite table de bois blanc, sur laquelle Yankiél et Abram appuyaient leurs coudes, rapprochant leurs têtes penchées. Kalman se tenait le buste droit, imposant, vêtu, comme d'habitude, de sa brillante lévite. Yankiél avait la face fiévreuse,

couleur de brique : ses yeux étincelaient de convoitise et de méchanceté ; Abram était pâle, courbé, ses regards tournés vers le sol, trahissaient l'inquiétude et un cruel embarras. Mais rien ne pouvait ébranler la tranquille placidité de Kalman. Ses joues conservaient leurs fraîches couleurs et, sur ses lèvres charnues, reposait un sourire mielleux de parfait contentement.

En entrant, Meïr perçut encore distinctement les paroles que prononçait son oncle Abram.

— Et si tout le château brûle en même temps que l'entrepôt ?

— Oh ! la ! la ! répliqua ironiquement Kamionker, le grand malheur ! Ce ne sera jamais qu'un Edomite de plus réduit à la mendicité !

Mais il s'arrêta net et fut secoué tout entier d'un frisson soit de terreur, soit de colère. Il venait de voir la porte s'ouvrir et donner passage à Meïr. Ses deux compagnons aperçurent aussi l'intrus : la bouche souriante de Kalman grimaça, le front d'Abram se plissa, menaçant.

Meïr s'arrêta un moment et fixa ses yeux sur son oncle. Son regard était perçant, résolu, mais en même temps si humble, si triste et si plein de muette prière que, lorsque les yeux d'Abram l'eurent croisé, ils clignotèrent avec inquiétude et se tournèrent vers la terre : sa tête grisonnante s'abaissa également, et ses mains retombèrent sur ses genoux et se mirent à trembler.

Meïr traversa la salle à pas lents et sortit.

Derrière lui Yankiél cria :

— Le maudit !

Abram et Kalman restèrent longtemps silencieux.

— Pourquoi, Yankiél, nous as-tu conduits dans un endroit si mal choisi ? demanda tout à coup Kalman avec flegme.

— Pourquoi ne nous as-tu pas avertis que, derrière cette porte, quelqu'un pouvait nous entendre ? murmura Abram furieux.

Yankiél s'excusa en disant que, derrière cette porte, se trouvait la chambre de son fils, le chantre, qui ne s'intéresse aucunement aux affaires, qui n'y comprend rien, qui ne fait jamais que lire et prier.

— Et puis, ajouta-t-il après un moment de réflexion et en s'enhardissant... qu'est-ce que cela peut faire que Meïr ait entendu ?... C'est un Israélite ! Il est des nôtres. Contre les siens, il n'osera rien laisser transpirer de ce qu'il sait.

— Il l'osera peut-être, fit observer Kalman, mais nous aurons l'œil sur lui, et, si ses lèvres prononcent un seul mot, nous le plierons comme un arc.

Abram se leva.

— Faites ce que vous voudrez, dit-il avec rage, moi je ne veux pas entrer dans cette affaire...

Yankiél lui lança un regard venimeux.

— Eh bien ! tant mieux ! nous y gagnerons davantage, Kalman et moi. Ceux qui risquent doivent seuls avoir tout le profit.

Abram se rassit. Ses traits ravagés, nerveux, reflétaient le déchirement d'une lutte intérieure.

Un bâton de craie à la main, Yankiél se mit à calculer, inscrivant, sur une ardoise, les chiffres du gain probable.

— Huit mille barriques d'eau-de-vie, à quatre roubles la barrique, font 32.000 roubles. Trente-deux mille roubles à diviser par trois, la part de chacun de nous revient à 10.666 roubles, 66 kopecks et demi. Nous donnons 600 roubles à Schmül et 600 à Yokhél, il reste net pour chacun de nous 10.066 roubles 66 kopecks et demi.

Abram fut de nouveau debout ; son mouchoir entre les mains, les yeux rivés au sol, il réfléchissait. Il demanda enfin :

— Et quand cela doit-il avoir lieu ?

— Le plus tôt possible ! répondit Yankiél.

Alors, sans prendre congé de ses compagnons, sombre, préoccupé, Abram s'éloigna à pas rapides.

Sur la grandeplace du marché, la foire commençait. Les rumeurs de la foule se mêlaient au roulement des voitures. La population de Szybow, déjà tout entière debout, vaquait à ses affaires. On préparait les ventes, les achats, les échanges de toutes sortes.

## IV

Chez les Ezofowicz tout le monde était sur pied.

Dans la salle d'honneur, — tout embaumée de l'arome des pins, dont les branches jonchaient le plancher, — sur le canapé à haut dossier, trônait le patriarche en ses habits de fête : longue lévite, riche ceinture, calotte de velours sur ses cheveux blancs. A petites gorgées, il dégustait le thé préparé avec soin, dont la liqueur d'or brillait à travers le cristal du verre. L'énorme samovar, rangé d'ordinaire au haut de l'armoire, chantait maintenant dans la vaste pièce contiguë où, dans la cheminée, flambait un grand feu de bois.

Ces préparatifs, les vêtements de fête de Saül, la blancheur neigeuse des rideaux des fenêtres, tout annonçait que la demeure du riche commerçant aurait à accueillir des hôtes nombreux.

Cependant, le vieux patriarche, encore seul, jouissait en paix de cette atmosphère d'ordre et de bien-être, de cette joyeuse exubérance de la vie domestique, qui, des caves aux combles, emplissait le logis.

En de pareils instants, chef vénéré d'une antique et nombreuse lignée, il aimait à savourer, en toute leur plénitude, ces faveurs, dont le Très-Haut daignait bénir sa vieillesse.

Soudain la porte s'ouvrit pour livrer passage à Meïr... et aussitôt, dans les yeux du vieillard, l'ombre du souci voila ce reflet de béatitude intérieure. La présence de son petit-fils lui rappelait que, sous les belles fleurs de son existence, se cachait une épine.

La figure du jeune homme jetait comme une note discordante en cette paisible harmonie. Meïr paraissait pâle et préoccupé. Une sombre flamme brûlait au fond de ses yeux. Il entraît là, résolu, la tête haute ; mais, à la vue de l'aïeul, il s'inclina... Hélas, avec quelle joie et quelle confiance ne s'approchait-il pas jadis de ce grand-père chéri et vénéré... Maintenant, voici qu'entre eux s'élevait une muraille sans cesse grandissante. Cette muraille, c'est lui qui l'avait édifiée par ses actes, par sa conduite, par ses paroles. Oh ! comme il regrettait l'ancienne douceur de ces chers yeux éteints, désormais sévères et courroucés... Aussi, ce fut presque en suppliant qu'il s'adressa au vieillard.

— Grand-père ! J'aurais à vous entretenir d'un grave sujet !

Touché par cette soumission, Saül répondit, la voix indulgente :

— Parle !

— Grand-père, me permettez-vous de fermer portes et fenêtres, afin que nulle oreille ne puisse entendre ce que j'ai à vous confier ?

— Tu le peux ! fit le vieillard, mais cette fois une vague inquiétude fit trembler ses lèvres.

Les portes et les fenêtres closes, Meïr revint se poster en face de son grand-père.

— Grand-père ! commença-t-il... Je vais, par mes révélations, vous causer de nouveaux chagrins. Mais à qui ouvrirais-je mon cœur, si ce n'est à vous, qui fûtes mon bienfaiteur et mon père ? C'est vers vous que je me sens entraîné, en chacune de mes peines, en chacun de mes doutes.

Sa voix frémissait, gonflée de tendresse... Il eût voulu s'agenouiller, reposer sa tête entre les mains sûres de l'aïeul. Et Saül, ému, les paupières humides, l'encouragea :

— Parle sans crainte. Bien que tu ne sois pas tel que voudrait te voir mon âme, tu n'en es pas moins l'enfant du fils préféré, si prématurément ravi à ma tendresse. Parle ! Éprouves-tu quelque chagrin ? J'éloignerai ce chagrin. Quelqu'un t'a-t-il fait du tort ? Je me dresserai en face du persécuteur et vengerai sur lui tes offenses.

Ces paroles consolèrent Meïr, lui inspirèrent confiance.

— Grand-père ! dit-il d'une voix plus rassurée, grâce à vous, soucis et chagrins me sont épargnés. Nul ne m'a fait de tort non plus, mais j'ai surpris un

terrible secret. Il m'étouffe, et je viens à vous, grand-père, certain qu'avec l'autorité que vous confèrent vos cheveux blancs, votre sagesse, vous saurez empêcher un crime et une honte.

A ces mots, Saül fixa sur son petit-fils un regard scrutateur et défiant.

— Heureux, énonça-t-il, qui n'a pas pénétré les secrets de ses semblables, ou qui, les ayant surpris, mure ses lèvres comme une tombe. Toutefois, si tu ne me confiais pas tes alarmes, peut-être les dévoilerais-tu à d'autres et nous attirerais-tu par là de nouveaux chagrins. Parle donc, quel est ce secret ?

— Grand-père, vous le savez, Yankiél afferme à bail la distillerie de M. Kamionski. Il y a emmagasiné six mille barriques d'eau-de-vie, durant la période de baisse. Maintenant, la hausse survenue, il voudrait vendre, mais sans payer la taxe à l'État.

Saül écoutait, avec une expression remplie d'inquiétude.

— Plus bas ! plus bas ! fit-il.

Et Meïr continua, presque en un chuchotement.

— Donc, pour ne pas payer les droits, Yankiél a clandestinement déménagé ses barriques et les a enfouies au pied de la colline caraïte, sous les sables. Puis il a tout vendu aux cabaretiers des environs. En même temps, il se faisait le raisonnement suivant : « Qu'advient-il, quand l'inspecteur ne trouvera pas d'eau-de-vie au magasin ? Enquête, poursuites, graves ennuis. » Alors, grand-père,

il a corrompu deux pauvres juifs, deux misérables dont il a acheté la conscience à prix d'argent.

— Chut ! chut ! souffla Saül consterné... Pas un mot de plus ! Je sais, je devine tout...

Et les mains du vieillard tremblaient, ses épais sourcils se contractèrent, hérissés. Longtemps il demeura anéanti, silencieux... enfin, sans lever ses paupières gonflées, il murmura d'une voix mal assurée :

— C'est impossible ! Le mensonge parle par tes lèvres.

Meïr protestait, indigné.

— C'est aussi vrai que ce soleil nous éclaire. Avez-vous oublié les mêmes accidents qui se sont produits l'an dernier?... Ne se renouvelleront-ils pas, de plus en plus fréquents ? Ah ! le cœur de tout honnête Israélite se serre d'angoisse à cette pensée, la honte lui brûle le front !

— Mais enfin, d'où saurais-tu ces choses ? Comment les aurais-tu comprises ? Non ! encore une fois, je me refuse à te croire.

— Comment j'ai su ces choses ? répéta Meïr... Comment j'ai compris ? Mais n'ai-je pas été élevé dans votre maison ? N'y ai-je pas vu passer des marchands, juifs et chrétiens, riches et pauvres?... Ne causaient-ils pas affaires avec vous ? Eh bien ! j'écoutais, je comprenais.

Saül se taisait. Ses traits reflétaient les sentiments les plus contradictoires. Soudain, la colère l'emporta.

— Toi ! s'écria-t-il, tu es trop perspicace, trop cu-

rieux. Ton âme inquiète sème l'inquiétude autour d'elle. Tes soupçons empoisonnent la paix de mes vieux jours. Je me sentais heureux aujourd'hui, mais tu es entré, et le chagrin a suivi tes pas !

Meïr courba la tête.

— Grand-père ! fit-il tristement. Pourquoi m'accuser ? pourquoi m'en vouloir ? Est-ce mon intérêt personnel qui me fait parler ?

— Tu n'as pas à te mêler des affaires d'autrui.

-- Il ne s'agit pas là d'affaires d'autrui, répliqua le jeune homme avec plus de vivacité : Yankiél est des nôtres. Le laisserons-nous corrompre l'âme d'Israël, souiller notre gloire aux yeux du monde ! Et puis, grand-père, cette honte vous touche de près, car votre fils Abram s'y trouve mêlé, lui aussi.

Saül se souleva de son siège et de nouveau y retomba lourdement.

— Mon fils Abram ! balbutia-t-il.

Et son regard scrutait le visage de l'adolescent.

— Meïr ! Meïr ! Est-ce bien la vérité ?

— J'ai vu de mes yeux, entendu de mes oreilles !

Le vieillard demeura quelques instants plongé dans ses réflexions.

— Oui ! reprit-il, solennel. Tu as le droit de venir porter témoignage contre le frère de ton père, car, de sa faute, l'opprobre rejaillirait sur toi, sur notre famille entière. Jamais ! jamais les Ezofowicz ne trempèrent leurs mains en de pareils forfaits : Abram n'en sera pas complice.

— Grand-père ! exigez aussi de Yankiél et de Kalman qu'ils renoncent à leurs vils projets.

Mais Saül branla le chef.

— Yankiél et Kalman sont-ils mes fils ou mes gendres ? Ils ne m'obéiront pas !

— S'ils refusent... vous les dénoncerez à Kamionski, à la justice !

Cette fois, le patriarche foudroya son petit-fils du regard.

— La sottise et la rancune parlent par tes lèvres ! Ton cœur est gonflé de bile et d'amertume contre ceux de ta race. Quoi ? Ton aïeul, un délateur ! Tu veux qu'il livre les Israélites, ses frères, à l'opprobre et au danger ?

Il allait continuer, lorsque la porte s'ouvrit. De nombreux visiteurs emplirent la salle. Négociants et marchands, fermiers des domaines voisins, venus pour prendre part à la foire, tous ils s'inclinaient devant le vieillard vénéré. Sans quitter sa place, Saül les accueillait, amène et grave, les conviant à s'asseoir, Puis il frappa les paumes de ses mains l'une contre l'autre. A ce signal, une servante apparut, portant des verres remplis de thé sur un plateau d'argent.

Meïr se retira, ses confidences forcément interrompues.

Dans la pièce contiguë, bourdonnait l'activité d'une ruche. Sur les bancs rangés contre la cloison, de nombreux indigents étaient assis.

La fille de Saül, Sarah, et sa bru, l'épouse de Ber,

allaient et venaient, distribuant à tous du pain, des écuelles où fumait un gruau appétissant, des gobelets d'étain remplis d'hydromel. Les pauvres recevaient ces dons avec d'humbles témoignages de gratitude. Tous, ils appartenait à la classe misérable des petits fermiers, cabaretiers, marchands ambulants.

Leurs visages hâves, leurs corps amaigris, leurs mains calleuses, révélaient une existence de privations, de soucis, de lutte acharnée. La moindre pièce de monnaie dépensée par eux, en dehors du foyer, eût infligé à leur famille les tourments de la faim : aussi, attirés à la foire par l'espérance d'un gain possible, se dirigeaient-ils vers cette demeure dont l'hospitalité traditionnelle était comme un héritage séculaire que les Ezofowicz se transmettaient de père en fils.

Vêtues de soie, de larges anneaux d'or aux oreilles, leurs coiffures à fleurs enrubannées, Sarah et sa belle-sœur s'empressaient, accortes, et allaient des fourneaux d'où jaillissaient des reflets de pourpre aux bancs qu'occupaient les hôtes. Au dehors, aux abords de la croisée ouverte, des mendiants tendaient leurs mains suppliantes. A ceux-là les servantes donnaient du pain, du lait caillé, quelques menues monnaies de cuivre. Un chœur de bénédictions et d'actions de grâces montait autour des deux femmes émues, souriantes, qui, sans cesse, tiraient de nouvelles aumônes du fond de leurs poches et les jetaient, heureuses, compatissantes, au pauvre monde.

Cependant, tout au fond de la pièce, un tableau plus gracieux s'offrait aux regards. Des enfants, parés de leurs habits de fête, des friandises aux lèvres, considéraient ces figures étrangères, mais qui leur souriaient, placides, pleines d'admiration et de tendresse. Et, entourée de ces visages roses, en son fauteuil, l'arrière-aïeule Freïda dodelinait de la tête... Aux jours de marché, ces rumeurs, cette animation joyeuse, ce va-et-vient affairé, ce flux et ce reflux de la foule changeante, la tiraient de sa somnolente torpeur, évoquant à ses yeux les images du passé. Il lui semblait alors revivre les anciens jours heureux où, jeune épouse aimée, elle maintenait en toute leur plénitude les vieux usages hospitaliers des Ezofowicz. Aussi, ses pupilles d'or pâle s'éclairaient-elles d'un reflet de vie, et, sur ses lèvres, s'épanouissait un sourire de contentement. On l'avait réveillée à une heure plus matinale, et ses petites-filles l'avaient revêtue de ses plus riches atours. Maintenant, la brune Lia, agenouillée devant elle, fixait l'étoile diamantée entre les plis du turban, tandis que sa sœur cadette passait aux oreilles de l'aïeule les lourds anneaux étincelants de pierreries... Une autre encore enroulait les cordons de perles autour du cou ridé, étalait la chaîne d'or massif qui, sur les neigeuses dentelles du tablier, brodait ses arabesques vives.

Tout entières à leurs soins, les jeunes filles souriaient, se relevaient, s'éloignaient pour mieux se rendre compte de l'effet produit, puis, de nouveau

agenouillées, elles jetaient à l'aïeule des regards de malicieuse tendresse, ou sur ces mains et ce visage exsangue portaient de bruyants baisers. Autour d'elle, de loin, les pauvres contemplaient cette scène touchante : l'aïeule centenaire, et, à ses pieds, ces fraîches jeunes filles. Admiratifs, ils secouaient la tête, saisis de respect. Cet âge auguste, cette gracieuse jeunesse, la richesse fabuleuse de ces joyaux, ce témoignage d'un filial amour, mouillaient leurs yeux de larmes, pénétraient leurs cœurs d'une vénération presque religieuse.

Seul, Meïr ne participait point aujourd'hui à cette douceur de la vie patriarcale. Comme il traversait l'étroit couloir, il y croisa son cousin germain Chaïm, qui s'élançait au dehors avec la joyeuse pétulance de ses quinze ans.

Meïr le héla au passage.

— Chaïm ! où est l'oncle Raphaël ?

— Où veux-tu qu'il soit ? répondit Chaïm sans s'arrêter, au marché... Il achète des bœufs avec l'oncle Ber.

— Et toi, Chaïm, où cours-tu ?

L'enfant n'écoutait plus ; son bonnet enfoncé sur sa tête crépue, une chanson aux lèvres, il détalait, avide de se mêler à la foule, d'assister au spectacle de ces scènes multiples et variées, qui se déroulaient ininterrompues, en un jour de foire.

Du perron, Meïr promena son regard autour de lui. La place grouillait : des chariots dételés, des

étaux en plein vent, des boutiques foraines, des troupeaux de bétail... Il reconnut Ber en train de marchander une couple de bœufs. A ses côtés, Raphaël gesticulait, en conversation animée avec des négociants, gros bonnets de l'endroit. Les dix doigts de ses mains levés et abaissés tour à tour, il devait supputer les gains probables à réaliser durant la journée. Aborder ces deux hommes, leur parler d'un sujet étranger à leurs préoccupations mercantiles, il ne fallait pas y penser. Meïr regardait ces gens comme à travers les voiles d'un songe. Il lui semblait surprenant que nul parmi eux ne parût s'inquiéter de ce drame qui seul absorbait sa pensée... Alors il essayait de se raisonner lui-même. « Que m'importe ? disait-il... Que puis-je faire ? » Et quiconque en cet instant eût attaché son regard sur lui, l'eût jugé indifférent, accablé de lassitude. Pourtant son sang bouillonnait. Il n'analysait plus ses impressions, mais il se rendait compte qu'il lui serait impossible d'attendre, les bras croisés, que s'allument à l'horizon les sinistres lueurs de l'incendie ?

Et de nouveau il monologuait, songeant au jeune seigneur Kamionski.

— Que nous a fait cet homme ? se demandait-il, anxieux. Pourquoi ce crime ?

Son regard distrait se posa sur le perron à colonnes, donnant accès à l'imposante demeure des Witebski. Le riche marchand de bois s'y tenait debout. Sur son gilet de satin, la chaîne d'or étincelait ; le cigare

aux lèvres, béat et paterne, il laissait tomber ses regards indulgents sur cette foule bariolée. Pour lui, le marché de Szybow, avec tout cet humble trafic, lui semblait fort au-dessous de sa dignité.

Soudain, Meïr prit un parti. Il se dirigea à pas rapides vers la maison d'Élie. Ce dernier, le voyant venir, s'avança à sa rencontre, la main tendue.

— Salut ! salut ! disait-il, épanoui. Un hôte rare, mais toujours désiré ! Je le sais, vous n'avez guère eu le temps de rendre visite à votre fiancée. Une petite pénitence au Bet-ha-Midrash, n'est-ce pas ? De pieuses méditations... le Talmud... Mon Dieu ! tout cela n'est pas grave. Votre vénérable aïeul n'en est pas moins un digne et cher homme... Il a dû lui coûter beaucoup de vous punir... Et vous aussi, vous regrettez un instant de violence?... Folies de jeunesse ! Entrez donc, je vous prie. Je cours avertir ma femme : elle sera heureuse d'accueillir son futur gendre.

Et Witebski introduisait son hôte au salon, l'installait dans l'un des fauteuils, puis, lui coulant un malicieux regard :

— Cher Meïr, il ne me déplaît pas que vous vous montriez timide auprès de votre fiancée. J'apprécie cette délicate pudeur. Tel je fus, au temps de ma jeunesse. Mais ma fille, voyez-vous, a reçu une éducation très soignée ; elle a fréquenté le beau monde, dont les usages sont tout autres. Elle est surprise, et — pourquoi ne vous le dirais-je pas ? — peinée de

votre indifférence apparente, alors que nous avons déjà fixé la date du mariage. Je ne demande pas mieux que de vous l'amener ici : les fenêtres fermées, l'on ne vous verra pas du dehors. Causez à cœur ouvert, apprenez à vous connaître l'un l'autre.

Et il s'éloignait, enchanté de sa combinaison, lorsque Meïr le retint par la manche.

— Rébé ! pardon ! mais je n'ai ni mariage, ni fiancée en tête, à l'heure qu'il est ! C'est une tout autre et délicate affaire qui m'amène ici.

Alors seulement l'air soucieux du jeune homme, sa pâleur, frappèrent Witebski. Sa belle quiétude fut troublée du coup, il le considéra avec une certaine défiance.

— L'affaire qui m'amène, poursuivit Meïr, ne me concerne pas personnellement.

— Eh bien ! puisqu'il ne s'agit ni de vos intérêts, ni des miens non plus, interrompit Witebski, qu'avons-nous à nous préoccuper de ceux des autres ?

— Il est de ces intérêts généraux, dont nous ne saurions nous affranchir. J'ai surpris un terrible secret aujourd'hui ! expliqua le jeune homme à voix basse.

Mais Élie l'arrêta net...

— Un terrible secret ! Je ne suis pas curieux. Je ne veux pas le connaître, mais là, pas du tout ! Pourquoi voulez-vous m'en parler ?

— Pour que vous puissiez intervenir à temps.

— Moi, intervenir ? et que m'importe ? laissez-

moi donc en paix, je vous en prie. Quelle mouche vous pique, de venir me raconter tout cela ?

— Parce que vous êtes riche, honoré, influent. Vous savez gagner les cœurs. Même le Rabbi sourit d'aise chaque fois qu'il vous rencontre... Un mot de vous peut faire beaucoup... et si vous vouliez ?...

— Mais je ne veux point... là ! est-ce assez clair ?  
— Et la face réjouie de Witebski se chargea de lourds nuages. — Je suis riche, influent, je vis en bonne intelligence avec tout le monde... c'est vrai. Mais voulez-vous que je vous le dise ?... si je me mêlais des secrets d'autrui, si je cherchais à fourrer mon nez partout, je ne serais ni riche, ni influent : bref, je ne serais pas heureux comme je le suis.

— Rébé ! reprit Meïr avec feu... Certes, il m'est agréable de vous savoir heureux ; toutefois, je n'achèterais jamais le bonheur, au prix du dam de mon prochain.

— Et qui vous parle de causer du tort au prochain ? Je m'en garde bien au contraire ! Honnête négociant, mes clients m'honorent de leur confiance et de leur amitié... Grâce à Dieu ! je puis regarder les gens droit dans les yeux, et sur l'héritage transmis à mes enfants ne pèsera pas une seule larme.

Meïr s'inclina.

— Je sais, Rébé, je sais qu'il en est ainsi. Une scrupuleuse probité a toujours réglé votre conduite. Par elle, vous rehaussez la gloire d'Israël. Il me semble pourtant que, sous peine de passer lui-même

pour coupable, un honnête homme ne saurait assister, insensible, aux méfaits qu'il est en son pouvoir d'empêcher. Ainsi, j'ai appris ce matin qu'un de nos frères en Israël se prépare à causer un préjudice immense à un innocent dont il n'a jamais eu à se plaindre... Je ne puis par moi-même déjouer ses projets... mais je cherche une âme de bonne volonté. Vous pourriez, vous, Rébé, détourner ce malheur.

Un éclat de rire sonore lui répondit. Witebski lui tapotait amicalement l'épaule.

— Là ! là ! mon cher !... vous êtes une tête chaude et un malin ! Vous voudriez vous débarrasser d'un souci, et me le passer gentiment... Là ! là ! merci pour ce beau cadeau, permettez-moi de le refuser. Laissez donc ! pourquoi chercher à nous troubler l'existence ? Ne devrions-nous pas nous réjouir plutôt en ce beau jour ? Attendez-moi ! le temps de vous ramener votre fiancée. Vous ne l'avez pas encore entendue au piano. Oh ! le beau talent ! Vous verrez, vous jugerez par vous-même. Ce n'est pas jour de sabbat : elle vous jouera ses plus jolis morceaux.

Rassérééné, il se dirigeait vers la porte, mais de nouveau Meïr maîtrisa son élan.

— Rébé ! Écoutez-moi ! Il le faut... Vous ne sortirez pas d'ici, avant de m'avoir entendu. Je ne puis m'adresser qu'à vous. Chacun aujourd'hui vaque à ses affaires. Vous, Rébé, vous êtes libre.

Witebski avait cessé de sourire.

— Meïr, dit-il, le visage soucieux, je vous vois

en mauvais chemin. Je ne suis pas le premier à le dire. Il en est parmi nous qui vous condamnent sans appel. Moi, vous le savez, j'incline à l'indulgence. J'estime, comme vous, qu'il est certaines choses à réformer au sein d'Israël. Voilà le fond de ma pensée, que je n'ai guère dévoilé à d'autres qu'à vous. Au demeurant, si c'est Dieu lui-même qui a inspiré et voulu ces choses, en m'y opposant, je courrais risque de m'attirer sa colère. Si, au contraire, ce ne sont là que des inventions et des erreurs humaines, des sages viendront qui les réformeront sans que j'aie à m'en mêler. Moi, ma famille, mes affaires, voilà ce qui doit m'intéresser. Je ne suis ni juge, ni rabbin : donc je me tais. Je tâche de contenter le Seigneur, mon Dieu, et les hommes, mes semblables. Personne ne peut dire que je me sois placé en travers sur sa route. Telle est ma règle de conduite, et je désirerais beaucoup la voir adoptée par vous. Non pas que je veuille vous faire la leçon. Arrangez votre vie comme bon vous semble, seulement, puisque vous devez épouser ma fille, vous rentrez dans le cercle circonscrit de mes intérêts et de mes devoirs immédiats... et...

— Rébé ! interrompit vivement le jeune homme, une flamme au fond des yeux. Pardonnez-moi les paroles que vous allez entendre. Votre fille ne sera jamais la compagne de ma vie. Jamais je ne deviendrai son époux.

Witebski eut un brusque sursaut.

— Hein ! Qu'entends-je là ? En voilà, du nouveau ! Votre aïeul n'a-t-il pas tout arrêté, tout convenu avec moi ? N'a-t-il pas en votre nom envoyé les cadeaux de fiançailles ?

— Oui ! c'est vrai, grand-père est tombé d'accord avec vous... mais il a agi en dehors de moi, contre ma volonté !

— Eh bien ! s'écria Witebski ahuri... Qu'y a-t-il donc ?... Que reprochez-vous à ma fille ?

— Moi, Rébé, absolument rien... mais mon cœur ne m'entraîne pas vers elle... Je crois que votre fille aussi ne sent pas d'inclination pour moi... L'autre jour, passant sous vos fenêtres, je l'ai entendue se plaindre... parce qu'on la mariait de force à un juif ignorant et grossier ! Eh bien, c'est vrai, je suis un juif ignorant et grossier, mais... son éducation, si brillante, ne me plaît pas, à moi, non plus... Pourquoi nous imposer des chaînes à l'un et à l'autre ? Nous ne sommes pas des enfants ; nous avons chacun d'autres aspirations, nous comprenons différemment le bonheur.

Witebski ne détachait pas du jeune homme son regard, empreint d'une stupeur profonde. Il leva ses bras au ciel.

— Mes oreilles ne m'abusent-elles pas ? Ai-je bien compris le sens de vos paroles ? Vous ne voulez pas de ma fille ? Vous ne voulez pas de Méra !... une demoiselle si distinguée, si instruite !

Son front s'empourprait sous l'injure. L'homme

du monde affable et onctueux se transformait en père offensé dans sa tendresse et sa vanité... Il allait laisser libre cours à son indignation, lorsque la porte du salon s'ouvrit avec fracas, et, sur le seuil, les yeux étincelants, sa toilette inachevée, les nattes de sa perruque frisée flottantes sur ses épaules, surgit Mme Hana.

— J'ai tout entendu... je...

Elle n'en put dire plus long, l'indignation la suffoquait ; elle avançait vers Meïr, menaçante :

— Quoi ! Vous ne voulez pas de ma fille ? clama-t-elle à son tour, d'une voix suraiguë... Vous ! un petit juif de Szybow, vous osez repousser une demoiselle du monde, notre Méra... une perle !... Fi donc ! ah ! vous n'êtes qu'un sot ! un débauché !... oui, un débauché !

En vain Witebski s'efforçait-il de modérer sa femme.

— Chut ! assez ! et il murmurait des paroles d'apaisement à ses oreilles ; il lui serrait le bras.

Elle, cependant, oubliait ses prétentions à l'élégance, aux belles manières. Emportée par la fougue de son ressentiment, peu soucieuse de la grâce de son maintien, du choix de ses paroles, elle se répandait en invectives violentes, tutoyait l'audacieux.

— Quoi ! tu oses repousser Méra, tu dédaignes notre fille ? En vérité ! voilà un grand malheur ! Nous en dessécherons de dépit, n'est-ce pas ? Elle ne trouvera plus d'autre mari sans doute ? Elle va te pleurer à en perdre ses yeux ! Lamentations et déses-

poir ! tout cela parce qu'un ignorant et grossier petit juif de Szybow ne veut pas l'épouser ! Eh bien ! je te dis, moi, que je la conduirai à Wilna, et qu'elle y choisira à son gré... un général, un comte, un prince ! entends-tu ? un prince ! Ah ! tu t'imaginais tout pouvoir te permettre, parce que ton grand-père Saül est un riche marchand et parce que ton père t'a laissé de la fortune ! Je montrerai à ton aïeul, à tes oncles, à ta famille, que nous ne nous soucions pas plus d'eux que d'une vieille pantoufle.

Cependant Witebski fermait avec soin les portes et les fenêtres. Si on les entendait du dehors, quel esclandre ! grand Dieu !... chut ! chut !

Mais sa véhémence épouse ne désarmait point. Elle ouvrait les tiroirs de la commode en bois de frêne, et un à un en tirait les écrins qu'elle lançait à terre.

— Là ! c'est le cas que nous faisons de tes cadeaux. Porte-les donc à ta bonne amie la Caraïte... c'est la femme qu'il te faut.

— Chut ! chut ! suppliait Witebski, et il ramassait les écrins.

Rien n'y fit : Mme Hana les lui eut bientôt arrachés des mains.

— Je les porterai moi-même à son grand-père, continuait-elle exaspérée. Ce sot, ce fou, ce débauché... qui ne veut pas épouser notre fille ! L'avez-vous entendu, Seigneur ? Il lui préfère la Caraïte ! Ah ! mais, tant mieux ! Nous voici délivrés de sa personne. J'emène demain Méra à Wilna... Elle sera baronne !

Midi sonnait, lorsque Meïr quitta la maison des Witebski, poursuivi par les invectives de Mme Hana, et les reproches, plus modérés dans leur forme, mais non moins sensibles, du prudent Élie.

Sur la place du marché, la foire battait son plein. Partout, des voitures, des chariots chargés de blé, de bois, de tous les produits agricoles, partout, le tassement du bétail, l'ébrouement des chevaux, le mugissement des bœufs; les marchands ambulants vantaient leurs articles, les barbiers opéraient les malades en plein vent, et, dans cette foule compacte, les paysans trapus se frayaient un passage à coups de coude...

Pourtant, en un coin isolé, à l'extrémité de la place, contre le mur fraîchement crépi d'un vaste bâtiment, Abel le Caraïte, vêtu d'une houppelande loqueteuse, un mouchoir rouge enroulé autour du cou, se tenait assis, les jambes étendues. Autour de lui s'amoncelaient des corbeilles, des paniers, des nattes d'osier tressé. Bien que le soleil chauffât dur,

un bonnet en peau de renard recouvrait sa tête. De longues mèches de cheveux blancs tombaient sur ses épaules, une barbe aux teintes jaunâtres s'étalait en éventail sur sa poitrine. Les rayons solaires éclairaient en plein sa face décrépite et velue : ses yeux rougis clignotaient, aveuglés par la réverbération de la lumière. Et, près du Caraïte, Golda debout, souple comme une liane, mélancolique et grave, les rouges perles de ses coraux au cou, ses noirs cheveux noués en une torsade, attirait les regards...

Autour d'eux, une clameur continue, où revenaient les mêmes jurons, les mêmes chiffres cent fois répétés; des objurgations, de gros rires que traversaient, en fusées rapides, les cris des enfants; les éclats d'une rixe soudaine; les doléances, les récriminations des femmes, fendant l'air de leurs notes aiguës. Et, se mêlant à toute cette cacophonie, la voix cassée du Caraïte, chevrotait ses interminables récits. Loin de l'intimider, ces bruits semblaient l'exciter au contraire. Plus ils s'élevaient, plus il enflait ses chants, de sorte qu'à travers ce bourdonnement confus, les paroles montaient distinctes, en une psalmodie traînante...

« Et lorsque Moïse descendit du mont Sinaï, une telle splendeur jaillissait de sa face inspirée, que le peuple prosterné clama d'une voix unanime : « Moïse, répète-nous les paroles de l'Éternel ! » Un grand silence plana sur la terre et sous le ciel. Les tonnerres se turent. Alors Moïse, s'adressant aux soixante-dix

anciens, choisis au sein des tribus d'Israël, telles les étoiles gravitant autour de la lune, se mit à répéter les paroles de l'Éternel. »

Deux pauvres juifs, qui passaient, s'arrêtèrent, en entendant le vieillard prononcer le nom de Moïse.

— Le voilà qui chante ses psaumes ! fit l'un d'eux.

— Il ne cesse jamais de chanter ! reprit le second.

Le groupe grossit... Une femme demanda.

— Que chante-t-il là ?

— L'histoire et la Loi du peuple d'Israël, expliqua Golda.

Tous écoutaient, bouche bée. Les deux hommes souriaient, attentifs. La femme s'inclina vers le chanteur pour mieux l'entendre.

« Et lorsque le peuple d'Israël, récitait Abel, eut entendu les commandements du Seigneur, il s'écria : « Puissions-nous les observer fidèlement ! » Alors Moïse choisit douze tables de pierre où il grava les lois de l'Éternel, puis, s'adressant au peuple :

« — Vous tous, jeunes ou vieux, dit-il, hommes, femmes et enfants, de chaque tribu d'Israël ; et vous, les étrangers fixés parmi nous, et ceux qui fendent le bois, et ceux qui puisent l'eau, venez, tous tant que vous êtes, afin de contracter alliance avec le Seigneur, notre Dieu. Jurez-lui d'obéir à ses lois, de même qu'il a juré de tenir ses promesses envers vous. »

— Oh ! les belles choses ! Et comme il les dit bien, fit une voix au milieu de la foule...

— Entendez-vous!... ajouta un pauvre diable tout déguenillé, en poussant un profond soupir et en levant les yeux au ciel, — ceux qui fendent le bois et ceux qui puisent l'eau!...

La femme, penchée vers le vieillard pour mieux l'entendre, défit un nœud à son mouchoir crasseux, et en tira une monnaie de cuivre qu'elle déposa sur les genoux d'Abel.

Et, tandis que partout ailleurs, juifs et chrétiens se démenaient, criaient, disputaient, gesticulaient, après au gain, en leurs convoitises inassouvies, — là, sous cette muraille blanchie à la chaux, quelques âmes, s'isolant de la foule grondante, recueillies et silencieuses, se sentaient entraînées vers ces hautes et sereines régions, où se déroulaient à leurs yeux les éblouissantes images, où retentissaient à leurs oreilles les saints échos d'un antique et glorieux passé

Et l'on eut dit qu'Abel se ranimait aux effluves de cette attention sympathique: ces regards émus, fixés sur son visage, réchauffaient son vieux cœur, fécondaient sa mémoire. Sous ses paupières vacillantes, ses pupilles brillaient d'un reflet d'argent. Son bonnet rejeté en arrière, la face inspirée, sa chevelure flottante sur ses épaules, il apparaissait, tels ces aèdes qui, jadis, par leurs chants, réjouissaient et exaltaient l'âme du peuple. Ainsi il continuait sa psalmodie :

« Et lorsque les Israélites eurent traversé le Jour-

dain, Josué érigea deux tables en pierre, où il fit graver les dix commandements de Jéhovah. Alors, la moitié du peuple d'Israël bâtit ses tentes au pied du mont Gêrizim, tandis que l'autre s'établissait au pied du mont Hébal. Et des voix se firent entendre, si puissantes qu'elles parvinrent aux oreilles de chacun des fils d'Israël : « Celui-là aura violé l'alliance contractée avec le Seigneur, qui adorera les faux dieux, qui n'honorera ses père et mère. Et violera l'alliance contractée, celui-là encore, qui convoitera le bien d'autrui, qui induira l'aveugle en un mauvais chemin, qui persécutera l'étranger, l'orphelin et la veuve ; qui répandra autour de lui le mensonge, qui dira de l'innocent : Qu'il meure ! » Et lorsque ces voix puissantes eurent ainsi parlé au peuple d'Israël, il répondit, comme s'il n'eût possédé qu'une bouche et qu'une poitrine : Ainsi soit-il ! »

— Ainsi soit-il ! murmurèrent d'un commun accord toutes ces lèvres qui, quelques minutes auparavant, se disputaient, acharnées, le plus infime gain.

Maintenant, une jeune paysanne chrétienne, se frayant un chemin à travers la foule, soulevait de terre un des paniers d'osier amoncelés aux pieds du vieillard et en demandait le prix. Golda le lui indiqua, grave et paisible. La femme marchandait, avec des paroles insolentes, mais Golda, silencieuse, sans paraître l'entendre, fixait son regard rêveur en un point de la place. Une rougeur fugitive colora ses joues ; sur ses lèvres un sourire s'épanouit, à la fois

candide et passionné. Voici qu'à une centaine de pas, la haute silhouette de Meïr émergeait du sein de la foule. Il se rapprochait d'eux, sans les voir, absorbé, les traits angoissés. Il passa, et bientôt il disparut dans la cour de la synagogue.

Là, stationnait une multitude. Meïr, poussé par le flot humain, arriva à la porte de l'humble demeure du rabbin. Aux abords, la cohue se pressait plus compacte, mais silencieuse, recueillie, étouffant jusqu'au bruit de ses pas ! Ce n'était plus là le tumulte de la place du marché : ni cris, ni disputes, ni marchandages, ni rires. Pas de visages congestionnés, de regards luisants de convoitise, pas de gestes violents ou grossiers. La foule gardait un respectueux silence en approchant de la maison vénérée.

Meïr observait ce monde. On y voyait à peine quelques habitants de Szybow. C'étaient principalement des juifs accourus des localités éloignées, moins attirés par la foire que par la renommée du saint Rabbi. Ça et là quelques riches marchands, que distinguaient leurs vêtements cossus, mais en général des pauvres et des désespérés... toute une tourbe déguenillée, des visages hâves empreints du sceau de la souffrance et de la misère... vieux et jeunes, hommes, femmes, enfants.

Une dernière poussée. Meïr franchit le seuil et se trouva dans un vestibule étroit et sombre. Les pèlerins s'y tassaient, épaule contre épaule, formant un rempart impénétrable. Cependant le silence

régnait profond, à peine interrompu par des soupirs. Méïr essayait de se frayer un passage. Les têtes, luisantes de sueur, se retournaient et, à sa vue, la cohue s'écartait, car bon nombre de ces indigents reconnaissaient le jeune Moreïné, dont la famille venait de les accueillir sous son toit, de les pourvoir de nourriture et d'aumônes. Puis aussitôt, ils reprenaient leur attitude recueillie, les yeux braqués sur la porte ouverte de la pièce voisine.

Hissés sur la pointe des pieds, le cou tendu, pénétrés d'une sainte stupeur, les pupilles dilatées, ils s'efforçaient d'entrevoir, fût-ce un coin du réduit sacré. Et lorsque leur parvenait une vague rumeur, un écho affaibli de la voix vénérée, sur leurs lèvres, flétries par les privations et les maladies, flottait un sourire d'une indicible béatitude, comme si ces sons, à peine perceptibles, tombés de la bouche du sage, fussent l'huile et le baume merveilleux, aptes à guérir toutes les blessures de l'âme et du corps.

La pièce, que l'on voyait du vestibule, offrait l'aspect le plus étrange. Tout au fond, sur un banc adossé à la cloison, devant une table, on apercevait le Rabbi, en son humble vêtement journalier. Sa longue lévite crasseuse était déchirée par endroits ; sur la tête il avait une casquette roussie par l'usage, qu'il enfongait à l'arrière du crâne ; la visière flasque, élimée, pointait au-dessus du frontivoire jauni, qu'ombrageait une abondante et noire chevelure entrelacée de fils d'argent. Voûté, le buste en avant, Isaac

Todros semblait pétrifié en une immobilité de statue. Seules, ses sombres prunelles dardaient leur éclat sur ces visages tournés vers lui, et qui l'invoquaient, suppliants, terrifiés, en une fervente et muette extase.

Entre ce vieillard immobile et les quelques fidèles admis déjà en sa présence, s'étendait un espace libre, que nul n'eût osé franchir sans y être autorisé par un geste du saint ou par un appel. La pièce s'éclairait de deux lumières différentes, les rayons dorés du soleil, qui tombaient de la fenêtre ouverte, et les rayons rougeâtres du foyer où crépitaient des braises ardentes.

Au pied de l'âtre, accroupi par terre, Reb Mosché, l'inséparable disciple et serviteur du maître, surveillait l'infusion des simples. En son grossier sarrau de toile bise, la taille ceinte d'une corde, assis sur les talons de ses pieds nus, tantôt il ajoutait du bois au foyer, tantôt il jetait une pincée d'herbes desséchées au fond des pots de grès remplis d'eau bouillante, où se distillaient les philtres aux vertus curatives. Avec ces fonctions d'apothicaire il cumulait celles d'huissier, et il appelait à tour de rôle les sollicitateurs admis à comparaître devant le maître.

Justement il étendait son doigt tout noir vers les clients rangés contre le mur.

— Schamsché, le cabaretier, glapit-il, de sa voix éraillée.

Celui qui répondait au nom corrompu du puissant

athlète biblique, franchit le cercle réservé aux élus. On vit apparaître un petit Samson roux, sec et maigre, le visage tout tacheté. Parvenu à deux pas du Rabbi, il s'inclina jusqu'à terre.

— Celui qui se prosterne devant le sage, adore en lui la splendeur de l'Éternel, dit-il.

Sa voix tremblait, serrée dans sa gorge, étranglée d'émotion. Ses bras, ses épaules frémisssaient, comme agités d'un tic nerveux, ses glauques prunelles glissaient au fond de leurs orbites, inquiètes et effarées.

Isaac Todros ne bougeait pas, idole de pierre, ses yeux brillants fixés sur le solliciteur terrifié. Enfin, le malheureux ne parvenant pas à articuler une parole, des lèvres du Rabbi s'échappa une interrogation brève.

— Eh bien ?

Schamsché, consterné, rentra sa tête dans ses épaules. Il parla.

— Nassi ! murmura-t-il, pitoyable. Que la lumière de votre esprit dissipe les ténèbres de mon âme. Rabbi ! j'ai péché... et mon cœur est saisi d'effroi à l'idée d'entendre mes lèvres vous confesser ma faute. Nassi ! vous voyez devant vous un malheureux... qui a perdu son âme... perdu jusqu'à la consommation des siècles. Je n'ai plus qu'un seul espoir, Rabbi, c'est que vous m'enseignerez comment je puis encore me purifier de ma souillure.

Il dut s'interrompre pour reprendre souffle, et ne continua qu'au bout de quelques instants.

— Nassi ! Moi, ma femme Rifka et nos enfants, nous nous préparions à goûter au repas du jour du sabbat. Sur la table, ma femme avait posé un plat de viande... et à côté une jarre pleine de lait destiné à nos plus jeunes enfants. Elle puisait le lait avec une cuillère et le versait dans des assiettes. Mais sa main trembla, et une goutte de lait tomba dans le plat de viande...

Alors, sans un geste, les paupières rigides, le sage demanda :

— Et qu'as-tu fait de cette viande impure ?

Shamschéï courba la tête. Écrasé sous le poids de sa faute, il balbutia :

— Rabbi ! j'ai mangé cette viande, ma femme et mes enfants aussi.

Cette fois, des noires prunelles du saint jaillit une pluie d'étincelles.

— Ton devoir était de la jeter aux ordures. Comment as-tu osé souiller tes lèvres et celles des tiens de ces immondices ?

Le silence régna... Puis la voix du coupable reprit, suppliante :

— Nassi ! Je suis très pauvre. J'affirme une misérable auberge... et n'en tire pas toujours de quoi nourrir ma famille... Nassi ! J'ai six enfants, un vieux père infirme, et deux petits-enfants dont le père et la mère sont morts. Rabbi ! nous ne mangeons de la viande qu'une fois par semaine, le soir du sabbat ! La viande pure coûte si cher ! J'en achète trois livres

seulement chaque vendredi, et nous sommes onze à nous partager ces trois livres. Rabbi ! je savais que, durant la semaine entière, nous n'aurions plus que du pain sec, des oignons et des concombres à nous mettre sous la dent... et cette viande, vous comprenez, ça me retournait le cœur de la voir perdre... quoiqu'elle eût été souillée d'une goutte de lait.

Ainsi s'accusait et se justifiait à la fois le malheureux Schamsché.

Le Rabbi l'écoutait, le visage sombre.

Puis il tonna, indigné, d'autant plus terrible, qu'il gardait sa rigidité de statue. Son cou décharné tendu, il dardait sur le coupable ses yeux flamboyants. Longuement, minutieusement, il lui expliqua l'horreur du crime perpétré, l'importance de la prescription, violée par lui. Il rappela ce qu'à ce sujet avaient écrit de sages Tanaïtes, d'illustres rabbins, et de quels méticuleux commentaires leurs savants successeurs avaient enrichi ces définitions.

— Ton crime est immense ! conclut-il. Tu as, par ta gourmandise, violé l'alliance contractée entre le peuple d'Israël et Jéhovah. Tu as enfreint l'une des six cent treize prescriptions imposées à la stricte observance de tout fidèle sectateur de la loi mosaïque. Ainsi tu as encouru l'anathème dont le prophète Elie frappa jadis les jeunes gens qui le poursuivaient de leurs railleries, et celui que Josué lança contre les murailles de Jéricho. Néanmoins, attendu que seule a failli la chair, alors que ton âme a conservé la foi primitive,

attendu que te voici humble et repentant, confessant les fautes, en une grande contrition de cœur et d'esprit, je te remets l'abominable péché dont tu t'es rendu coupable, je t'absous, te purifie de toute souillure, t'enjoignant pour pénitence, à toi, ta femme et tes enfants, de vous abstenir de viande et de lait durant un mois, — en second lieu, de distribuer aux pauvres l'argent que vous eût coûté cette viande et ce lait. Alors vos âmes purifiées continueront à vivre dans la paix et l'édification, en communion avec tous vos frères d'Israël. Dites avec moi : Ainsi soit-il !

— Ainsi soit-il ! crièrent les pèlerins, ceux qui emplissaient la pièce et ceux qui s'empilaient, attendant leur tour, dans l'étroit vestibule, et ceux qui stationnaient aux abords de la sainte demeure.

Schamsché, délivré du poids qui chargeait sa conscience, mais condamné à ce jeûne d'un mois, qui viendrait encore aggraver son abstinence continue, se retirait heureux, les yeux noyés de larmes, balbutiant de confuses actions de grâces.

Alors, Reb Mosché se tourna de nouveau vers ceux qui attendaient, serrés contre la muraille.

— Reb Gerson, le mélamed ! appela-t-il.

A cette voix, de la noire cohue, émergea un homme robuste, une épaisse et sombre toison encadrant une tête énorme. Les yeux méditatifs, un volume ouvert entre les mains, il s'inclina devant le maître et lui exposa le cas suivant :

— Rabbi ! Projetez sur moi un rayon de sagesse ;

dissipez les doutes qui se sont emparés de mes esprits. Tout près de notre ville s'élève le château d'un des grands propriétaires de la contrée... Mes galopins vont au château. Ils en rapportent souvent d'étranges propos. Voici, par exemple, comment on leur y a expliqué la cause du tonnerre. Ce bruit formidable provient, leur a-t-on dit, du choc ou du frottement de deux nuages : de ce choc jaillit une force appelée « électricité ». Rabbi, est-ce vrai ? Cette force existe-t-elle ? et produit-elle vraiment le tonnerre et les éclairs ?

Tandis que Gerson parlait, à plusieurs reprises le Rabbi avait manifesté son impatience... Un sourire dédaigneux plissa ses lèvres.

— Mensonge ! s'écria-t-il, mensonge ! Une pareille force n'existe pas. Écoute. Lorsque les Romains eurent détruit le Temple et dispersé le peuple d'Israël par le monde entier, le tonnerre ébranla le ciel et la terre. D'où venait-il ? Du sein même de l'Éternel... car, à la vue de l'écroulement du Temple, le Très-Haut gémit de pitié. Et aujourd'hui encore, au souvenir du Temple anéanti, de l'ancienne splendeur de son peuple avilie, l'Éternel souvent pleure et gémit. C'est alors que retentissent au loin les grondements du tonnerre. Les larmes du Très-Haut ruissellent et font déborder l'océan : la terre alors se soulève, tremble et vomit des torrents de feu. Telle est la vérité. Va et répète à tes enfants les paroles que tu viens d'entendre...

A son tour, le mélamed congédié disparut au milieu de la foule.

Dans la pièce, maintenant, s'élevait un vagissement plaintif.

— Le cabaretier Chaïm et sa femme Malka ! annonça Reb Mosché.

Tous les deux avançaient, le visage hagard et douloureux. La femme, entre ses bras, portait un enfant exsangue et rachitique. Prosternés aux pieds du sage, ils lui tendirent le pauvre être, emmailloté en ses langes sordides. La mère pleurait, suppliant le saint de leur indiquer un remède. Attentif, ses yeux adoucis, Todros inclinait son visage vers le petit... tandis que, surveillant ses infusions, Reb Mosché, toujours accroupi, épiait le maître du regard, prêt à exécuter ses ordres...

Et c'est ainsi qu'ils passèrent tous à la file, prosternés devant le maître, le thérapeute, le prophète inspiré, — lui dévoilant leurs misères, invoquant sa puissance, implorant secours et guérison... C'étaient les cas les plus surprenants, les plus divers, les plus inattendus...

Un grand nombre de malheureux, pliant sous le poids de la misère, conjuraient le maître de leur révéler l'avenir. Le jour du Messie se lèverait-il bientôt, le jour béni de repos, de délivrance et de joie ?

Mais la plupart de ceux qui étaient là se contentaient de contempler de loin le Rabbi, heureux de

respirer le même air, de saisir au passage quelques saintes paroles tombées de ses lèvres, d'entrevoir sa face auguste.

Aussi bien Isaac Todros avait-il conscience de sa haute mission. Il pontifiait, prêchait, vaticinait, enseignait avec un zèle inlassable, une inaltérable patience, une imperturbable gravité. Il ne repoussait personne, approuvait, condamnait, jugeait, expliquait infligeait des pénitences, prescrivait des remèdes, dans sa même rigidité d'idole ; mais son regard, tour à tour sévère et pénétrant, ou compatissant, ou rêveur, plongeait jusqu'aux plus intimes replis de l'âme.

Souvent, lorsque ces malheureux, en leurs plaintes déchirantes, appelaient la venue du Messie, ses yeux, aussi noirs que la nuit la plus sombre, brillants de ferveur, se voilaient de tendresse. Car il aimait son peuple, dont les gémissements, la détresse, les désespoirs mouillaient ses prunelles de larmes de pitié... Parfois sur son front jauni perlait la sueur, sa gorge se desséchait, sa poitrine se soulevait haletante, il tombait exténué de fatigue ; mais, sans interrompre ses enseignements un instant, du revers de sa manche il s'essuyait la face, puis continuait l'œuvre d'édification, de consolation ou de châtement...

Les consultants se succédaient sans trêve.

Soudain, Meïr se sentit tiré par la manche de sa lévite. Il se retourna, et aperçut Ber qui lui chuchota à l'oreille :

— Viens. Je t'ai cherché partout. Sortons d'ici.

— Impossible. J'ai une affaire grave à confier au Rabbi... J'attends qu'il soit seul.

— Viens, répéta Ber, passant son bras sous celui du jeune homme.

Meïr voulut se dégager de son étreinte, mais l'autre l'emmenait de force.

— Tu reviendras plus tard, lorsque la foule se sera écoulée... si toutefois tu ne changes pas d'avis.

Déjà, ils se trouvaient dehors. Ber, silencieux, entraînait son compagnon sous les murs du Bet-ha-Midrasch. Là, isolés, ils pouvaient du moins échanger leurs confidences, sans crainte d'être entendus.

Meïr s'appuya contre la muraille. En face de lui, Ber continuait de l'observer.

— Ton grand-père, commença-t-il enfin, s'est longuement entretenu avec Abram. Il a même congédié ses hôtes pour causer plus librement. J'ai dû assister à cette explication. Rassure-toi : ton oncle Abram ne sera pas complice du crime qui va s'accomplir.

— Qui va s'accomplir, dis-tu ? interrompit Meïr. Non, il ne s'accomplira pas. Je ferai en sorte qu'il ne puisse s'accomplir.

Un triste sourire passa sur les lèvres de Ber.

— Tu feras en sorte qu'il ne puisse s'accomplir ! Et comment ? Je me suis douté que tu voulais confier ces choses au Rabbi, et je t'ai cherché pour te prévenir, pour détourner le malheur de ta tête. Tu as cru, n'est-ce pas, qu'il te suffirait de révéler le complot

tramé au Rabbi, et qu'aussitôt il fulminerait contre les malfaiteurs. Certes, s'il agissait ainsi il serait obéi... seulement, il n'agira pas ainsi.

— Pourquoi pas ? demanda Meïr.

Ber poursuivit, avec un sourire railleur :

— Demande-lui, par exemple, de t'indiquer quels sont les aliments purs et les aliments impurs, si l'on peut moucher sa chandelle le jour du Sabbat, et ceindre ses reins d'un mouchoir... demande-lui ce qu'il convient de bénir en se mettant à table, le vin ou le pain... A toutes ces questions il trouvera de longues et savantes réponses. Mais si tu lui parles de distillerie, d'impôts, de domaines seigneuriaux, de certains projets inavouables tramés par des âmes cupides, il t'écouterà, les yeux écarquillés, comme écoute un homme sourd, sans te comprendre, parce que, pour lui, en dehors des livres d'où il puise sa sagesse et sa science, l'univers entier n'est qu'un désert enveloppé d'épaisses ténèbres !

Meïr courba la tête.

— Je sens que tu dis vrai, répliqua-t-il, et pourtant si j'essayais, si je lui posais cette question : « Maître, est-il permis, en vue d'un profit personnel, de causer un préjudice à un juste et à un innocent ? »

Ber répondit :

— Il t'interrogerait à son tour. Quel est, te dirait-il, cet homme juste et innocent ? Un Israélite ou un Édomite ?

— Un Édomite ! répéta Meïr, ainsi qu'un écho.

Il leva les yeux vers le ciel, plongé en une réflexion profonde, puis, les ramenant, surpris, vers son interlocuteur :

— Ber! murmura-t-il. Ressens-tu une grande haine contre les Édomites?

Ber hocha la tête négativement.

— La haine est une amertume au cœur, formula-t-il. Jadis, quand j'étais jeune, j'ai eu un instant l'idée d'aller vers eux, vers ces Édomites, et de leur crier : « Sauvez-moi ! » Aujourd'hui, je me félicite d'être demeuré au milieu des miens... Cependant, mon cœur ne ressent aucune haine.

— Le mien non plus, affirma Meïr. Et Yankiél, crois-tu qu'il ne les haisse pas, lui non plus?

— Non plus. Il se borne à les traire comme des vaches à lait, et il les méprise, parce que, ne sachant surveiller leurs affaires, ils se laissent exploiter par lui.

— Et Todros, hait-il les Édomites?

— Oui! fit Ber, énergique. Todros les hait... et pourquoi cette haine? Parce qu'il ne vit pas de la même vie que nous tous... Il vit toujours en ces temps reculés où l'empereur romain détruisit le temple de Jérusalem et chassa le peuple d'Israël de la Palestine, et en ces temps où l'on brûlait les juifs sur des bûchers et où on les pourchassait d'une extrémité de la terre à l'autre. Il respire, mange et vague parmi nous, mais il pense et sent comme pensaient et sentaient les juifs d'il y a mille ou même deux mille ans.

Meïr, tout en écoutant, d'un mouvement de la tête confirmait les assertions de son compagnon.

— Tu as raison, déclara-t-il enfin. Qu'irais-je faire chez lui ?

— Et c'est pourquoi, continua Ber, je suis venu te relancer jusqu'ici. Le Rabbi n'empêchera pas Yankiél de ruiner le propriétaire, parce que, pour lui, le propriétaire Kamionski descend de ces Iduméens qui guerroyèrent jadis contre Josué, ou de ces Romains, adorateurs de faux dieux, destructeurs du temple de Jérusalem, ou enfin de ces Espagnols qui livraient les juifs aux flammes des bûchers. Plus encore, il refuserait même de l'entendre, car, à ses yeux, tu n'es qu'un *Kofer*, un impie... Et si, jusqu'à ce jour, il n'a pas appesanti sa main sur toi, c'est par égard pour ta famille, pour ton grand-père, qu'entoure la vénération de tout Israël. Toutefois, le jour où tu accuserais Reb Yankiél devant lui, tu n'échapperais point à sa vengeance... Meïr, sois prudent ! Tu cours au-devant de ta perte... Fuis ! alors qu'il en est temps encore.

Le jeune homme demeura plongé en une profonde rêverie.

— Ber ! fit-il, comme au sortir d'un songe, combien tout cela me paraît étrange ! Je ne puis m'empêcher de penser que ce Rabbi vindicatif, obstiné, têtu, est une grande âme. Il passe ses veilles, incliné sur les livres ; la pitié l'émeut, des larmes montent à ses yeux à la vue des souffrances humaines. Tout

le monde trouve libre accès vers lui. Infatigable, il prêche, instruit, console, n'exigeant jamais pour lui le moindre salaire... et sa foi est si ardente !

Mais Ber, sceptique, levait ses yeux glauques vers les nuages.

— Tu chantes les louanges du Rabbi, dit-il; mais quels éloges réserveras-tu alors en l'honneur de ce pauvre peuple juif dont la misère a desséché et rongé les membres, et qui, la tête courbée sous les insultes dont on l'accable depuis deux mille ans, ne cesse de chercher la source éternelle de sagesse, où il pourrait enfin s'abreuver. Ne crois-tu pas que ce peuple ignorant, cupide et sale cache sous ses hillons une grande âme ?

Meïr se redressa. Une vive rougeur enflammait son front.

— Oh ! l'âme d'Israël ! qu'elle est grande ! murmura-t-il tout ému. Et que je l'aime, plus que mon repos, plus que le bonheur, plus que la vie !

Il s'arrêta, et violemment saisit Ber par l'épaule.

— Et je sais, vois-tu, continua-t-il, ce qui manque à Todros pour que son âme soit vraiment grande, et ce qui manque au peuple d'Israël pour qu'il apparaisse aux yeux du monde, revêtu de sa splendeur. Il faut que leurs pensées, que leurs souvenirs se dégagent enfin de ces brouillards du passé, où ils s'égarèrent encore. Il faut qu'ils vivent de la vie des temps nouveaux.

Tandis qu'il parlait ainsi, Ber attachait sur lui

un placide regard où l'émotion se mêlait à la tristesse.

— Quand je te vois et que je t'écoute, dit-il, après un instant de silence, il me semble me revoir et m'entendre moi-même, au temps de ma jeunesse. Comme toi à présent, je tressaillais d'indignation, comme toi je voulais...

Il se tut, les deux mains comprimant sa poitrine, pour y refouler le flux débordant de ses pensées... Deux rides verticales barrèrent son front ; il regardait devant lui une vision lointaine, émergeant des ombrés du passé.

Quiconque les eût aperçus en cet instant, sous les blanches murailles du Bet-ha-Midrash, tournés l'un vers l'autre, discutant avec feu, les eût pris pour des marchands en train de trafiquer ou de conclure une affaire.

— Rentrons ! dit Ber... Voici l'heure du repas... Ton grand-père s'attristerait s'il ne te voyait pas t'asseoir à ta place accoutumée... Déjà l'orage s'amoncele au-dessus de ta tête... Hana Witebska nous a rendu les cadeaux de fiançailles.

Meïr eut un geste indifférent.

— Tant mieux ! grand-père finira par se laisser fléchir. Un seul souci m'obsède... A qui recourir, à qui m'adresser, pour empêcher ce crime ?

Ber branlait la tête...

— Quelle obstination chez toi ! fit-il... Un mot encore... Ne va pas au moins les dénoncer aux autorités... Je t'en conjure !

Le jeune homme passa la main sur son front.

— Je le devrais ! mais la pitié me saisit. En dénonçant Yankiél, je perdrais ces malheureux dont il a acheté les consciences.

Il se tut, son attention soudain détournée. Une calèche, attelée de quatre chevaux fringants, débouchait sur la place d'où la foule commençait à s'écouler. Un jeune homme, mis avec une grande élégance, s'y tenait nonchalamment étendu.

Du doigt Meïr indiqua à Ber la voiture qui s'arrêtait devant l'auberge de Yankiél.

Puis, les pupilles dilatées, la voix tremblante, comme si une idée subite lui était venue :

— Regarde ! c'est lui, Kamionski ! s'écria-t-il.

## VI

La salle de l'auberge regorgeait de monde. Yankiél, qui affermait plusieurs grandes distilleries et une douzaine de débits de boissons dans la contrée, assujettissait à sa dépendance absolue toute une armée de cabaretiers et petits débitants qui, à leur tour, exploitaient des milliers de paysans. Mais en ce chétif personnage, affublé d'une lévite brillante d'usure, un chiffon rouge tordu en guise de cravate autour du cou, qui se fut avisé de voir un gros spéculateur, un puissant capitaliste ? Humble, l'échine ployée, il se tenait sur le seuil de la plus belle chambre de l'auberge. Renversé dans un fauteuil, le cigare aux lèvres, Kamionski laissait flotter son beau regard ironique sur la face grêlée de Yankiél qui, pour lui, n'était qu'un juif quelconque, auquel il donnait à ferme sa distillerie !

Que ce juif pût être l'un des membres les plus influents d'une société tout à fait distincte et puissamment organisée, un savant et pieux adepte d'une religion où, depuis des siècles et des siècles, tou-

jours avec la même confiance, on attend la venue du Messie, — que ses mains, calleuses et sales, détinsent les fils d'une trame redoutable, d'où dépendait le sort de milliers de familles juives ou chrétiennes — de tout cela, le noble seigneur n'avait la moindre cure ni le moindre soupçon.

Aussi ne lui vint-il pas même à l'esprit d'engager ce rouquin chétif et piteux à s'asseoir en sa présence. Jamais, non plus, Yankiél n'eût osé aspirer à cet excès d'honneur.

Depuis des siècles ses aïeux avaient gardé la posture la plus humble devant tous les seigneurs Kamionski, de père en fils, et l'échine courbée était l'héritage de Yankiél. Et pourtant, chaque fois que le jeune gentilhomme détournait son regard, dans les yeux fauves de Reb Yankiél luisait une méchante flamme.

— Tu m'ennuies, avec tes sempiternels contrats, disait le beau seigneur. Je me suis arrêté chez toi uniquement pour laisser souffler mes chevaux, et te voilà à mes trousses.

Yankiél répondit, toujours courbé :

— Je demande humblement pardon à Votre Seigneurie. Mais il paraît que la nouvelle distillerie va s'ouvrir d'ici un mois. Alors, je désirerais beaucoup avoir la préférence sur mes concurrents.

— C'est bon ! c'est bon ! Je ne dis pas non, puisque tu as déjà l'autre depuis trois ans. Mais rien ne presse. Nous avons encore un mois devant nous.

— Monseigneur, il n'est pas mauvais de s'occuper d'avance de l'affaire. La distillerie exigera le service d'au moins cinquante paires de bœufs. Ce n'est point une bagatelle ! Puis-je m'engager pour une dépense aussi considérable, sans garantie, sans une promesse formelle. Si Votre Seigneurie y consent, j'irai demain au château et nous rédigerons le contrat.

— Eh bien ! c'est entendu... Tu peux venir demain... mais pas avant midi... tu ne me trouverais pas chez moi !

— Votre Seigneurie passera-t-elle la nuit au dehors ? interrogea Yankiél, les paupières agitées d'un clignotement nerveux.

— Oui, chez des amis du voisinage.

Et le gentilhomme allait poursuivre, lorsque la porte du fond s'entrebâilla doucement, et sur le seuil apparut la silhouette élancée d'un jeune Israélite, soigneusement vêtu, la figure pâle, mais les yeux étincelants.

A cette vue Reb Yankiél recula, saisi d'une frayeur instinctive... Son visage blême se crispa de terreur.

— Que venez-vous faire ici ? qui cherchez-vous ?... balbutia-t-il, la voix éteinte.

Le gentilhomme, qui regardait cette scène d'un œil indifférent, demanda à son tour, avec sa bienveillance habituelle :

— Est-ce à moi que tu as affaire ?

- A vous-même, monseigneur, murmura Meïr, et

il avança de quelques pas : mais Yankiél se jeta devant lui.

— Ne l'écoutez pas, monseigneur ! criait-il... Ne le laissez pas prononcer un mot en votre présence... C'est un méchant homme, qui sème le trouble et la discorde sur ses pas !

Cependant Kamionski lui imposa silence d'un geste.

— Laisse-le parler ! S'il a affaire à moi, pourquoi refuserais-je de l'entendre ?

En même temps, il observait le nouveau venu. Sa jeunesse, la régularité de ses traits, ce pâle visage expressif l'intéressaient.

— Votre Seigneurie ne me connaît pas, fit l'étranger, mais je la connais bien !

Yankiél continuait à se démener comme un possédé.

— La belle connaissance ! glapissait-il... Qu'aurait à démêler un aussi noble seigneur avec un chenapan de cette espèce.

— Silence ! fit de nouveau le gentilhomme impé-rieux.

— J'ai eu l'honneur d'entrevoir quelquefois Votre Seigneurie chez mon aïeul Saül Ezofowicz. Son fils aîné, Raphaël, achète d'ordinaire les blés du domaine.

— Vous êtes donc le petit-fils de Saül ?

— Oui, monseigneur.

— Raphaël Ezofowicz est alors votre père ?

— Non ! je suis le fils de Benjamin, le dernier des

enfants de Saül; mon père est mort depuis de longues années.

— Venez-vous de la part de Raphaël?

— Je viens en mon propre nom.

Un instant il se tut, comme pour puiser le courage et l'énergie au fond de son âme.

— Je viens avertir Votre Seigneurie qu'un grand danger la menace, dit-il d'une voix plus assurée... De méchantes gens complotent contre vous.

A ces mots, Yankiél bondit. Il se trouvait maintenant entre Meïr et le gentilhomme.

— Monseigneur, hurlait-il, c'est un fou! un gremlin de la pire espèce.

Mais, emporté par son indignation et son ardeur, Meïr écarta vigoureusement le cabaretier.

— Cet homme, disait-il, fiévreux, voudrait m'empêcher de parler, car il a peur. Mais je le dois. Défiez-vous de lui, monseigneur, c'est le pire de vos ennemis... Prenez garde! veillez sur votre maison... Ne me prenez pas pour un délateur. Non... Ce que je vous dis là, je l'affirme en présence de Reb Yankiél. Il cherchera à se venger. N'importe! J'accomplis un devoir... Tout honnête Israélite agirait comme moi en cette circonstance. « Que l'étranger vive en paix au milieu de vous », nous prescrit notre loi; et encore : « Si par ton silence, tu deviens le complice d'un crime, tous les maux d'Israël retomberont sur ta tête. »

Il dut s'interrompre, sa voix défaillait. L'honnê-

teté, l'ardeur, un zèle généreux luttèrent, en son âme, avec un mystérieux effroi.

Kamionski ne cessait de l'observer, le sourire aux lèvres... Jamais il ne regardait un Juif qu'avec ce sourire de pitié ou de mépris.

L'émotion de cet exalté, ces énigmatiques paroles, ces citations de la Bible l'amusaient, bien loin de l'alarmer.

— Je vois, dit-il, que le vieux Saül peut se vanter d'avoir un petit-fils fort versé dans les textes bibliques, et prophète, par-dessus le marché... Eh bien, cher prophète, dévoilez-moi donc quel est ce danger suspendu au-dessus de ma tête ! Comment se fait-il que ce bon Yankiél, que je connais depuis trois ans, nourrisse une telle haine contre moi ?

Le bon Yankiél, incliné à présent sur le dossier du fauteuil, murmurait à l'oreille du gentilhomme :

— C'est un fou ! un méchant fou ! Il m'en veut à mort, parce que je le raille et me moque de ses prétendues prophéties.

— Par ma foi ! je ne rirai plus, de crainte de m'attirer son courroux, fit gaiement Kamionski.

Et il s'adressa directement au jeune homme :

— Quel est donc ce malheur ? expliquez-vous, je vous prie. Dire la vérité, c'est toujours accomplir une bonne action... ma reconnaissance vous sera acquise.

Meïr semblait troublé, ressaisi par ses hésitations et ses scrupules.

— Votre Seigneurie exige de moi des aveux bien délicats. J'espérais qu'elle me comprendrait à demi-mot, qu'il suffirait de l'avertir, de la mettre en garde!

Il passa la main sur son front.

— Voulez-vous me promettre, monseigneur, continua-t-il, lorsque je vous aurai révélé le terrible secret, de l'enfouir en votre cœur, comme tombe une pierre au fond de l'eau? Voulez-vous me promettre de ne pas dénoncer les coupables devant la justice, mais de vous borner à votre propre défense?... Puis-je compter sur votre parole?

Sa pâleur augmentait... sa voix tremblait, gonflée d'émotion.

— Je vous donne ma parole, fit Kamionski.

Meïr désignait Yankiél du doigt... Il voulut parler, mais de ses lèvres entr'ouvertes ne s'échappaient que des sons inarticulés. L'émotion, la douleur, la honte l'étranglaient.

Soudain, profitant de ce trouble, d'un geste imprévu, Yankiél l'empoigna par ses vêtements, et le poussa vers la porte.

— Veux-tu bien déguerpir d'ici! hurla-il. Crois-tu que je te laisserai inquiéter mon hôte? et quel hôte? Un illustre et noble seigneur, qui depuis des années m'honore de sa confiance!... Va donc, va! puisse l'enfer t'engloutir!

En vain Meïr cherchait-il à se dégager de l'étreinte. Plus grand, plus robuste que son adversaire, il ne possédait ni son agilité, ni sa souplesse. D'ailleurs, le

désespoir doublait les forces du cabaretier... De son fauteuil, Kamionski suivait, en riant, les péripéties de la lutte. Décidément Yankiél l'emportait. Du seuil, une dernière fois, par-dessus l'épaule de son adversaire, Meïr dressa sa face pâle.

— Ne riez pas, monseigneur, s'écria-t-il... Oh ! si vous saviez !... Prenez garde ! Prenez garde... Éloignez le feu de votre maison !...

Il disparut sur ces mots. Yankiél, haletant, les veines gonflées, faisait claquer la porte... délivré enfin.

Kamionski continuait de sourire. Une scène divertissante, en vérité, ces deux juifs aux prises... quel effet comique ! Qu'une âme généreuse pût vibrer en ce jeune exalté ou ce fou, une âme assoiffée de vérité... allons donc ! Se trouve-t-il jamais, parmi les juifs, des âmes généreuses, des âmes que révolte l'iniquité ?

— Veux-tu m'expliquer maintenant ce que tout cela signifie ? interrogea le gentilhomme, lorsque Yankiél eut repris son humble posture, en face de lui... Quelle est cette étrange figure ?

Déjà le cabaretier semblait avoir recouvré son calme.

— Ah ! monseigneur, répondit-il... Vous me voyez tout confondu... Agréez mes humbles excuses. Aurais-je pu prévoir que ce fou viendrait vous déranger ?

— C'est qu'il n'a pas l'air fou du tout...

— Pas fou à lier, peut-être, rectifia Yankiél... dans

tous les cas un mauvais sujet, un être dangereux.

— Le petit-fils de Saül Ezofowicz, n'est-ce pas ?

— Oui, monseigneur, et son grand-père a tout lieu d'en être mécontent.

— Ce n'est pas lui qui me renseignerait sur son petit-fils...

— Mais si, monseigneur, interrogez-le ! insistait Yankiél, un méchant sourire aux lèvres. Interrogez aussi ses deux oncles, Abram et Raphaël. Je cours vous les amener...

— Non ! fit Kamionski, l'arrêtant d'un geste.

Il se leva, préoccupé, les yeux fixés sur le cabaretier qui soutint ce regard sans broncher...

— Écoute, Yankiél, reprit le gentilhomme. Tu passes pour un homme sérieux, un grave père de famille, un négociant solide, je devrais donc te témoigner plus de confiance qu'à ce jeune exalté, entrevu pour la première fois de ma vie, et qui peut bien avoir le cerveau détraqué, après tout... Cependant je ne me sens pas rassuré... Il doit y avoir là quelque chose de louche. Je veux me renseigner.

— Renseignez-vous, monseigneur, c'est tout ce que je désire, répondit Yankiél, avec un léger haussement d'épaules.

— Votre fameux Rabbi se trouve-t-il à Szybow ? demanda Kamionski après un moment de réflexion.

— Bien sûr ! il n'a jamais quitté notre ville, depuis sa naissance.

— Cette stabilité l'honore... Eh bien, Yankiél,

en route, conduis-moi chez lui. Dussé-je n'en rien tirer au sujet de ce jeune homme... je verrai au moins l'illustre Rabbi.

Déjà Yankiél ouvrait la porte, s'aplatissant contre la muraille. Une minute après, tous deux traversaient la place du marché. Élie Witebski les aborda au passage.

— Votre Seigneurie nous fait l'honneur de visiter notre pauvre petite ville. Est-ce pour affaire ?

— Non, je ne fais que passer.

— Et Votre Seigneurie se propose ?...

— De rendre visite au rabbin...

— A notre rabbin ? Que peut bien lui vouloir Votre Seigneurie ?

— Toute une histoire, mon cher monsieur Witebski... Mais, à propos... connaissez-vous le petit-fils de Saül Ezofowicz ?

— Lequel ? Il en a plusieurs.

— Tu l'appelles ?... fit Kamionski, se tournant vers Yankiél.

— Meïr ! Meïr... un vaurien... un maudit !

— Là, là..., fit Witebski, indulgent... Un vaurien, un maudit, me paraît un peu fort. Il est jeune, voilà... une tête chaude !... Je suis payé pour le savoir... Vous dire les désagréments qu'il m'a causés, aujourd'hui même, et ceux qu'il me faudra subir encore.

— Un écervelé, alors ? Un de ces esprits inquiets qui troublent la paix d'autrui ?

— Vous l'avez parfaitement défini, monseigneur...

Enfin, il est si jeune ! La sagesse peut lui venir avec l'âge.

— Espérons-le. Eh bien, Yankiél ! Ah çà, veux-tu m'indiquer la demeure du rabbin ?

— La voici... devant vous ! et, de son doigt crochu, le cabaretier indiquait la mesure accolée aux flancs de la synagogue.

— Quoi ? s'écria le gentilhomme... C'est dans cette chaumière qu'habite votre Nassi ?

Et il poursuivit son chemin, escorté du cabaretier. Witebski, se doutant qu'il s'agissait d'une affaire grave, peut-être désagréable, avait pris congé avec de grandes salutations.

La porte du rabbin était déjà close ; mais sous les fenêtres stationnaient encore quelques fidèles attardés. Un profond silence régnait aux abords. On eût pu croire qu'après ses longues et fatigantes consultations Isaac Todros goûtait les douceurs d'un repos bien mérité. Il n'en était rien.

Sur le même banc de bois adossé contre la cloison, devant la même table, un gros livre ouvert sur ses genoux, le Rabbi s'absorbait dans la méditation des textes sacrés. Ce livre, ainsi que tous ceux qu'il possédait d'ailleurs, il eût pu le réciter de mémoire, page par page, d'un bout à l'autre. Mais il ne se lassait jamais de le relire... car voici que des mots jaillissait une signification nouvelle, lui révélant le divin concept de la perfection absolue, vers laquelle aspirait son âme.

En face du maître, Reb Mosché se balançait, accroupi au coin de l'âtre, les deux coudes sur ses genoux, son menton hirsute entre les paumes de ses mains, ses yeux glauques et ronds fixés avec extase sur le visage vénéré du Nassi.

Soudain, la porte s'ouvrit, et, sur le seuil, apparut le jeune seigneur : Yankiél se tenait derrière lui, dans le couloir.

— Reste là, fit Kamionski, je désire être seul avec le rabbin.

Il entra, la tête inclinée sous le chambranle de la petite porte, promenant un regard curieux autour de lui.

Sur un banc, contre le mur tout noir de saleté était assis un homme petit, misérablement vêtu, au teint jaune orange, le chef coiffé d'une vieille casquette, dont la visière pointait au-dessus d'un front labouré de rides. Au grincement de la porte, il venait de lever la tête, et fixait sur le nouveau venu ses yeux ardents, mais pleins de stupeur.

Kamionski n'eut pas un instant l'idée que ce pauvre inquiet fût le rabbin de Szybow, dont la renommée était parvenue jusqu'aux oreilles des chrétiens.

Il s'approcha du banc et demanda ;

— Pourrais-je voir le rabbin de Szybow ?

L'homme, pour toute réponse, dressa son cou décharné, le regard hébété. C'est que Todros se sentait, en effet, comme foudroyé par la surprise. Jamais,

jusqu'à ce jour, un Edomite, un chrétien n'avait franchi le seuil de sa demeure... Si l'Ange Metatron, défenseur et patron d'Israël, si Lucifer, prince des cohortes de l'enfer, eussent soudain surgi devant lui, il en eût éprouvé moins de stupeur et d'effroi. Les êtres surnaturels ne l'épouvantaient pas. Il vivait en quelque sorte avec eux, par la tension incessante de sa pensée tournée vers les mystères de l'autre monde. Mais cet étranger de haute stature, parlant une langue inintelligible, portant un affreux vêtement qui ne lui tombait même pas jusqu'aux genoux, d'où venait-il ? que lui voulait-il ? Était-ce un Iduméen, un Philistin ? un de ces Romains cruels vainqueurs du valeureux Barkobéka ? ou bien le descendant de l'un de ces Espagnols, égorgés de l'illustre et sainte famille des Abrabanel ; un de ces farouches Ibères qui avaient chassé les Todros de la péninsule ?

Cependant, Kamionski, las d'attendre, renouvela sa question :

— Pourrais-je voir le rabbin ?

Cette fois, devant l'âtre, une forme humaine remua. Reb Mosché se dressait, le regard ahuri ; ses lèvres entr'ouvertes émirent un son guttural :

— Ha !

Cette apparition burlesque, enveloppée dans un long sarrau de toile, mit le jeune seigneur en gaieté. Il put avec peine maîtriser son envie de rire.

— Cet homme est-il muet ou sourd ! demanda-

t-il, tourné vers Mosché, et lui désignant le rabbin du doigt.

Au même instant, Isaac Todros interpellait son disciple :

— Que dit-il ? Que veut-il ?

Mais Reb Mosché demeurait bouche bée. Au dehors, sous la fenêtre ouverte, des murmures, des chuchotements s'élevaient. Des visages effarés plongeaient leurs regards curieux dans la salle basse.

— Dites-moi, est-ce ici la maison du rabbin ? interrogea Kamionski.

— C'est bien là sa maison, répondirent des voix.

— Et lui-même, où est-il ?

Plusieurs bras se tendirent vers l'étrange personnage assis sur le banc.

— Quoi ! s'écria le gentilhomme au comble de la surprise. C'est là votre célèbre et illustre rabbin ?

Au dehors, les têtes s'inclinèrent, admiratives.

— Et cet autre, là ? questionna Kamionski.

— C'est le mélamed... expliquèrent les voix, un pieux et docte personnage.

Le jeune homme s'adressa à celui qu'on lui désignait comme rabbin.

— Je désirerais vous parler sans témoin.

Todros ne soufflait mot. Il haletait, ses yeux lançaient des flammes.

— Monsieur le mélamed, fit le gentilhomme... Vos rites imposent-ils à vos rabbins le silence à certains jours de la semaine ?

— Ha ? nasilla Reb Mosché.

Le jeune seigneur, moitié riant moitié furieux, se tourna de nouveau vers les gens groupés aux abords de la fenêtre :

— Pourquoi ne répondent-ils pas ni l'un ni l'autre ?

— C'est qu'ils ne comprennent d'autre langue que notre jargon juif, répondit le plus hardi de la bande.

Kamionski ouvrit de grands yeux. La colère et le mépris l'envahissaient.

— Comment ! Ils ne comprennent pas la langue du pays, où leurs pères se sont établis depuis des siècles ?

— Certainement non ! reprit une voix où vibrait une sourde hostilité.

Mais voici que Todros se levait de son banc, la taille redressée, ses bras invoquant le ciel.

— Le jour est proche, annonça-t-il de sa voix profonde, le Messie se réveillera dans son nid d'oiseau qui est suspendu au Paradis et descendra des hauteurs du firmament... Alors de grandes guerres ébranleront le monde entier. Israël aura à lutter à la fois contre Edom et Ismaël .. Et il les verra à ses pieds, le front dans la poussière, tels des cèdres tombés sous les coups de la hache.

Et son bras, menaçant et solennel, désignait le jeune Edomite, debout au milieu de la pièce... Puis, reprenant haleine, il poursuivit d'une voix éclatante :

— Edom et Ismaël s'abattront aux pieds de Juda, semblables aux cèdres frappés par la hache, et la

vengeance du Seigneur les aura bientôt réduits en poussière.

L'Edomite écoutait sans comprendre. Peut-être ressemblait-il au cèdre superbe ; mais rien n'annonçait qu'il dût bientôt se voir réduit en poussière. Il réprimait avec peine son hilarité.

— Que raconte-t-il là ? demanda-t-il aux gens qui stationnaient sous la fenêtre.

Mais tous contemplaient le rabbin, saisis d'admiration et de respect. La face ronde du mélamed rayonnait d'une expression de béatitude indicible.

Kamionski répéta :

— Que dit-il ?

Alors une voix railleuse lui jeta cette question comme un défi, une revanche :

— Votre Seigneurie n'a donc pas compris ?

A ces mots, le jeune homme ne fut plus maître de lui. Une franche gaieté alluma ses prunelles limpides, et un rire inextinguible s'échappa de sa poitrine.

— Des sauvages, de vrais sauvages, ma foi ! répétait-il.

Et, sans plus longtemps s'attarder en ces lieux, il traversa la cour. Le cabaretier l'attendait à la porte de la synagogue.

— Yankiél ! mes compliments, s'esclaffa le gentilhomme. Votre rabbin est un puits de science.

Yankiél fit mine de ne pas comprendre. Il se mit aussitôt à parler du bail de la nouvelle distillerie ; mais le jeune propriétaire ne l'écoutait même plus.

Il riait encore en pensant à tous ces juifs ! Comme il allait s'amuser à narrer l'aventure à son voisin, messire André ! Oh ! le charmant sourire éclos sur les lèvres roses de Mlle Hedvige, la ravissante fille de ce voisin. Ce sourire, si gracieux et si doux, il en rêvait depuis des semaines !

D'un bond, il sauta dans la voiture, congédiant le cabaretier d'une légère inclinaison de tête.

... Mordieu ! en avait-il perdu du temps !

Son cocher ramassa les rênes... les quatre pur-sang gris détalèrent d'une pièce, et bientôt le seigneur Kamionski ainsi que son attelage eurent disparu, enveloppés de fauves tourbillons de poussière.

## VII

Le crépuscule tombait; un crépuscule lumineux d'une soirée d'août. Au couchant, s'éteignaient lentement les reflets de pourpre que laissaient traîner les nuages suspendus au-dessus des champs. Dans la vaste salle de la demeure des Ezofowicz, la pénombre noyait déjà d'une teinte grise tous les contours. En face du patriarche assis à sa place accoutumée, entouré de sa famille, Reb Yankiél gesticulait, furieux, se répandait en plaintes, invectives et menaces. Saül, Abram, Raphaël, lui répondaient d'une voix tour à tour persuasive ou irritée. Mais ni leurs exhortations, ni leurs excuses ne parvenaient à apaiser l'aubergiste. Frémissant de rage, faisant claquer la porte sur lui, il se précipita dehors et courut tout droit à la maison du rabbin.

Alors, le silence, l'effroi, la stupeur, avec les ténèbres, remplirent la pièce. Saül demeurait immobile, la tête inclinée, les deux mains appuyées sur ses genoux. Près de lui, ses deux fils et son gendre revenaient peu à peu de leur saisissement.

Tout au fond, deux silhouettes féminines émer-

geaient de l'ombre, les compagnes de Ber et de Raphaël, graves matrones, aimées et respectées de toute la famille. Enfin, dans l'un des coins de la salle, inaperçu, le jeune Chaïm, le fils d'Abram, l'ami de cœur de Meïr, écoutait.

— Ah ! ce Yankiél, où peut-il bien être allé ? soupira le patriarche.

— Chez le rabbin, porter plainte contre Meïr, affirma Raphaël d'un air sombre.

— Hélas ! gémit Saül. Voilà donc ce que me réservaient mes vieux jours... Mon petit-fils mis en jugement comme un vulgaire malfaiteur !

— Comme un délateur ! rectifia Abram, d'une voix furieuse. Père ! décidez. Il nous faut absolument prendre un parti. Meïr se perdra et perdra nos enfants... Il couvrira notre famille de honte et d'opprobre... Père ! voici que j'entends murmurer : « Les Ezofowicz ébranlent de leurs mains le vieux temple d'Israël ; ils veulent y introduire de nouvelles lois, et de faux dieux ! »

— Il a raison ! approuva Raphaël... Et l'on compare aussi les deux familles, celle des Todros et celle des Ezofowicz, à deux fleuves qui coulent en sens contraire et dont les eaux, se rencontrant, doivent non pas s'unir, mais se combattre et s'engloutir... Oui, il faut prendre un parti ! Meïr est dangereux... Père, décidez ! et nous vous obéirons.

Saül réfléchissait, silencieux. Des taches rouges marbraient son visage ridé.

— Que faire ? murmura-t-il... et sa voix s'abîmait en un sanglot.

— Le marier le plus tôt possible ! opina Raphaël.

Alors, Ber, qui avait écouté jusque-là sans prendre part à la discussion, émit son avis.

— Il faut l'éloigner d'ici !

Mais Saül prit la parole.

— Vos conseils ne mènent à rien, dit-il. Je ne puis frapper Meïr, car en lui revit l'âme de mon père, Hersch ; or, il ne m'est pas permis de juger mon père, ni de détourner les miens de la voie tracée par lui. Je ne puis non plus le marier, car cet enfant diffère de vous tous. Son cœur audacieux et fier ne se laisserait pas imposer de chaîne. D'ailleurs, sous le coup du jugement suspendu au-dessus de sa tête, qui, parmi les Israélites riches et honorés, lui donnerait sa fille ? L'éloigner d'ici ? Je ne l'ose... car je crains que, livré à lui-même, il ne se détourne tout à fait de la foi de ses aïeux. Vous me voyez dans le cas de ce rabbin dont le fils impie mangeait en secret de la viande impure de porc. « Renvoyez-le, disait-on au rabbin, afin qu'il connaisse les misères de la vie errante. » Mais lui, répondit : « Je garderai mon fils auprès de moi, afin qu'il ait toujours devant les yeux mon visage affligé ; mon chagrin attendrira peut-être son cœur et l'inclinera à l'obéissance, tandis que les misères de la vie errante le rendraient aussi dur que la pierre. »

Saül se tut... Dans le fond de la salle, les femmes

soupiraient. Les ténèbres tombaient de plus en plus denses.

Alors Ber prit de nouveau la parole.

— Permettez-moi, dit-il, de vous ouvrir le fond de mon cœur. Vous m'entendez rarement... car chaque fois que j'ai osé prendre la parole, vous m'avez accablé sous les souvenirs de ma jeunesse passée... et sous ce fardeau ma voix confuse mourait dans ma gorge, se faisant la plus humble de toutes celles de la famille. Je pris le parti de me taire et de me consacrer tout entier à ma femme, à mes enfants et aux intérêts de notre maison... Maintenant, j'ai le devoir de parler. A quoi bon délibérer si longuement ? Ce qu'il faut à Meïr, c'est la liberté... Laissez-le voyager, parcourir le monde... ne l'aigrissez pas par votre colère et par les châtimens. Quel crime a-t-il donc commis ? Il accomplit tous les commandemens du Sinaï... il connaît les livres saints... Ses frères, ses sœurs et, en dehors de la famille, cette pauvre plèbe juive, qui vit dans les ténèbres et dans la misère, tous le chérissent... comme leur âme. Qu'exigez-vous donc ?... Pourquoi voulez-vous le punir ? Quel crime lui reprochez-vous ?

Il y eut un moment de silence, sous l'impression profonde produite par ce discours. Sarah tira son époux par la manche :

— Chut ! Ber, chut ! Tu vas de nouveau t'attirer leur colère... Prends garde !

Saül, tout en écoutant son gendre, plusieurs fois

avait relevé et abaissé son front. On eût dit qu'en son âme luttaienent la gratitude et l'indignation.

Quant à Abram, il ne put se contenir.

— Ber ! s'écria-t-il... ce sont tes péchés qui viennent de parler par tes lèvres. Tu défends Meïr... car tu étais toi-même jadis ce qu'il est maintenant.

Et Raphaël ajoutait, grave :

— Ber ! tu nous as dit que Meïr observait les dix commandements du Sinaï. Mais tu oublies qu'en dehors d'eux, la loi d'Israël repose sur les six cent treize prescriptions du Talmud, minutieusement définies par les Tanaïtes, les Amoraïtes, les Gaonites et par nos rabbins. Ce n'est pas seulement aux dix commandements, mais à ces six cent treize prescriptions que nous devons obéir. Or, Meïr les a violées.

— C'est cela ! approuvait Abram... La faute qu'il a commise aujourd'hui dépasse en noirceur toutes les autres. Il a dénoncé, accusé l'un de ses frères devant un étranger... Il l'a exposé au péril, à la honte ; il a, par là, compromis l'union du peuple juif. Qu'advient-il de nous si nous nous accusions les uns les autres à la face des étrangers?... Qui devons-nous aimer et défendre, si ce n'est nos frères, le sang de notre sang, les os de nos os ? Et lui, il éprouve plus de pitié pour un Edomite qu'envers un fils de Jacob. Il a donc mérité...

Soudain les paroles expirèrent sur ses lèvres. Les yeux fixes, tournés vers la fenêtre, il semblait pétrifié.

— Qu'est-ce ? que vois-je ? balbutia-t-il.

La pièce entière, plongée dans l'obscurité, s'éclairait d'une lumière subite, comme si la place eût étincelé du reflet de mille torches. Et ces torches brûlaient, en effet, mais à plusieurs verstes de là, propageant leurs pourpres sanglantes à l'horizon.

Au milieu de ces sinistres clartés, ces hommes et ces femmes, debout, demeuraient muets d'épouvante. Au firmament, les colonnes ignées s'élançaient, se déroulaient, de plus en plus hautes, de plus en plus vastes :

— Déjà ! déjà... Oh ! quelle hâte il a mise à exécuter son projet ! murmurait Abram.

Cependant, au dehors, la petite ville silencieuse commençait à gronder d'une sourde rumeur. Aucune population n'est plus accessible aux impressions subites, que la population juive. Cette fois, c'était l'élément furieux, indomptable, semant les ruines sur la terre, allumant de sanglantes aurores au ciel, qui suscitait cette émotion.

Bientôt, de toutes parts, des places, des rues et des ruelles, la foule déborda, avec le grondement d'une avalanche, et ce fut le heurt précipité de milliers de pas, en une course affolée dans la direction du château.

En un instant, devant la maison des Ezofowicz, la place, déserte et silencieuse tout à l'heure, apparut noire de monde : un fourmillement humain, des vociférations formidables et confuses : cris, questions,

réponses, exclamations, que dominait pourtant une clameur obstinément répétée :

— Le château brûle ! Le château brûle !

Et, continuellement, les voix reprenaient, en un chœur épouvanté :

— Le château brûle ! le château brûle !

Enfin, la foule s'écoula, et le piétinement sinistre résonna dans le lointain.

Maintenant, le vieux Saül avait quitté sa place. Debout, devant sa fenêtre, immobile, il contemplait l'horizon enflammé.

Puis il éleva ses deux bras tremblants :

— Du temps de mon père Hersch, dit-il, et de mon temps, il ne se produisait pas d'iniquités pareilles, au sein d'Israël ! Nos mains, en ces contrées hospitalières, répandaient l'or et l'argent, elles n'y semaient pas les larmes et l'incendie !

Et il ajouta, montrant le ciel embrasé.

— Mon père Hersch, et le grand-père du seigneur Kamionski vivaient en bonne intelligence. Souvent le vieux châtelain, — je le vois encore en son riche costume national, le sabre recourbé pendu à sa ceinture tissée d'or, — disait à mon père : « Hersch Ezofowicz, vous êtes un noble cœur... Si notre parti arrive à faire triompher ses idées, la Diète vous anoblira, vous et vos enfants. » Son fils ne le valait pas, mais il avait l'âme généreuse et tendre. Trente années durant, je lui achetai ses blés. Ma caisse s'ouvrait à ses besoins ; car, de ses domaines, je tirais de beaux

profits... Sa veuve, la mère du seigneur actuel, vit encore. Elle honorait ma mère Freïda de son amitié... Elle lui dit un jour : « Chère Madame Freïda, vous avez beaucoup de diamants, moi je n'en possède qu'un seul... » Elle parlait de son fils unique... Et c'est sa demeure que j'aperçois là-bas en flammes !

Ainsi le vieux Saül remémorait les souvenirs des jours passés. Ses lèvres pâles se turent, tremblantes de chagrin, de stupeur.

Alors, Raphaël, son fils aîné, se lamenta à son tour.

— Lors de ma dernière visite au château, la noble dame et son fils prenaient le frais sur la terrasse. Nous parlâmes affaires. « Sigismond, dit-elle, souviens-toi de ne jamais vendre tes blés à d'autres qu'aux Ezofowicz. Il n'y en a pas de plus honnêtes parmi les juifs... » Puis elle me demanda si notre vieille aïeule vivait encore, si notre père Saül jouissait d'une bonne santé, s'il avait de nombreux petits-enfants... et elle ajouta avec tristesse : « Mon bon Raphaël, voyez-vous, je ne suis pas encore grand-mère... » et avec quelle tendresse elle regardait son fils. « Madame, répondis-je, puissiez-vous vivre cent ans, et voir grandir vos arrière-petits-neveux. » J'étais sincère. Pourquoi lui en aurais-je voulu ?

Saül l'interrogeait :

— Raphaël, as-tu jamais eu à te plaindre du jeune seigneur ?

— Non, répliqua-t-il, après avoir réfléchi un

moment. Et pourtant je fais des affaires avec lui depuis qu'il est majeur et qu'il administre lui-même le domaine. Un peu fier peut-être ; il ne surveille guère ses intérêts... il aime trop à s'amuser... et lorsqu'un juif le salue, c'est à peine s'il répond par un imperceptible signe de tête. Mais son cœur est bon... Il n'a qu'une parole. Il souffrirait tous les dommages du monde, plutôt que d'en causer le moindre à autrui.

— C'est pourquoi un lourd péché s'est appesanti aujourd'hui sur l'âme d'Israël, fit lentement Saül.

Et Raphaël répéta les paroles paternelles.

— Un lourd péché s'est appesanti sur l'âme d'Israël.

Soudain, d'un coin de la salle, surgit la maigre silhouette d'Abram. Il s'approcha de la fenêtre, le dos voûté, la tête basse, s'inclina, se saisit des mains du patriarche et les porta à ses lèvres :

— Père ! murmura-t-il, merci de m'avoir empêché de participer à ce crime.

Saül se redressa... l'énergie brillait dans son regard.

— Raphaël, ordonna-t-il, va faire atteler, rends-toi au galop chez les voisins, où se trouve M. Kamionski... Préviens-le : l'incendie n'est peut-être pas visible là-bas. Qu'il coure sauver sa mère !

Puis il se tourna vers Abram.

— Toi, vite à l'auberge de Yankiél... C'est là que les paysans du domaine sont généralement attablés

le soir. Mets-les sur pieds... Qu'ils se hâtent de porter secours à leur maître.

Dociles, les deux fils du patriarche s'empressèrent d'obéir.

Alors, Ber se rapprocha :

— Père, fit-il... Que pensez-vous maintenant de Meïr ? Le blâmez-vous d'avoir averti Kamionski ?

Saül inclina la tête.

— Père, poursuivit l'époux de Sarah... Sauvez Meïr : allez trouver le rabbin, les juges, les membres du Kahal... obtenez d'eux qu'ils ne le citent pas à comparaître devant leur tribunal.

Longtemps, le vieillard demeura silencieux.

— C'est dur ! soupira-t-il enfin. C'est dur, d'aller à mon âge courber ma tête blanche devant Isaac Todros. Mais j'irai, j'irai dès demain. Il faut sauver cet enfant, bien qu'il soit trop hardi et ne respecte pas la foi et les antiques usages de ses ancêtres.

De la prairie, en dehors de la ville, la foule suivait les progrès de l'incendie.

Le ciel rougeoyait. La forêt de sapins se dressait toute rose, et si transparente, qu'on eût pu compter les rameaux aux cimes des arbres. La lueur sinistre s'allongeait en un demi-cercle, qui de l'écarlate passait par toutes les nuances graduées de pourpre et d'or, pour se fondre avec le pâle azur de la voûte céleste. Aux feux éblouissants de cet immense brasier, les étoiles ressemblaient à de petites plaques de métal

doré, et, du côté opposé de l'horizon enflammé, la lune, émergeant des ombres du bois, étalait sa face ensanglantée.

Mille rumeurs contradictoires circulaient au milieu de la multitude entassée dans la prairie. On se racontait qu'aux premières lueurs de l'incendie, Yankiel l'aubergiste avait couru au château, désespéré, hurlant, jurant qu'il était ruiné, que tout son stock d'eau-de-vie était la proie des flammes. Les uns souriaient, ironiques, d'autres, compatissants, branlaient la tête, supputaient les pertes possibles. Soudain, sur la route, une voiture passa, lancée au galop. Kamionski, debout, la main appuyée au dossier du siège, fixait son regard sur les flammes qui dévoraient le château de ses pères.

Quand l'attelage déboucha dans la prairie, la foule se bouscula, effarée, courant au hasard.

— Prends garde ! cria Kamionski à son cocher, tu vas écraser quelqu'un.

Et, saisissant lui-même les rênes, il modéra l'allure des chevaux.

— Un brave homme tout de même ! murmurèrent des voix, dans son malheur il pense encore à ne pas faire de mal aux pauvres gens !

Cependant, à la porte du ravaudeur Schmul, Meïr, monté sur un banc, semblait observer l'incendie. Ses amis l'entouraient, son cousin Chaïm, fils d'Abram, Ariel, d'autres encore, et, assis sur le sol, un peu à l'écart, Éliézer, le chantre.

Soudain, une silhouette grande et mince apparut, rampant le long des haies, rasant les murailles, avançant à pas rapides. Quand elle s'approcha, les jeunes gens perçurent un souffle haletant et des gémissements. La longue silhouette s'arrêta et se faufila sous la porte. Tous l'avaient reconnue.

— Schmül! c'est lui!... c'est Schmül!

Meïr sauta de son banc, et, d'une voix étouffée :

— Chut! Taisez-vous! Ne prononcez pas le nom de ce malheureux. Ne le livrez pas à la honte, au châtement! Je savais... J'épiais son retour... Dispersez-vous et souvenez-vous que vous n'avez pas vu rentrer Schmül, que vous ne l'avez pas vu déboucher de la route qui mène au château! Entendez-vous! Nul ne l'a vu!

— C'est bien, Meïr! répondit Ariel tout bas. Nous te comprenons, ce malheureux est un de nos frères!

— Le malheureux! répétèrent les autres.

Ils se dispersèrent. Seul Éliézer demeurait immobile, comme pétrifié.

Lorsque Schmül pénétra dans son misérable taudis, il n'y trouva que deux de ses plus jeunes enfants et sa vieille mère aveugle... Alors, éperdu, il s'abattit sur le plancher, la face dans la poussière... Et il se lamentait, la voix entrecoupée de sanglots :

— Ce n'est pas moi! ce n'est pas moi, qui ai mis le feu! ce n'est pas moi qui ai arrosé les murs de pétrole... C'est Yokhiél, lui, lui seul. Moi j'ai fait seulement le guet, dans la prairie. Oh! quand j'ai vu

les flammes jaillir... oh ! mon Dieu ! alors j'ai compris l'horreur du crime.

Quelqu'un se penchait vers lui ; une voix très douce murmurait à son oreille :

— Schmül, tais-toi... Je vais fermer la fenêtre : il ne faut pas que l'on t'entende.

Le ravaudeur releva son visage, et de nouveau le cacha contre terre.

— Moreïné ! sanglotait-il... Deux de mes filles viennent d'achever leur seizième année ; il fallait les marier... et j'ai les impôts de toute l'année à payer.

— Relève-toi ! et sois plus calme.

Mais Schmül, abîmé de douleur, mordait le plancher et gémissait :

— Moreïné, sauvez-moi ! je suis perdu !... j'ai perdu mon corps et mon âme.

— Non ! console-toi, le Très-Haut, sur les plateaux de sa balance placera tes péchés, mais aussi ta misère... tu peux te sauver... si tu repousses l'argent avec lequel on t'a tenté !

Cette fois, Schmül leva la tête. Sur sa face blême, amaigrie, agitée de crispations nerveuses, se lisait la détresse suprême.

— Moreïné ! s'écria-t-il... comment continuerai-je à vivre si je n'ai pas cet argent ?...

Longtemps encore, il demeura prosterné, le front dans la poussière. Longtemps Meïr l'exhorta, le consola. Une raie de lumière glissait par la porte ouverte, éclairant d'une lueur rougeâtre un coin du

taudis. Dans ce coin, sur un tas de paille, entre les deux chèvres, le petit Leybelé dormait, enveloppé de ses haillons. Ni les rumeurs grondantes du dehors, ni les lamentations paternelles, ni les rouges lueurs de l'incendie, tombant sur son pâle visage émacié, ne parvenaient à troubler son sommeil...

## VIII

Le lendemain, la ville entière ne s'occupait que du sinistre. Les détails passaient de bouche en bouche : Le château détruit, le jeune seigneur ruiné ; sa vieille mère, malade de saisissement et d'effroi. Et la même question se posait sur toutes les lèvres :

— Qu'adviendra-t-il maintenant de *lui* ?

Ce n'est pas l'image de Kamionski, mais bien celle de Yankiél qu'évoquaient ces paroles. D'aucuns, çà et là, plaignaient le jeune seigneur ; toutefois, ce n'était qu'un étranger... Yankiél, au contraire, faisait partie intégrante de la communauté...

Il jouissait, en outre, du prestige dont l'auréolaient, aux yeux de la foule, sa fortune, son habileté, sa science, son ardente piété.

— Osera-t-on le soupçonner ?

— Non, à coup sûr, on n'aurait pas osé, si Meïr Ezofowicz n'avait fait naître des soupçons dans l'esprit du chrétien.

— Meïr Ezofowicz a violé l'union du peuple d'Israël !

— Il a livré à l'ennemi la tête d'un de ses frères !

— Un impie !...

— Qui a levé la main contre Reb Mosché...

— Qui entretient un commerce impur avec la fille du Caraïte !...

Et les regards se tournaient menaçants vers la demeure des Ezofowicz.

Elle semblait silencieuse et morte, cette demeure, ses fenêtres hermétiquement closes... D'ordinaire, aux beaux jours d'été, les croisées ouvertes au soleil, la vie de cette famille s'écoulait, pour ainsi dire, au grand jour. Maintenant y régnaient le deuil et la tristesse. Les femmes erraient, ombres lamentables, sans goût à leurs occupations journalières, s'arrêtant, distraites, devant leurs fourneaux, soupirant dans les coins. Sarah s'essuyait furtivement les yeux : sur le front de Ber, son époux, elle apercevait les rides des mauvais jours. Incliné sur ses livres de comptes, Raphaël se laissait aller à de sombres réflexions : son visage inquiet, se tournait parfois vers Abram et Ber, tandis qu'à sa place accoutumée, le vieux Saül lisait, ou du moins feignait de lire, un gros livre de piété.

L'arrière-grand'mère, dans son fauteuil, au coin de la croisée, un pâle sourire sur ses lèvres décolorées, sommeillait, ignorante des soucis de la famille.

Tout à coup la porte s'ouvrit sans bruit : Meïr apparut, confus, interrogeant tout le monde d'un regard où se reflétaient la douleur et l'effroi. Aussi

bien, tous ces yeux fixés sur lui exprimaient-ils une réprobation muette. N'était-il pas la cause du chagrin qui troublait l'antique paix familiale ? A travers la pitié, il lisait au fond de ces cœurs une vague menace de désaveu et d'abandon. Seule l'aïeule centenaire salua d'un sourire d'ineffable tendresse l'entrée de l'enfant chéri.

— Mon petit-fils ! murmura-t-elle.

Au même instant, une pierre lancée du dehors, brisant la vitre, rasa la tempe de l'aïeule et roula sur le plancher.

Le visage de Saül s'inonda d'un flot de sang. Abram, Raphaël et Ber se levèrent tous les trois, comme mus par un ressort. Tous tournaient leurs regards vers la place. Mais, — ô prodige ! — voici que Freïda se redressait, et, de sa voix semblable au timbre d'une cloche fêlée :

— C'est la même pierre ! prononça-t-elle, la même. Ils l'ont déjà lancée dans cette fenêtre, le jour où Hersch, mon époux, rebelle aux injonctions du Rabbi Nohim Todros, voulut contracter alliance avec les étrangers... C'est la même pierre !... Mais contre qui l'ont-ils jetée aujourd'hui ?

— Contre moi, grand'mère ! répondit une voix pleine d'amertume.

— Meïr !... Mon enfant ! fit l'aïeule, non plus en un chuchotement grêle mais dans un cri strident.

Il courut à elle et saisit ses deux mains fluettes et desséchées. Il fixait sur elle des yeux pleins de ten-

dresse, mais aussi d'une muette prière que n'osaient formuler ses lèvres. L'aïeule levait vers lui ses vacillantes prunelles.

Soudain, Saül bondit de son siège.

— Où voulez-vous aller, père ? lui demandèrent à la fois Abram et Raphaël.

— Courber ma vieille tête devant Isaac Todros, répondit-il, lui demander de ne pas juger cet enfant, avant que se soit apaisée la colère du peuple !

Quelques instants après, revêtu d'un ample manteau noir, coiffé d'un chapeau de feutre brillant et très haut, Saül traversait la place, à pas lents. Sur son passage, les gens s'écartaient, et le saluaient respectueusement. Une voix se fit entendre :

— Pauvre Reb Saül ! Je vous plains d'avoir un tel petit-fils.

Le patriarche passa sans répondre, mais ses lèvres frémirent.

Une heure s'écoula. La famille l'attendait, rassemblée dans la salle. Dès qu'il parut, Sarah, sa fille, s'empressa de le débarrasser de son manteau.

— Quelle réponse nous rapportez-vous, père ? interrogèrent ses deux fils.

— La honte et la colère ! répondit-il, sombre. Le cœur de Todros se réjouit du malheur des Ezofowicz. Ainsi que des serpents, les sourires venimeux rampent sur ses lèvres.

— Qu'a-t-il dit ?

— Il a dit qu'il avait trop longtemps toléré les

écarts d'un impie et d'un audacieux. Il a dit que Reb Mosché et Yankiél et tout le peuple exigeaient de lui le châtement du coupable... Condescendant à mes prières, il ajourne le jugement jusqu'à demain soir... Il a dit enfin que, si Meïr confessait humblement ses fautes, et si la communauté implorait pour lui la clémence et le pardon, il le frapperait d'une peine moins sévère.

Tous les regards se tournaient vers le jeune homme.

— Réponds, Meïr... As-tu entendu ?

Le jeune homme demeura quelques instants silencieux.

— Laissez-moi le temps de réfléchir, dit-il enfin. Peut-être, jusqu'à demain soir, trouverai-je un moyen de salut ?

— Un moyen de salut ! lequel ?

— Vous le saurez demain...

Ils se turent, le cœur oppressé. Ils en voulaient à Meïr, et en même temps ils tremblaient pour lui... Leur amour-propre saignait, à l'idée qu'un membre de leur famille s'humilierait devant l'antique ennemi de leur race.

— Peut-être le trouvera-t-il, en effet, ce moyen ! murmura Raphaël.

— Peut-être sa mère lui apparaîtra-t-elle en songe pour l'inspirer ! ajouta la pieuse Sarah.

Cependant l'attention de la famille se reporta vers l'arrière-aïeule, qui donnait des marques visibles d'inquiétude... Éveillée, les yeux dilatés, elle s'agi-

tait dans son fauteuil, dirigeant ses regards tantôt vers Meïr, tantôt vers la vitre brisée ou vers l'armoire pleine de livres, qui occupait l'un des coins de la vaste pièce.

— Que peut-elle bien avoir ? se demandaient-ils entre eux.

— Elle rassemble ses souvenirs au fond de sa mémoire...

— Elle a peur. Des craintes l'assaillent...

— Elle ne trouve pas les mots pour exprimer sa pensée...

Puis, selon l'usage, les deux arrière-petites-filles offrirent leurs bras à l'aïeule centenaire... Mais elle résistait. On la laissa dans son fauteuil... La salle se vidait peu à peu... Raphaël et Ber devaient encore régler quelques affaires en ville. Abram, retiré chez lui, s'absorbait dans ses comptes, et Saül lui-même alla demander au sommeil l'oubli de ses peines. A la cuisine, les femmes éteignaient les fourneaux. L'arrière-grand'mère demeura seule avec l'enfant de prédilection. Malgré l'heure avancée, malgré le silence, ses yeux grands ouverts, elle fixait la vitre brisée. Un tremblement continu agitait ses lèvres. Elle secouait sa tête, et alors, de la boucle diamantée de son turban, une pluie d'étincelles tombait, illuminant ses traits ridés. Elle semblait s'entretenir tout bas avec un être invisible... Elle étendait ses bras vers lui... L'effort de sa pensée se lisait dans l'animation insolite de son regard. Soudain, elle parla :

— Lorsque mon cher Hersch eut retrouvé le manuscrit de Michel Senior, alors aussi les méchantes gens le poursuivirent à coups de pierres.

Une à une, de grosses larmes, détachées de ses paupières, roulèrent sur ses joues. Alors, Meïr, frémissant d'émotion, vint s'asseoir à ses pieds. Appuyant sa tête sur les genoux de l'aïeule, et joignant les deux mains, il supplia :

— Grand'mère ! dis-moi où se trouve le testament de Michel Senior ?

Au timbre de cette voix, à la vue de ce visage, qui lui rappelaient la voix et le visage de son époux, les beaux jours de jeunesse, de bonheur et d'amour, Freïda se mit à sourire... Toujours absorbée dans la contemplation d'une vision, le regard fixé dans l'espace, elle disait :

— Je m'en souviens ! Le Rabbi Nohim Todros et les anciens l'avaient banni du sein du peuple d'Israël... Il rentra, le cœur ulcéré, se laissa choir sur un banc et appela près de lui Freïda, sa compagne... jeune et belle en ce temps-là ! Un voile blanc autour de son front, elle surveillait ses servantes... mais vite elle accourut à la voix de l'époux bien-aimé, attendant qu'il lui confiât ses peines... Et Hersch lui demanda : « Freïda ! où peut bien se trouver l'écrit de Michel Senior ? »

Elle se tut ; mais Meïr répéta, comme un écho :

— Où peut bien se trouver l'écrit de Michel Senior ?

Freïda continua :

— « Où peut bien se trouver l'écrit de Michel Senior ? demandait Hersch. Le Senior l'aurait-il enfoui sous terre ? Non, car les vers l'y auraient rongé. L'a-t-il fait murer dans la cloison ? Non plus, car le feu peut consumer les cloisons. Où l'a-t-il caché alors ? » C'est ainsi que Hersch questionnait Freïda, sa fidèle compagne. Elle médita longuement, puis, du doigt, indiqua l'armoire où Michel Senior enfermait ses livres. « Hersch, lui dit-elle, cet écrit se trouve là sûrement. » Et lorsqu'elle eut parlé, son époux en ressentit une grande joie...

— Grand'mère ! interrompit de nouveau l'adolescent, dis-moi où l'aïeul Hersch a caché cet écrit ?

Mais la centenaire dévidait l'écheveau de ses lointains souvenirs.

— Un jour, récitait-elle, Hersch revint de voyage... Triste, il s'assit sur son banc... et dit à sa compagne : « Tout est perdu, Freïda ! Le testament de Michel Senior ne peut nous servir. Cachons-le à la même place où nous l'avons trouvé, dans l'armoire aux livres... Seule tu connaîtras mon secret. »

Les yeux de Meïr se fixèrent, étincelants, sur l'armoire. L'aïeule poursuivit :

— Hersch dit : « Toi seule connaîtras mon secret, et lorsque ton âme sera prête à me rejoindre là-haut, sur le sein d'Abraham, tu le confieras à celui de nos fils ou de nos petits-fils, en qui te paraîtront revivre les traits et le cœur de ton époux. » Or lequel d'entre les petits et arrière-petits-fils de Freïda res-

semble aujourd'hui à son époux ? C'est Meïr, le fils de son fils Benjamin. Il lui ressemble comme le grain de sable à un autre grain de sable. C'est lui mon enfant bien-aimé ! C'est à lui seul que Freïda livrera son secret.

Maintenant, le jeune homme couvrait de baisers les mains ridées de l'aïeule.

— Grand'mère, interrogeait-il, anxieux, le regard fixé sur l'armoire, l'écrit de l'ancêtre est caché là, n'est-ce pas ?

Sans lui répondre, la vieille évoquait ses souvenirs.

— Et Hersch dit à Freïda : « Lorsque les méchants parmi le peuple d'Israël persécuteront l'un de tes fils ou petits-fils, le plus tendrement aimé ; lorsque les anciens de notre famille appesantiront leur bras sur lui ; lorsque le peuple commencera à lui lancer des pierres ce jour-là tu l'initieras à sa tâche. Qu'il prenne le testament de Michel Senior, qu'il le place sur son cœur et, quittant sa famille, renonçant à son héritage, qu'il s'en aille proclamer à travers le monde les vérités que contient cet écrit, bien plus précieux que l'or et les perles fines ! C'est l'arche d'alliance d'Israël avec les temps nouveaux, qui s'écoulent pareils aux ondes fécondantes d'un grand fleuve, et avec les nations environnantes, semblables aux sommets altiers des montagnes ! »

— Grand'mère ! s'écria Meïr, les miens ont levé la main sur moi ; le peuple d'Israël s'est détourné

de mon chemin... Je suis cet arrière-petit-fils que te désignait Hersch, ton époux... Dis-moi, dis-moi, je t'en conjure, où est cet écrit... Se trouve-t-il caché au milieu des livres de cette armoire ?

Un sourire de triomphe illumina la face de l'aïeule.

— Freïda, continua-t-elle, a bien gardé le trésor confié à ses soins. Elle l'a gardé comme son âme, comme la prunelle de ses yeux. Lorsqu'elle devint veuve, le Rabbi Boruch Todros, fils de Nohim, pénétra dans sa demeure et voulut livrer aux flammes l'armoire et ses livres. Mais Freïda, de son corps, fit un rempart à l'armoire sacrée : « Tout ce qui est ici m'appartient, déclara-t-elle au persécuteur. Que nul ne s'avise d'y toucher ! » Et comme Freïda défendait son bien, ses fils et ses petits-fils s'émurent : « Elle est notre mère, dirent-ils au Rabbi, nous ne souffrirons pas qu'on lui fasse du tort. » Alors Reb Nohim se retira courroucé. A sa mort, son fils et son successeur, Reb Isaac, ne franchit jamais le seuil de notre maison, sachant bien qu'aussi longtemps que vivrait Freïda aucune main ennemie n'ouvrirait cette armoire. Oui ! [Freïda a bien gardé le trésor confié à ses soins. Oui ! il dort là... depuis ce temps !

Et l'aïeule, en prononçant ces paroles, étendait son bras vers l'armoire mystérieuse. De sa gorge desséchée, un rire s'échappa, un cri de triomphe et de joie.

D'un bond, Meïr se trouvait auprès du meuble. Il

ébranla la vieille serrure qui céda sous l'étreinte de sa main fiévreuse. Une fine poussière tomba des rayons où s'entassaient les livres empilés... Elle recouvrit d'une teinte grise les blonds cheveux et les vêtements de l'arrière-neveu de Hersch Ezofowicz, comme jadis elle avait recouvert le voile blanc de Freïda et les cheveux dorés de Hersch.

En même temps, à la vue de l'armoire ouverte, par trois fois, Freïda, penchée en avant, appela son époux :

— Hersch ! Hersch ! Hersch !

Ce n'était plus un murmure, mais un cri suprême arraché de ses entrailles. Il lui semblait qu'en ce beau jeune homme, à la chevelure d'or, que la poussière nimbait d'une auréole, revivait son bien-aimé.

Meïr tournait vers elle son visage pâle aux yeux ardents.

— Grand'mère ! interrogeait-il, la voix frémissante, où est l'écrit ? Là-haut ?... plus bas, peut-être ?... dans ce livre ?... dans celui-là ?...

— Dans celui-là, oui !... et l'aïeule indiquait l'épais in-folio, dont le jeune homme venait de se saisir.

Il l'ouvrit, les mains tremblantes. Aussitôt, à ses yeux apparurent les pages d'un manuscrit, pâles, mais lisibles encore. Il s'en empara... Chargé de ce trésor, il s'était jeté aux pieds de la centenaire, ivre d'émotion et de joie, le cœur gonflé de soupirs, et il couvrait de baisers ses genoux, ses mains décharnées.

Freïda, doucement, caressait les cheveux du petit-fils aimé ; puis, peu à peu ses paupières se fermèrent. Un instant transfigurée, elle retomba dans son assoupissement habituel, prélude du sommeil éternel.

Durant toute la nuit, une lumière brilla aux fenêtres de Meïr : des ombres y glissaient. Au lever du jour, un à un, les amis du jeune homme sortirent de la demeure silencieuse et se dispersèrent à travers la petite ville.

Bientôt, sous les toits des riches comme dans l'humble logis des pauvres, d'étranges récits, diversement rapportés et commentés, suscitaient partout une impression profonde. Le travail journalier semblait suivre son cours ; pourtant, une rumeur confuse, mille propos échangés, dominaient le grincement des outils. Au fond des cours, dans chaque ruelle, les on-dit, les suppositions s'entre-croisaient.

« — A la nuit tombante, au Bet-ha-Kahal, se rassembleront les *daïans* (1) et les fonctionnaires du Kahal, Isaac Todros à leur tête, pour juger Meïr Ezo-fowicz.

« — Ce n'est pas au Bet-ha-Kahal, mais dans la salle du Bet-ha-Midrash que comparaitra le petit-fils du riche Saül. Là, en présence des juges et du peuple assemblés, il lui faudra s'humilier devant le Rabbi, confesser ses fautes, implorer le pardon de ceux qu'il a scandalisés par ses erreurs et ses exemples.

(1) Juges religieux du tribunal rabbinique.

« — Non, Meïr ne s'humiliera pas, il ne confessera pas ses fautes.

« — Pourquoi pas ?

« — Il a découvert un trésor enfoui depuis des siècles, depuis le jour où le peuple juif est venu se fixer en ce pays. C'est un écrit mystérieux, transmis à ses descendants par le premier des Ezofowicz.

« — Mais que contient cet écrit ?

« — Un procédé merveilleux, infaillible, pour transformer le sable en or pur... Les Israélites deviendraient les plus fortunés, les plus heureux des hommes.

« — Vous n'y êtes pas... Il s'agit là d'un moyen d'évoquer Moïse, qui doit sauver le peuple d'Israël des ténèbres et le guider vers les régions resplendissantes de lumière.

« — Et c'est Meïr qui a retrouvé le fameux écrit ?

« — Oui, et il en donnera lecture au peuple, ce soir, à la tombée de la nuit, dans la salle du Bet-ha-Midrash. »

C'est ainsi que partout s'échangeaient des confidences, se formaient des groupes... et partout, soudain, surgissait le mélamed. Reb Mosché paraissait doué du don d'ubiquité. On l'apercevait ici au fond d'une cour, puis près d'une fenêtre ouverte, tantôt parcourant les rues, tantôt sur la place, attentif, épiant, l'oreille dressée à tous les bruits, un méchant sourire errant sur ses lèvres lippues... Aux questions il répondait par un sourd grognement, de rauques

et inintelligibles articulations. Avant d'oser émettre son avis, il sentait le besoin de se concerter avec son maître, le Nassi, créature si parfaite que le Seigneur lui-même devait se glorifier de son œuvre. Enfin, vers midi, les oreilles bourdonnantes, le cerveau bourré de ce qu'il venait d'entendre, il se glissa sans bruit dans le sombre logis du Rabbi.

Isaac Todros donnait audience à un pauvre pèlerin. C'était un vieillard qui se traînait appuyé sur son bâton : ses vêtements couverts de poussière révélaient qu'il venait de loin. Humblement incliné, il suppliait le Rabbi de le gratifier d'une pincée de la terre sacrée, rapportée de Jérusalem.

— Nassi, disait-il d'une voix que faisaient trembler l'âge et l'émotion, mon vœu le plus ardent serait d'aller mourir à Jérusalem, pour que mes ossements y puissent reposer à côté de ceux de nos pères. Mais je suis si pauvre, ô Nassi ! Où prendrais-je l'argent nécessaire à un aussi long voyage ? Rabbi, donne-moi une poignée de cette terre sacrée, que l'on te rapporte chaque année des lieux saints. Lorsque j'aurai fermé les yeux, mes petits-enfants la répandront sur ma poitrine, et mon sommeil en deviendra plus léger dans ma tombe. En outre, les vers respecteront mon cadavre, n'est-il pas vrai ?

— C'est la vérité même, répondit Todros, solennel.

Alors, d'un sac en toile, il puisa le sable blanc, l'enveloppa dans un papier qu'il ficela avec soin, et le remit au pèlerin.

D'une main tremblante, le vieillard accueillit ce don précieux, le porta à ses lèvres, puis, sous ses vêtements loqueteux, le cacha sur son cœur.

— Rabbi, dit-il, je n'ai pas de quoi payer...

Mais Todros, le cou tendu, l'interrompit d'une voix brève :

— Tu dois venir de bien loin, puisque tu ignores que jamais Isaac Todros n'a accepté un salaire de ses frères. Pour le bien que j'accomplis, je ne demande qu'une grâce au Seigneur... Puisse-t-il à la science que je possède en ajouter encore une goutte, car mon âme en est toujours assoiffée.

Appuyé sur son bâton, le vieillard s'inclinait devant le maître.

— Nassi ! dit-il, laisse-moi baiser ta main bien-faisante !

— Viens ! répondit Isaac avec douceur, et, saisissant cette tête blanche, prostrée devant lui, il la releva et, sur le front parcheminé du pauvre, scella ses lèvres en un bruyant baiser.

Une expression de béatitude indicible transfigura les traits du pèlerin.

— Rabbi ! s'écria-t-il, tu es bon ! Tu es notre maître, notre père... et notre frère... à la fois !

— Et toi, reprit Todros, sois béni pour avoir jusqu'à l'extrême vieillesse gardé, avec l'observance de la sainte loi, l'amour du vieux sol paternel. En vérité, je te le dis, cette poignée de terre vaut plus que l'or et que l'argent !

Tous deux se contemplaient, leurs yeux pleins de larmes. Mis en face l'un de l'autre, pour la première et dernière fois de leur vie, une même tendresse fraternelle gonflait leurs cœurs de douceur et de mélancolie.

Reb Mosché, témoin de cette scène, accroupi auprès de l'âtre, selon sa coutume, pleura aussi. Entré là inaperçu, ce ne fut qu'à la sortie du pèlerin qu'il osa interpeller le maître.

— Nassi ! fit-il d'une voix timide.

— Haa ? interrogea le rabbin, brusquement arraché à sa rêverie.

— Il y a du nouveau dans la ville.

— Quoi donc ?

— Meïr Ezofowicz a retrouvé l'écrit de son grand-père. Il doit le lire aujourd'hui, devant le peuple assemblé.

Todros écoutait, redressé, une flamme au fond des yeux.

— D'où le sais-tu ?

— Les amis de Meïr ont commencé à parcourir la ville dès la pointe du jour ; ils colportent la nouvelle de maison en maison.

Le rabbin demeura silencieux, absorbé dans ses réflexions.

— Nassi ! interrompit Reb Mosché. Laissez-vous s'accomplir ce scandale ?

Todros ne répondit qu'au bout de quelques instants.

— Oui ! je le laisserai s'accomplir !

Le mélamed tressaillit.

— Rabbi ! reprit-il... vous êtes le sage des sages ! Mais avez-vous réfléchi que la divulgation de cet écrit infâme peut vous aliéner l'âme du peuple et la détourner de nos saintes lois ?

Todros lui jeta un regard, où la commisération se mêlait au mépris.

— Tes paroles me prouvent que tu n'as jamais su pénétrer l'âme de notre peuple. Ce n'est point en vain que mon arrière-aïeul, mon aïeul, mon père et moi, nous l'avons pétrie et façonnée... Non ! Meïr ne la détournera pas de nos enseignements ! Qu'il le lise, cet infernal écrit... que cette abomination sorte enfin de dessous terre, où elle rampait enfouie, pour que la détruise le feu de la colère divine, et que la pierre du mépris scelle à jamais ses cendres. Qu'il lise cet écrit ! Il mettra ainsi le comble à tous ses crimes, et alors mon bras vengeur s'appesantira sur lui.

Un long silence régna. Reb Mosché tenait ses yeux fixés sur le sage, comme s'il eût contemplé l'arche sainte.

— Mosché !

— Qu'ordonnez-vous, Nassi ?

— Il faut absolument s'emparer de cet écrit et me le remettre entre les mains !

Toujours accroupi auprès de l'âtre, le mélamed demanda d'une voix effarée :

— Mais qui donc, Nassi, pourrait le lui enlever ?

Todros darda sur lui son regard de flammes.

— Il faut, répéta-t-il, scandant chaque mot, il faut lui enlever cet écrit et me le remettre entre les mains.

— Rabbi ! murmura Reb Mosché, courbant sa grosse tête hirsute, j'ai compris. Que votre volonté s'accomplisse ! Oui ! qu'il les lise, ces abominations devant tout le peuple : un orage tel se déchaînera au-dessus de sa tête, qu'il se verra balayé comme une vile poussière.

De nouveau plana un long silence.

— Mosché ! appela le Rabbi.

— Qu'ordonnez-vous, Nassi ?

— Va trouver le *schamès* (1) à la synagogue ; dis-lui d'aller sur-le-champ convoquer les membres du conseil : qu'ils se réunissent tous ce soir, à la tombée de la nuit, dans l'enceinte du Bet-ha-Kahal pour y prononcer un jugement !

Mosché se leva et partit... Alors Isaac Todros étendit son bras menaçant.

— Malheur à l'audacieux ! fit-il, malheur au superbe et à l'impie ! Malheur à celui qui, contaminé de la lèpre, propage la contagion au milieu du peuple.

Et un flot de haine implacable inondait son visage farouche...

Et pourtant ce visage, tout à l'heure, rayonnait d'une si touchante et fraternelle tendresse... ces lèvres venaient de s'ouvrir à des paroles d'amour !... dans ces yeux avaient brillé des larmes de compassion...

(1) Bedeau et courrier de la synagogue.

## VIII

Le soleil était couché, et l'ombre du soir commençait à envelopper la terre. La vaste cour de la synagogue fourmillait d'une multitude humaine, sombre et agitée. Les passions bouillonnaient au fond des cœurs...

En même temps, dans la salle du Bet-ha-Midrash, se pressait une assistance houleuse : on y voyait les blondes chevelures enfantines, les crânes dénudés des vieillards, des barbes neigeuses ou noires comme l'aile du corbeau, des barbes d'un blond pâle de lin, des barbes rutilantes, ignées, aux teintes de cuivre poli. Les têtes ondulaient... les yeux brillaient de curiosité, avides d'émotions. Une lampe, suspendue à l'entrée du porche, éclairait l'immense salle. Au fond, sur une table de bois blanc, une chandelle projetait ses vacillantes clartés. C'était la tribune, d'où les orateurs s'adressaient à la foule. Au sein de la société juive, en effet, tous, le riche

comme le pauvre, l'adolescent comme le vieillard, jouissent d'un droit égal, celui de se faire entendre de leurs frères... Le Bet-ha-Midrasch reste de nos jours l'exemple de cet esprit démocratique des anciennes constitutions du peuple d'Israël. Il n'est pas de juif, si humble, si misérable qu'il soit, qui n'ait libre accès à cette tribune, qui ne puisse y prier, y lire, y enseigner publiquement.

En face du Bet-ha-Midrasch, de l'autre côté de la cour, s'éclairaient les fenêtres du Bet-ha-Kahal. Là, se réunissaient les administrateurs des deniers publics, les juges ou daïans de la communauté. Une lampe suspendue éclairait l'entrée et, sur la longue table, en leurs chandeliers de cuivre, une rangée de chandelles projetaient un éclat fuligineux. Un à un, les juges, personnages connus, gravissaient les marches du perron. Ils étaient douze, mais la foule, massée sur leur passage, n'en avait compté que onze ; le douzième, Raphaël Ezofowicz, ne pouvait, d'après la loi, en sa qualité d'oncle de l'accusé, prendre part aux délibérations... Aux juges succédaient les membres du Kahal. Parmi eux, Moreïné Kalman, tout reluisant de satin, son éternel sourire satisfait aux lèvres, et Yankiél Kamionker, le visage très nerveux, le regard inquiet d'un homme qui se sent sous la sourde menace d'un danger. Enfin, en dernier lieu, apparut Isaac Todros, replié sur lui-même, rasant les murs, s'avancant d'un pas silencieux et rapide.

Au même instant, dans la salle du Bet-ha-Midrasch,

dominant les rumeurs confuses de l'assistance, s'élevait une voix forte et mâle.

— Au nom du Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, peuple d'Israël, écoute-moi ! Je suis le messager de mon aïeul Michel Senior Ezofowicz. Il m'a choisi pour que je fasse connaître à tous ses dernières pensées : j'obéis à sa volonté.

Mais les murmures se transformèrent en un vacarme assourdissant. Des exclamations s'entre-croisaient, où se manifestaient la curiosité, la malveillance, la crainte. La voix de l'orateur fut submergée par le grondement de ce flot hostile. Soudain, quelqu'un clama, au milieu de la foule :

— Silence ! Écoutez-le, car il est écrit : « Vous écouterez toute parole prononcée au nom de l'Éternel. »

— C'est vrai... Silence ! Il a commencé par invoquer le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob !

Le vacarme s'apaisa. Un silence complet s'établit. Ceux qui étaient restés dehors, à la porte ou derrière les fenêtres, se hissaient sur la pointe des pieds pour mieux voir.

Debout, près de la table, Meïr Ezofowicz, calme mais très pâle, levait vers l'auditoire ses yeux où brillait la flamme d'une foi convaincue et d'une énergie indomptable. Il tenait à la main plusieurs feuillets de papier jauni, qu'il se mit à lire, en s'arrêtant de temps en temps pour les brandir au-dessus de sa tête.

« Israël, tu es le peuple élu... le premier parmi les peuples de la terre, tu as cru en un seul Dieu, et, au milieu des tonnerres et des éclairs, tu as entendu la voix de l'Éternel et reçu de lui les dix grandes paroles sur lesquelles, ainsi que sur dix rochers, tous les peuples de l'univers ont consolidé les degrés qui montent jusqu'au soleil de la perfection. Israël ! aveugle celui qui ne verrait pas sur ta face les reflets de ton ancienne splendeur !...

« C'est de toi qu'est sorti Moïse, au cœur brûlant d'amour, tel un buisson ardent, et David, qui chantait s'accompagnant sur sa harpe, et Esther qui vengea les infortunes et l'abaissement de sa nation. C'est de ton sein que surgirent les Macchabées armés du glaive invincible et les prophètes affrontant la mort pour le triomphe de la vérité. Aussi longtemps que tu vécus heureux et libre, sur le sol béni de tes aïeux, tu eus horreur de l'esclavage ; tu abandonnais la dixième gerbe de tes champs à ceux qui avaient faim et, ne te courbant que devant Jéhovah, tu disais : « Nous sommes tous égaux en face du Très-Haut. »

« Et plus tard, malheureux et vaincu, les yeux rongés de larmes, et la cendre au front, affligé de toutes les douleurs, exposé à tous les mépris de l'étranger, tu demeuras pourtant fidèle à ton Dieu unique, tu gardas vivant le souvenir de tes aïeux. Par ton exemple, tu enseignais aux peuples opprimés comment, sans armes et sans légions, ils pouvaient résister à l'oppres-

seur. O mon peuple, le Seigneur t'a donné la sagesse, la pureté, la charité; mais voilà bientôt deux fois dix siècles révolus qu'il t'a privé de ton antique patrie! »

La voix du lecteur tremblait. Son émotion se communiqua à l'auditoire... Un vague murmure s'éleva :

— Écoutez! écoutez! Ce sont là les paroles d'un juste et d'un sage. Il célèbre les gloires et les vertus d'Israël!

Meïr continua :

« Malheur au peuple qui n'a pas de patrie! L'âme d'un peuple est inséparable de la terre où il s'est fixé. Cette terre est comme le sein maternel, auquel l'enfant puise sa nourriture et sa force, le remède à ses infirmités. Ainsi l'a voulu le Seigneur notre Dieu. Mais, ô Israël! les hommes sont allés à l'encontre de la volonté divine, et ils ont arraché ton âme du sol natal où elle adhérait. Pareil au mendiant, tu dus aller frapper aux portes étrangères... Tu implorais la pitié et l'on te crachait au visage. Tu t'inclinais, docile aux lois que réprouvaient ta conscience et ta foi. Tu corrompis ta langue, afin de la rapprocher de celle des peuples chez qui t'avait poussé l'exil. Tu fus abreuvé d'amertumes. Ta face s'assombrit du flot des colères amassées et des humiliations subies. Ton cœur se tordait d'angoisse à la pensée que le nom d'Israël et celui du vrai Dieu pourraient disparaître de la surface de la terre... Alors, au milieu de ta détresse, ton ancienne vertu a disparu, et, nombreuses comme les étoiles, tes iniquités se sont multipliées...

Et l'on entendit la voix courroucée de Jéhovah : « Est-ce donc là ce peuple élu que j'avais initié à la grâce et à la vérité ? Ne sait-il plus observer mes lois que par de vaines formules, en désaccord avec ses actions journalières ? Cette loi ne consiste-t-elle que dans les chants des psaumes et la fumée de l'encens ? Non ! car elle devait guider mon peuple au sommet de l'échelle, révélée par moi à mon serviteur Jacob, — elle devait apprendre à tous les hommes à s'élever jusqu'à moi, qui suis la sagesse et la perfection. »

Mais de bruyantes rumeurs couvrirent la voix du lecteur.

— Qu'est-ce ? Que dit-il ?... Quelles sont donc ces iniquités d'Israël, aussi nombreuses que les étoiles au firmament ?... Comment devons-nous louer le Seigneur, notre Dieu, si nos chants, nos prières et nos sacrifices n'ont aucun prix à ses yeux ?

Cependant, l'intérêt, la curiosité tenaient encore la multitude haletante.

Meïr, de plus en plus pâle, poursuivit sa lecture :

« Je dis à tous nos frères : « Rendez-vous utiles au pays que vous habitez, vous vous attirerez ainsi le respect et l'estime de vos concitoyens. »

« Le Rabbi Papa nous enseigne : « Abstenez-vous du commerce. Cultivez plutôt la terre, car les laboureurs sont bénis par Dieu. Lorsque vous vous fixerez en ce pays, plantez-y tous les arbres qui portent des fruits. »

« Un jour viendra où les peuples de la terre diront aux enfants d'Israël : « Attalez des bœufs aux char-rués et labourez la terre, afin que vous ayez du pain en abondance. » Alors aussi de faux prophètes s'écrieront : « Gardez-vous de conduire la charrue sur la terre d'exil ! » O mon arrière-neveu, toi qui liras ces paroles, apprends à mon peuple qu'il lui faut fermer ses oreilles à la voix des faux prophètes... Dis-lui, sans te laisser un seul instant : « Défieez-vous des faux docteurs qui veulent perdre les fils d'Israël ! »

De nouveau, des murmures étouffèrent la voix du lecteur :

— De qui parle-t-il ?

— Qui sont ces faux prophètes et ces faux docteurs ?

— C'est à nos rabbins qu'il applique ces noms injurieux !

— Ses lèvres profèrent d'abominables sacrilèges !

— Il veut nous contraindre à labourer de nos mains cette terre d'exil !

— Mais Rabbi Nohim, l'aïeul de Rabbi Isaac, a dit à nos pères : « Vous ne conduirez pas la charrue sur la terre d'exil. »

— Et Rabbi Nohim était un saint. La lumière de sa sagesse rayonnait au loin dans la contrée.

— Hersch Ezofowicz, son ennemi, lui dressait des embûches !

— Hersch Ezofowicz fut un pécheur endurci !

— Voilà pourquoi son petit-fils insulte aujourd'hui

nos rabbins, au lieu d'enseigner aux pauvres le moyen de s'enrichir !

— Hersch Ezofowicz veut que nous devenions les serviteurs de la terre que nous habitons. Mais, à la venue du Messie, alors qu'il nous ramènera au pays de nos ancêtres, nous quitterons tous cette terre d'exil. Pourquoi, dès lors, y verserions-nous nos sueurs ?

— Cet écrit devait nous apprendre comment on peut transformer le sable en or.

— Et comment faire revivre Moïse !

Ainsi murmurait l'assistance déçue. Du haut de son banc, Reb Mosché, par ses rires, ses invectives, ses injures à l'adresse du réformateur, ne cessait d'attiser le mécontentement. Mais, de l'autre côté de la salle, Ber lui tenait tête. Ces deux hommes, en face l'un de l'autre, tous deux dominant la foule, personnifiaient les deux pôles de la société juive. Ber, muet, immobile, la tête rejetée en arrière, appuyé contre la muraille, fixait de ses yeux glauques un point de l'espace. Sur ses joues, où la souffrance avait creusé ses sillons de rides, des larmes coulaient, tombant une à une de ses paupières. Au fond de la salle, rangés au pied de la tribune, les amis de Meïr formaient une phalange sacrée. Le cœur palpitant, les yeux dilatés, tantôt ils exhalaient de profonds soupirs, tantôt ils levaient leurs bras vers le ciel. Assoiffées de lumière et de vérité, leurs âmes, brusquement tirées des ténèbres, s'élançaient, éblouies, vers ces orbes immenses et lumineux des

idées nouvelles... De toutes parts, maintenant, les protestations montaient, semblables au bruissement continu des vagues.

Meïr s'efforçait de les dominer.

— Calmez-vous ! Écoutez ce que, par ma bouche, vous annonce ce sage et ce juste dont la voix crie à travers les pierres de son sépulcre... Il m'a choisi pour son interprète... Je dois accomplir ma mission... Écoutez-moi !

D'un geste impérieux, il imposait silence à la foule déchainée. Le courage, l'ardeur, la foi illuminaient ses traits.

De son banc, le mélamed hurlait :

— Silence ! Taisez-vous !... Laissez-le lire ! Que ces abominations, semblables aux serpents venimeux, sortent enfin de dessous terre, afin qu'elles périssent, écrasées sous le mépris !

Le tumulte s'apaisa... Meïr continua :

« Jadis, en Israël, le cénacle des docteurs de la loi avait pris pour nom : *Baalé Tressim*, ce qui veut dire : « Bien armés ! » Armés, afin de conjurer le péril et de préserver le peuple élu... « Israël ne périra pas ! disaient-ils ; car nous lui construirons un rempart inexpugnable. Et ce mur qui le séparera du reste des nations, nous l'édifierons avec les pierres tirées des prescriptions mosaïques. »

« Ainsi parlèrent les Tanaïtes. Alors le Sanhédrin où ils siégeaient, les écoles où ils enseignaient, furent comme l'arsenal et le champ de

bataille où se fourbissent et s'entrechoquent, tour à tour, les glaives. Parmi ces guerriers, semblables à des soleils au milieu des étoiles, resplendirent : Gamaliel, Éliézer, Josué, Akiba, Jéhuda. Ils se succédèrent l'un à l'autre en l'espace de cinq siècles ; et, durant cinq siècles, ils composèrent cette œuvre immense, appelée par eux le Talmud. Ce fut le rempart inexpugnable, et ce fut aussi la digue insubmersible qui devait préserver Israël de l'inondation des peuples étrangers.

« Une œuvre pareille est donc pleine de sagesse. A ceux qui prétendraient le contraire, répondez : « Purifiez d'abord vos cœurs de toute souillure, puis ouvrez le livre saint et lisez. »

« Mais ce n'est ni Jéhovah, ni les anges qui ont écrit ce livre. Il a été tracé par la main des hommes. Or tout homme est sujet à l'erreur. Partout l'ivraie se mêle au bon grain, et le sable se trouve à côté du diamant... Nos livres des lois me paraissent semblables à cette grenade à laquelle voulait goûter un sot, sans la dépouiller de son écorce. »

Mais Ber venait de se rapprocher de son neveu.

— Meïr, murmura-t-il, regarde la foule.

Puis il ajouta, plus bas encore :

— Va ! quitte la salle, ne perds pas un instant !

D'un coup d'œil, le jeune homme se rendit compte du danger. Un triste sourire plissa ses lèvres.

— Je ne puis ! répondit-il, j'accomplirai ma tâche

jusqu'au bout... Et il poursuivit, — mais cette fois il ne lisait plus :

— Vous voyez tous maintenant ce que vous dévoile cet écrit. Les autres nations marchent toutes vers la félicité, le progrès, la lumière ; et nous, attardés à une infinité de petits détails, nous négligeons de grandes vérités. Cet enseignement, que vous tenez pour saint et salutaire — je veux parler de la Kabbale — est un enseignement maudit, un abîme de ténèbres où sombre l'esprit d'Israël.

Un ouragan de protestations balaya la voix de l'audacieux.

— Malheur ! malheur ! criait-on de toutes parts. L'apostasie et le scandale ont souillé la demeure d'Israël.

— Écoutez ! je n'ai pas fini ! clamait Meïr.

— Non ! fermons-lui la bouche ! Chassons-le du lieu saint où parlent d'ordinaire nos sages.

— Écoutez ! Dans cet écrit Michel Senior dit qu'il faut que vous cessiez d'attendre la venue du Messie, tel que vous vous le figurez, sous les traits de l'homme !

— Malheur ! malheur ! L'entendez-vous qui ravit la consolation et l'espoir du cœur d'Israël ?

— Écoutez ! le Messie ne descendra pas parmi vous sous les traits de l'homme, car il n'est autre que le Temps qui apporte à tous la science, l'amour et la paix !

— Meïr, Meïr, murmuraient ses amis. Tu te perds... Fuis ! alors que tu le peux encore.

Ber, Éliézer, Chaïm, Ariel lui faisaient un rempart vivant de leurs corps, mais il les écartait, il ne voulait pas les entendre. Des larmes de désespoir, de colère, étincelaient au fond de ses prunelles.

Une bousculade se produisit. Le mélamed venait de sauter à bas de son banc. Il trépignait, battant le sol de ses pieds nus ; puis, en quelques bonds, écartant la foule, il se rua vers la tribune, saisit le chandelier et le lança à terre. Au même instant, à la porte, quelqu'un éteignait la lampe. L'obscurité envahit la salle. Par les fenêtres seulement, la lune, çà et là, projetait ses blancs reflets. Alors, la multitude s'exaspéra, les voix grondaient : on eût dit tous les éléments déchainés. Exclamations, menaces, malédictions, prières se confondaient. Enfin les vagues humaines se déversèrent dans la cour de la synagogue et grossirent la foule qui stationnait au dehors, moins agitée quoique inquiète aussi.

En face du Bet-ha-Midrasch, portes et volets clos, se dressait la bâtisse du Bet-ha-Kahal, où délibéraient les juges... Sur les marches du perron, le schamès assis, les coudes sur les genoux, sa longue barbe entre ses mains, telle une statue de pierre, attendait qu'on lui remit l'arrêt qu'il publierait par la ville, de porte en porte.

La foule s'était divisée en plusieurs groupes, dont l'un, plus nombreux que les autres, franchit la porte de la cour synagogale et roula jusqu'à la grande place, toute blanche sous les rayons de la lune. Dans

ce groupe vociféraient des individus déguenillés et aussi des enfants de tout âge, qui se baissaient à chaque instant pour ramasser des pierres ou de la boue. Au milieu de cette masse hurlante, une dizaine de jeunes gens entouraient et protégeaient Meïr Ezo-fowicz. La petite phalange résistait aux attaques; mais, débordée enfin, elle se rompit. Une grêle de pierres assaillit le réformateur. Des mains furieuses s'agrippaient à ses vêtements, les mettaient en pièces, des poignées de sable et de boue le frappaient au visage. Un chœur d'exclamations haineuses déchiraient ses oreilles. Des faces enflammées lui soufflaient l'outrage. Et, là-bas, au fond, il voyait la demeure paternelle, le salut ! Alors éperdu, il se mit à courir, les bras tendus, s'arrachant aux étreintes rageuses de ses ennemis, buttant à chaque pas, se relevant, poursuivant sa course. De ses lèvres contractées ne s'échappait aucune plainte. On l'eût cru insensible aux injures, aux coups, à ces pierres qui sifflaient à ses tempes. Il ne se défendait pas, il ne pensait qu'à sauver le précieux manuscrit qu'il serait de ses deux mains contre sa poitrine. Soudain, en face de lui, bondit le mélamed. Les yeux enflammés, brandissant un gourdin, il ameutait la foule.

— Que faites-vous donc ? rugissait-il. Pourquoi ne lui arrachez-vous pas cet infâme écrit ? Le Rabbi vous l'ordonne. Là, là ! Le misérable le tient serré contre lui.

Meïr, cerné, se vit perdu. Des bras musculeux

l'étreignaient : des mains calleuses le saisirent à la gorge; d'autres, violemment, dénouaient ses deux bras qu'il tenait croisés sur sa poitrine. Un long cri de détresse s'échappa de ses lèvres, montant, désespéré, vers le ciel, où voguait la lune blanche :

— Jéhovah ! Jéhovah !

A l'instant même il sentit des lèvres brûlantes se coller sur l'une de ses mains, qu'il avait laissé retomber, inerte, le long de son corps. Oh ! cette impression indicible ! ce baiser, témoignage muet de tendresse, au milieu de la haine sauvage ! Leybelé ! il l'avait reconnu. D'un suprême effort, il parvint à se dégager ; avant que les agresseurs eussent pu revenir à la charge, il souleva l'enfant et, le tenant entre ses bras, il s'en fit un bouclier contre la fureur de ses ennemis. Le petit l'enlaça : vers la foule démente il tournait, pâle, son visage : ses yeux noirs, pleins d'une tristesse infinie, imploraient la pitié.

Alors, une voix gémit :

— C'est mon enfant, c'est mon petit Leybelé ; ne lui faites pas de mal !... et Schmül, l'humble ravaleur, sanglotait, les mains jointes.

Un revirement se produisit.

— Reb ! disait-on. Voyez ; il s'est couvert de cet enfant qui le chérit.

Mais le mélamed vociférait, hors de lui :

— Reprenez-lui l'enfant ! Arrachez-lui l'écrit.

Cependant, l'attaque faiblissait. Cà et là, seulement, tombait une pierre. En quelques bonds Meïr se

trouva sur les marches de la maison paternelle. La porte s'ouvrit, tirée du dedans par une main invisible, et se referma aussitôt. Enfin il était hors d'atteinte. Alors seulement il déposa l'enfant à terre, au fond du couloir, et lui-même se précipita dans la salle, où tous les membres de sa famille l'attendaient réunis. Il haletait et dut s'appuyer contre le mur. Il regarda anxieusement autour de lui : tous les visages étaient consternés. C'est que jamais un Ezofowicz n'avait paru si bafoué, si misérable. La tête couverte de boue, les vêtements en lambeaux, le front ensanglanté, ce n'était plus là le rejeton chéri d'une race puissante et riche, mais un criminel fuyant devant la justice, un mendiant que traquait une foule en délire. Toutefois, dans son regard, à travers la souffrance, brillait une fierté, une énergie indomptable.

Saül se voila la face de ses deux mains. Les femmes pleuraient. Raphaël, Abram se dressèrent, menaçants :

— Malheureux ! malheureux ! répétaient-ils.

Mais voici que l'on ébranlait les volets des fenêtres. Bientôt les vitres tintèrent, volant en éclats sous une avalanche de pierres. Des cailloux, des mottes de terre durcie pleuvaient dans la salle. La populace, que dirigeait le mélamed, hurlait aux abords de la maison. Elle réclamait Meïr, elle voulait l'écrit de Michel Senior ; elle invectivait toute la famille des Ezofowicz, la menaçait de la vengeance divine et humaine.

Blêmes, saisis de terreur et de honte, les Ezofowicz écoutaient, les pieds rivés au sol.

Mais le patriarche s'était levé. D'un pas résolu, il se dirigeait vers la porte.

Alors, ses enfants l'entourèrent, s'efforçant de le retenir.

— Père ! où donc allez-vous ?

— Je vais leur commander de se taire et de se disperser.

Les femmes tremblaient, gémissantes, se cramponnaient à ses vêtements.

— Ils vont vous tuer !

Tout à coup, au dehors, un mot retentit, passant de bouche en bouche.

— Le schamès ! voici le schamès !

En effet, de la synagogue un homme était sorti et il accourait rapidement vers la maison des Ezofowicz. Les juges avaient prononcé leur sentence... et le courrier du Bet-ha-Kahal s'empressait de publier l'arrêt.

Tout autour, la foule, pétrifiée dans l'attente des terribles formules du jugement, semblait une sombre muraille. Le schamès disparut sous la porte. Il pénétra dans la salle. Du seuil, il jeta un regard inquiet et défiant à l'assistance, puis, s'inclinant devant Saül :

— La paix soit avec vous ! murmura-t-il à voix basse, car ce n'était pas la paix qu'il apportait avec lui.

— Reb Saül, commença-t-il d'une voix plus assurée,

n'en veuillez pas à votre serviteur, messenger de malheur et de honte. Le Rabbi et les daïans viennent de juger votre petit-fils Meïr. Je dois vous faire connaître leur sentence et la publier en tout lieu.

On eût pu entendre voler une mouche. Enfin le patriarche, qui s'appuyait au bras de son fils Raphaël, inclina la tête.

— Faites, dit-il.

Le courrier déplia le rouleau qu'il tenait entre ses mains. D'une voix haute et distincte, il se mit à lire :

« Nous, Isaac Todros, fils de Baruch, rabbin de la communauté juive de Szybow, en parfait accord avec les daïans et les membres du Kahal, auxquels nos lois défèrent le droit de juger et de condamner.

« Considérant que Meïr Ezofowicz, fils de Benjamin, négligeait d'observer le repos prescrit au jour du Sabbat, et que, bien loin de se consacrer à des lectures pieuses, ou des méditations édifiantes, il s'érigeait en défenseur de la demeure du Caraïte apostat et maudit, châtiât injustement les enfants d'honnêtes familles israélites, lisait de mauvais livres et chantait des hymnes blasphématoires...

« ... Attendu que, persévérant en son endurcissement criminel, il osa, devant un étranger, accuser Reb Yankiél Kamionker de nourrir de noirs et coupables desseins contre cet étranger; par quoi, violant l'union du peuple d'Israël, il a en outre exposé l'un de ses frères aux plus grands dangers, à de graves

soucis, à des dommages matériels considérables.

« Attendu que, mettant le comble à son audace et à son impiété, il a déterré de la cachette où ce pamphlet eût dû pourrir et tomber en poussière, l'œuvre impie et subversive de son arrière-grand-père, Michel Ezofowicz Senior ; qu'il a poussé l'impudence jusqu'à lire ce manuscrit publiquement dans la salle de Betha-Midrasch, en présence du peuple d'Israël assemblé ;

« Considérant cette lecture faite en public comme le plus noir forfait commis par le dit Meïr Ezofowicz :

« En vertu des lois édictées par nos saints législateurs et du pouvoir que nous ont conféré ces lois, nous décidons : Que, demain, à la chute du jour, en présence du peuple d'Israël, par la bouche d'Isaac Todros, fils de Baruch, sera prononcée la terrible formule de l'anathème contre l'insolent, l'impie, le séditieux Meïr Ezofowicz, fils de Benjamin ; que, sous le coup de cette malédiction, ledit Meïr se verra retranché du sein de la communauté d'Israël, à jamais exclu et banni d'entre ses frères. Quant à vous, qui demeurez tous fermement attachés aux prescriptions de la loi, vivez en paix, en l'union bénie et la concorde de tous les fils d'Israël. »

Le courrier avait accompli sa mission. Il s'inclina et quitta aussitôt la salle, où planait un silence mortel. Au dehors, la foule muette frissonnait, saisie d'une sainte terreur.

Alors Meïr éleva ses deux bras.

— Maudit ! je suis maudit !

Sa voix expira en un sanglot. Le front entre ses mains, il pleurait, désespéré.

C'est qu'il se sentait frappé au cœur... Son divorce avec ce peuple tant aimé brisait les cordes les plus sensibles de son âme, le ressort même de son existence.

Sa famille entière l'entoura. Des voix bien connues, où vibraient la pitié, la menace, le ressentiment, la prière, l'exhortaient à rentrer en lui-même. Peut-être pourrait-il se sauver encore ? Qu'il s'humilie, qu'il laisse brûler publiquement le manuscrit de Senior... ainsi il fléchira ses juges qui consentiront à révoquer leur sentence.

Mais lui, le front collé contre la muraille, le cœur gonflé de larmes, s'obstinait en sa résistance. De ses lèvres ne s'échappait qu'un seul mot :

— Non ! non !

Et, plus éloquent que de longs discours, ce mot, à lui seul, exprimait à la fois la douleur, la volonté, l'espoir, le ressentiment, la prière et la tendresse.

Saül demeurait immobile... Alors l'aîné de ses fils invoqua son autorité patriarcale :

— Père ! dit-il, ordonnez-lui de s'humilier, d'implorer son pardon, de remettre cet écrit entre nos mains, afin que nous puissions le porter au Rabbin et, à ce prix, acheter sa clémence.

— Oui ! père, parlez, imposez-lui votre volonté !  
reprirent en chœur tous les membres de la famille.

Saül se leva. Il tremblait. Ses bras, tendus, semblaient chercher un point d'appui. Ses yeux, mornes et vitreux, rencontrèrent le regard suppliant de son petit-fils. Sur ses traits flétris, on lisait la lutte intérieure, le plus tendre amour paternel, aux prises avec l'antique respect religieux. Il ouvrit les lèvres et voulut parler, — mais sa voix s'étranglait dans sa gorge contractée. Enfin il murmura :

— Il n'est pas encore maudit... Je puis... j'ai le droit... Au nom du Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, je te bénis... toi, le fils de mon fils aimé !

Frissonnant, il retomba sur son siège, tandis que ses enfants échangeaient des regards empreints de stupeur et aussi de respect. Meïr courut au vieillard, se prosterna devant lui, couvrit ses genoux et ses mains de baisers brûlants. Des paroles de vénération et d'amour s'exhalaient de son cœur tourmenté.

Il disait toute sa tendresse, ses regrets, ses espérances... qu'il allait partir, emporter avec lui, comme un talisman, l'écrit de Michel Senior, mais qu'il reviendrait un jour... Adieu ! adieu ! à tous !... Et, se levant, sans se retourner, il quitta la salle.

Maintenant, au dehors, la foule se massait au milieu de la place. Les groupes stationnaient, sombres et silencieux. Par un de ces revirements subits auxquels, plus que toute autre, est sujette la plèbe juive, à peine le courrier de la synagogue lui eut-il donné connaissance du terrible jugement, qu'une révolution s'opérait en son sein. Ce flot de haine et

de colère, qui menaçait les Ezofowicz, qui grondait furieux autour de leur demeure, tombait apaisé. Après la publication de la sentence d'anathème, — en ces âmes mobiles, jouets des impressions les plus contradictoires, naissaient des sentiments nouveaux : le respect de cette infortune frappant l'une des plus illustres, des plus anciennes, des plus bienfaisantes familles de la communauté ; la terreur, la superstition religieuse, la pitié... Des voix compatissantes s'élevaient, de plus en plus nombreuses.

— Pourtant il se montrait bon, charitable envers le pauvre monde.

— Il ne connaissait ni la dureté, ni l'orgueil.

— Il protégeait, il aimait mon pauvre petit, il lui achetait du pain.

— Il a, de ses propres mains, tiré mon vieux père de dessous les roues d'un camion.

— Il nous aidait à scier le bois, ainsi qu'un pauvre artisan.

— Son visage rayonnait de sagesse et de beauté !

— Sa vue délectait nos regards !

— Pauvre Meïr!...

Et les têtes se balançaient, les fronts pâlissaient, terrifiés, les cœurs soupiraient, oppressés de pitié et d'angoisse.

\* \*

A travers les champs silencieux, qu'argentait les reflets de la lune, au pied de la colline caraïte,

trois ombres glissaient, rapides : une haute et svelte silhouette tenant un enfant par la main, puis, en arrière, à quelque distance, rampant le long des haies, une forme petite, trapue, qui, tantôt s'arrêtait, tantôt reprenait sa course, écoutait, épiait, se cachait dans les buissons.

L'homme et l'enfant arrivèrent jusqu'à la hutte adossée au flanc de la colline. Dans la vaste paix nocturne, une voix mâle appela tout bas, par deux fois :

— Golda ! Golda !

Aussitôt, du banc, sous la fenêtre ouverte, surgit un pâle et doux visage qu'encadraient de longs cheveux noirs dénoués. Un murmure passionné répondit à l'appel :

— Meïr !

Et la voix féminine ajouta :

— Ces cris affreux, ces tumultes sont parvenus jusqu'à nous. Mon cœur se mourait d'effroi ! Mais, grâce à Dieu, ce n'est rien, puisque vous voilà !

Et deux bras se tendaient vers l'ombre aimée.

Mais, soudain, un cri de terreur s'échappa des lèvres de la jeune fille. Elle venait d'apercevoir les vêtements déchirés du proscrit, la raie sanglante qui barrait son front. Alors, sur ce banc, où elle l'avait fait asseoir à ses côtés, serrée contre lui, elle caressa, de ses mains maternelles et douces, ces cheveux couverts de poussière et de boue et ce cher visage ensanglanté.

Lui, après sa mortelle fatigue, restait comme

engourdi. La tête appuyée contre le rebord de la croisée, ses yeux levés vers le ciel, où flottaient de légères nuées argentées, il aspirait la fraîcheur de la nuit.

Puis il parla à demi-voix :

— Golda ! les gens qui me persécutent voudraient s'emparer du trésor que j'ai là, caché sur ma poitrine... Je vais te le confier... et moi-même j'irai par les champs et les bois implorer l'aide et l'assistance de Jéhovah.

— Donnez ! fit simplement la vierge.

Meïr tira le manuscrit de dessous ses vêtements et le tendit à son amie.

— Cache-le sur ton sein, dit-il. C'est le viatique qui m'accompagnera dans ma longue route à travers le monde, qui m'ouvrira les portes des demeures et aussi les cœurs des hommes sages et justes. Nul ne peut nous entendre, ni deviner que je te l'ai confié. Tu me le rendras lorsque je quitterai à jamais ces lieux.

Golda reçut les feuillets.

— Soyez sans crainte ! Je mourrai plutôt que de livrer ce trésor à d'autres mains que les vôtres... Nul ne se doutera d'ailleurs que ce manuscrit est ici.

Meïr se leva.

— Repose en paix. L'orage gronde encore en moi... J'ai besoin de solitude. J'irai à travers la forêt. Là, prosterné, j'élèverai mes supplications, avec le souffle du vent, vers le trône de l'Éternel. Je me plaindrai

à lui, et lui demanderai de m'éclairer. Ma poitrine déborde des cris de mon âme en détresse. Il faut que je m'épanche devant Dieu !

Golda le retint, une main sur son bras.

— Meïr, dites-moi ce qui s'est passé. Pourquoi ces gens vous ont-ils frappé ? Pourquoi voulez-vous suivre le chemin lointain de l'exil ?

Il répondit, un sombre éclair au fond des yeux :

— Ils m'ont frappé, parce que mes lèvres se refusaient au mensonge, parce que j'ai hardiment confessé mon espoir. Je suivrai le chemin d'un lointain exil, parce que demain, sur mon front, s'appesantira l'anathème, et que je me verrai retranché du sein d'Israël.

— *Hérem !* maudit ! s'écria la jeune fille.

Et elle demeura quelques instants immobile, attérée, ses deux mains sur la tête, en un geste d'épouvante. Puis un grave et doux sourire illumina ses traits.

— Meïr ! dit-elle, mon grand-père et moi, nous sommes maudits, nous aussi. Cependant la miséricorde divine l'emporte sur la colère des hommes. Lorsque grand-père me récite les versets de l'Écriture, sa tristesse se dissipe. Car il est dit : « Celui qui maudit est plus à plaindre que le maudit. Un jour viendra, où la miséricorde divine pénétrera tous les cœurs ; alors les hommes béniront les noms de ceux qu'aura frappés l'anathème. »

Meïr contemplait cette vierge inspirée, dont les

yeux brûlaient de ferveur, dont les traits rayonnaient, ravis d'extase.

— Golda ! murmura-t-il, tu es la moitié de mon âme. Veux-tu me suivre sur la terre d'exil ? Tu seras mon épouse et ma compagne. La main dans la main, appuyés l'un sur l'autre, nous supporterons le poids de la malédiction humaine et, par notre courage et nos vertus, tâcherons de mériter que les générations futures bénissent nos deux noms.

Un bonheur indicible éclaira le doux et grave visage de la jeune fille.

— Oh ! Meïr ! murmura-t-elle.

L'émotion l'étouffait : le cœur gonflé de reconnaissance, pleurant et riant à la fois, elle l'enlaça de ses bras.

Il se pencha et plongea ses lèvres dans la chevelure soyeuse de la jeune fille. Cette ivresse ne dura qu'un instant, et aussitôt Golda se dégagea de l'étreinte, les joues empourprées.

— Et grand-père ? murmura-t-elle. Ses jambes fléchissent sous lui, il ne pourrait nous suivre. D'ailleurs, il ne consentirait pas à s'éloigner des lieux où reposent ses ancêtres ? Et, si je l'abandonne, comment vivra-t-il sans moi ? C'est lui qui m'a bercée, qui m'a appris à filer, à lire dans la Bible... Qui portera la nourriture à ses lèvres ? Qui étanchera sa soif ? Qui, durant les sombres nuits d'hiver, s'étendra à ses pieds, afin de réchauffer ses vieux membres engourdis ? Et lorsque son âme quittera son corps,

qui fermera ses paupières et bercera sa tête pour l'éternel sommeil ? Meïr, vous avez un aïeul, vous aussi, un aïeul aux cheveux blancs qui, de douleur après votre départ, déchirera ses vêtements. Mais ses fils et ses filles, ses gendres et ses brus, l'entoureront de leur tendresse... Il est riche, il possède l'estime et la considération du monde, tandis que mon grand-père, pour unique richesse, n'a que cette hutte, sa vieille Bible et moi, Golda, sa petite-fille chérie !

Meïr soupira, comme réveillé d'un beau rêve.

— Tu as raison, Golda.. Mais que deviendras-tu, lorsque les yeux d'Abel se seront fermés à la lumière du jour ?... Tu seras seule, abandonnée, exposée aux outrages, aux humiliations, à la misère !

Golda, tremblante d'émotion, s'affaissa sur le banc, voilant de ses deux mains son visage en feu. Mais, après un instant, relevant la tête et regardant le jeune homme :

— Je m'assiérai à la porte de cette chaumière, je filerai la laine et garderai ma chèvre, les yeux fixés sur le chemin par où vous reviendrez un jour.

C'est ainsi que répondait jadis la belle Rachel à Akiba ben Joseph.

Alors, Meïr reprenant courage et confiance s'écria :

— Je reviendrai, Rachel ! Jéhovah ne m'abandonnera pas. Et les hommes, auxquels je découvrirai la sincérité de mon cœur, auxquels je lirai l'écrit de mon aïeul, cette arche d'alliance des gentils avec

Le peuple juif, me tendront une main secourable... Je boirai longtemps aux sources de la sagesse ; puis je reviendrai ici et j'instruirai mon peuple. Alors aussi, pour te récompenser de toutes les humiliations, de toutes les peines que tu auras endurées à cause de moi, je ceindrai ton front aimé du diadème d'or.

Golda inclina la tête. Elle rêvait... elle était Rachel... et elle accueillait son époux Akiba au retour de la longue absence... Un sourire aux lèvres, ses yeux noirs noyés d'extase, elle murmura :

— Alors, levant vers vous mon regard, où la joie aura ranimé la beauté des anciens jours, je vous dirai : « Maître, votre gloire est ma plus précieuse couronne. »

Ils se contemplaient au travers de leurs larmes ; l'amour illuminait leurs prunelles limpides, l'amour héroïque et pur, où se reflétait la candeur de leurs âmes.

Soudain, à leurs oreilles, s'égreña un rire clair, le rire d'un enfant. Ils se retournèrent. Au seuil de la mesure, le petit Leybelé avait noué ses deux bras autour du cou de la chèvre : son visage enfoui dans le poil soyeux et blanc, il jouait.

— Cet enfant vous suit partout, remarqua Golda.

— Il couvrait mes mains de baisers, au moment où tous me frappaient. Je me servis de lui comme d'un bouclier pour protéger le précieux écrit.

La jeune fille s'approcha du petit, et, lui posant un long baiser sur le front :

— Comment se fait-il que tu quittes ton père et ta mère pour t'attacher aux pas de Meïr ? demanda-t-elle.

— Il est meilleur pour moi que mon père et que ma mère... Il m'a donné à manger quand j'avais faim... il m'a caressé... il m'a arraché aux mains de Reb Mosché, qui me battait.

— Qui est ton père ?

L'enfant réfléchit. Il balançait sa tête et rassemblait avec effort ses pauvres pensées diffuses. Puis, soudain, indiquant Meïr du doigt, il prononça nettement :

— C'est lui.

Et il se mit à rire, mais non d'un rire stupide. Il était heureux d'avoir trouvé un mot pour exprimer l'amour et la gratitude dont débordait son âme.

Golda suivit longtemps des yeux l'ombre du bien-aimé, qui disparaissait, s'effaçant dans la nuit. Puis elle se leva et gravit la colline, pour s'asseoir à l'ombre d'un noir sapin. Elle espérait, de cette hauteur, l'entrevoir encore : de là, elle l'apercevrait au retour de sa promenade nocturne. Elle demeurait immobile, les coudes sur ses genoux, la tête entre ses mains, statue de la tristesse. Ses longues tresses dénouées l'enveloppaient d'un vaste manteau, que la lune pailletait de millions d'étincelles. Sur le seuil de la maison, le petit Leybelé dormait, serrant contre sa poitrine la chèvre blanche endormie également.

Pendant ce temps, Reb Mosché, le mélamed, se glissait timidement dans la cellule du rabbin. Il alla, selon sa coutume, s'accroupir auprès de l'âtre, et fixa sur son maître un regard effaré. Debout, devant la croisée, Isaac Todros tenait ses yeux levés vers le ciel.

— Rabbi ! murmura Reb Mosché.

Mais le saint, absorbé dans ses méditations, ne l'avait pas entendu.

— Rabbi ! répéta-t-il. Voici que votre serviteur comparait en coupable devant vous. Il ne vous rapporte pas cet abominable écrit, ainsi que vous le lui aviez recommandé. Les amis de Meïr l'ont défendu... il se défendait lui-même, en se couvrant du corps d'un enfant. La foule se ruait sur lui, lançait des pierres... mais c'est là tout. Nassi ! votre serviteur tremble, saisi de honte et de crainte... Ayez pitié de lui... Ne l'écrasez pas des foudres de votre colère.

Todros, les yeux toujours levés au ciel, répondit :

— Il faut lui dérober cet écrit et me le remettre.

— Nassi ! cet écrit ne se trouve plus entre ses mains.

— Qu'est-il devenu ? demanda le rabbin sans changer d'attitude.

— Nassi ! je n'oserais paraître en votre présence si

je l'ignorais. Mais j'ai suivi pas à pas le coupable. Toute mon âme a passé en mes yeux, en mes oreilles. Je l'ai vu qui remettait l'écrit à la Caraïte, je l'ai entendu lui dire qu'il lui confiait son trésor. Il lui disait encore qu'il viendrait le lui reprendre, au moment de se mettre en route pour un lointain exil, que ce serait là son viatique, la clé qui lui ouvrirait les portes et les cœurs.

Todros tressaillit.

— Oui, en effet, cet écrit lui tiendrait lieu de cuirasse et de glaive. Contre lui s'émuousseraient les coups de notre vengeance... Mosché, il faut arracher des mains de la Caraïte cette œuvre maudite !

Le mélamed rampa jusqu'aux genoux du maître.

— Rabbi ! dit-il tout bas... elle lui a juré qu'elle sacrifierait sa vie plutôt que de se laisser enlever cet écrit.

Todros réfléchissait, silencieux.

— Il faut arracher l'écrit des mains de cette fille, répéta-t-il lentement.

— Rabbi ! demanda le mélamed après un long silence... et s'il arrivait un malheur ?

— Béni celui qui extirpe les impuretés du sein d'Israël, répliqua le Nassi.

Le mélamed médita ces paroles, afin d'en bien comprendre le sens caché... Ses lèvres grimacèrent un sourire.

— Rabbi, votre serviteur obéira à votre volonté. Reposez-vous sur lui. Il trouvera ceux dont le bras

s'armera de force et le cœur d'une résolution implacable. Rabbi ! laissez tomber sur moi un rayon de vos yeux. Mon âme, privée de cette grâce, est semblable à la citerne tarie ou au caveau où ne pénètre jamais la lumière du jour.

Todros se tourna vers lui.

— Le rayon de la grâce n'éclairera pas mes yeux, la colère et la tristesse ne cesseront d'assombrir mon âme, tant que l'écrit blasphématoire se trouvera entre ces mains réprouvées.

— Rabbi ! gémit Mosché... demain, à cette heure... vous serez en possession de l'œuvre maudite.

## IX

Toute la ville était en émoi. La foule se pressait en longues files vers la massive et sombre synagogue dont les fenêtres étroites, plutôt semblables à des meurtrières, s'éclairaient de la flamme des lustres allumés. Déjà, les étoiles parsemaient le ciel, pâlies aux blancs reflets de la lune en son plein.

L'intérieur du sanctuaire était une haute et vaste salle pouvant contenir plusieurs milliers de fidèles. Les murs, d'une éclatante blancheur, formaient un carré parfait, que couronnait une galerie avec des niches ou loges protégées par une barrière en bois. En bas, des rangées de bancs s'alignaient de chaque côté. Au centre une estrade, entourée d'une balustrade, supportait le pupitre où, aux jours prescrits, l'on déroulait l'immense parchemin de la Thora. Plus loin, rougeoyait le sanctuaire, drapé de ses tentures écarlates, sous lesquelles s'abritait l'arche sainte, objet de vénération et d'amour. Entre deux piliers d'un bleu saphir qu'entourait une blanche guirlande de feuilles de vigne, et que surmontaient

deux lions en bronze doré, se dressaient les deux tables en lapis-lazuli, sur lesquelles, pareille aux broderies d'une fine arabesque, se détachait en caractères blancs la loi des dix commandements.

Ces lions, ces piliers massifs, ainsi que des guerriers, semblaient monter la garde, et protéger la niche sainte, où, — à l'abri du voile de soie pourprée, enrichie de broderies d'or, n'écartant ses plis mystérieux qu'aux jours des grandes solennités, — reposait le parchemin sacré de la Thora, recouvert d'une étoffe de velours sombre, qu'entourait un large ruban tissé d'or et d'argent.

Sept immenses lustres s'abaissaient du plafond, suspendus à des chaînes d'argent. Ils projetaient leurs lumières jusqu'au fond des niches voûtées de la galerie supérieure — où, à travers le treillis du bois, apparaissaient les coiffures enrubannées, les châles bariolés des femmes. En bas, sur les bancs, se tenaient les hommes, vêtus du talès de laine blanche, bordé d'une large bande noire, souvent enrichie de broderies. Mais le lustre le plus magnifique, aux mille facettes étincelantes, qui tintaient ainsi que des clochettes d'argent, brillait devant le tabernacle, entre les deux piliers.

Là, au pied des tables sacrées, se tenait le jeune chantré Éliézer. Il venait justement d'entonner ces antiques psaumes, dont l'infinie mélodie exprime tous les ravissements, tous les désirs de l'âme, toutes les douleurs et toutes les supplications..

Jamais encore sa voix n'avait retenti avec autant de force et de pureté. Jamais il n'avait trouvé des accents aussi passionnés, des notes aussi vibrantes et profondes, qui peu à peu allaient en s'éteignant, comme pour expirer en un océan de douleurs. On eût dit qu'il s'élevait sur des ailes d'ange jusqu'au trône du Très-Haut, qu'il y déposait son âme en holocauste pour le salut de l'un de ses frères. Du parvis à la voûte, sa voix résonnait; les chœurs y répondaient, tandis que l'assistance, ravie d'extase, retenait son souffle, les yeux fixés vers ce voile rouge où s'abritait le mystère sacré. Cà et là, on chuchotait en désignant le chantre : « C'est l'ange Sandalfon offrant au Seigneur une guirlande tressée avec les fleurs de toutes les prières humaines... » ou bien : « Éliézer implore l'Éternel pour son ami, sur le front duquel va tomber l'anathème ».

Au fond de la salle, des gens de tout âge et de toute condition entouraient un jeune homme à la taille élevée, au front pâle, aux yeux de flammes. Il se tenait appuyé contre la porte du temple. C'était Meïr. A ses oreilles, des voix murmuraient :

— Il en est temps encore ! Aie pitié de toi-même, de ta famille ! Humilie-toi ! Va ! tombe aux pieds du Rabbin.

Il semblait ne rien entendre. Les bras croisés sur sa poitrine, les sourcils contractés, le front barré d'une cicatrice sanglante, il apparaissait comme la personnification vivante de la douleur, mais aussi de la volonté.

Soudain, plusieurs coups furent frappés avec force : la voix du chantre se brisa comme une corde d'or sous une main brutale. Les regards se dirigèrent vers la tribune. Le Rabbi Isaac Todros venait d'y paraître, voûté, le cou tendu en avant, les yeux étincelants. Avec le gros livre qu'il tenait dans ses mains, il tapait vigoureusement contre la balustrade ; alors le silence absolu se fit. Du dehors seulement arrivaient des rumeurs confuses.

Isaac Todros commença de sa voix profonde de basse-taille :

— Par la force et la puissance de l'univers, au nom de notre sainte Loi ; par l'anathème, que Josué Navin lança contre la ville de Jéricho ; par la malédiction que prononçaient nos grands sanhédryns ; par tous les anathèmes, formules, malédictions, exorcismes, en vigueur, depuis Moïse jusqu'à nos jours ; au nom de l'Éternel, souverain maître du monde, créateur de toutes les merveilles ; au nom de Matatron, l'ange gardien et le défenseur d'Israël ; au nom de l'ange Sandalfon, qui, avec les prières humaines, tresse des guirlandes pour le trône de Jéhovah ; au nom de l'archange Michel, chef invincible des cohortes célestes ; au nom des anges qui commandent au feu, au vent et aux éclairs ; par la vertu du nom de tous les anges conducteurs des chars étoilés, et des archanges qui déployaient leurs ailes autour du trône de l'Éternel ; par le nom sacré de Celui qui se manifesta à Moïse dans le buisson ardent ; par la main de Celui

qui traça les dix commandements de la sainte Table... nous maudissons, expulsions, livrons à l'infamie et à l'opprobre, anathématisons, anéantissons l'audacieux, le rebelle et l'insolent Meïr Ezofowicz, fils de Benjamin.

Le Rabbi s'arrêta. Il dressa ses deux bras au-dessus de sa tête; et, au milieu d'un lourd et mortel silence, il prononça ou plutôt psalmodia d'une voix forte ces paroles terribles :

— Qu'il soit maudit par le Dieu d'Israël ! maudit par le Dieu redoutable, dont les âmes invoqueront avec terreur le nom au jour du jugement dernier ; qu'il soit maudit par le ciel et la terre ! maudit par les anges, archanges et toute la milice céleste ! Qu'il soit maudit par les âmes justes et pures, servantes du Seigneur ! Qu'il soit maudit par tous les esprits ! Dieu créateur, frappez-le, anéantissez-le, jusqu'à la consommation des siècles ! Dieu vengeur, humiliez-le ! Que votre courroux s'abatte sur lui, semblable à la foudre. Démons de l'enfer, accueillez-le en votre sein ! Que les gémissements et les plaintes le poursuivent en tout lieu. Que la pointe de son glaive se retourne contre sa poitrine !... Que les anges le chassent d'un endroit dans l'autre, sans qu'il puisse jamais goûter un instant de repos ! Que les ténèbres obscurcissent sa vie et que les dangers se dressent à chacun de ses pas ! Qu'il n'éprouve jamais ni la grâce, ni le pardon de l'Éternel... Mais que la vengeance du Très-Haut adhère à ses chairs comme

un manteau brûlant, le ronge jusqu'à la moelle des os. Qu'il disparaisse de la lumière du jour, et que son nom soit effacé de la surface du globe !

De nouveau, Todros chercha le souffle au fond de sa poitrine haletante. Son visage semblait de flammes, ses bras tremblaient au-dessus de sa tête.

Il continua :

— Et, à partir de l'instant où l'anathème l'a frappé, qu'il n'ose jamais s'approcher des temples d'Israël, en quelque lieu de la terre qu'il puisse se trouver ; que sous peine d'anathème et d'exclusion du sein de Juda, tout Israélite s'écarte de lui à une distance d'au moins quatre coudées ! Que nul ne lui ouvre la porte de sa demeure ; que chacun lui refuse le pain et l'eau, alors même qu'il le verrait épuisé, tombant de lassitude, dévoré par les misères de l'exil, la faim, la maladie. Que quiconque le rencontrera sur sa route lui crache au visage, lui jette des pierres, afin qu'il butte et qu'il tombe à chacun de ses pas ! Qu'il soit dépouillé de son patrimoine ! Que son héritage paternel et maternel appartienne désormais au Kahal, afin que les deniers du pécheur et du maudit servent à soulager, à consoler nos pauvres !

Et qu'Israël soit informé de cet anathème. Vous tous qui venez de l'entendre prononcer, allez, proclamez-le en tout lieu où vous porterez vos pas ; de même nous le ferons publier par toutes les villes et communes de la terre où habitent nos frères.

Ainsi soit-il... Et vous, qui demeurez fidèles au Seigneur, observateurs de sa sainte Loi, vivez heureux.

Au moment même où le Rabbi achevait ces mots, les lumières des lustres s'éteignirent ; aux quatre coins de l'enceinte, lugubres, des trompes d'airain retentirent. A leurs sons stridents se mêla un immense chœur de sanglots et de gémissements... Mais la plainte la plus déchirante arrivait du vestibule, poussée par une mâle poitrine. Un tumulte s'éleva, des cris, des imprécations. On poussait Meïr hors de la synagogue. Au même instant, dans la première rangée des bancs, plusieurs hommes déchiraient leurs vêtements... puis, soudain, ils s'abattirent le front contre terre.

On disait autour d'eux :

— Voici les puissants Ezofowicz prosternés dans la poussière.

Au haut de la galerie, les femmes gémissaient, et, sous le porche, tout au fond, les indigents, en leurs talès de laine grossière, levaient les bras avec désespoir.

Todros, du revers de sa manche en loques, essuyait la sueur qui lui perlait au front, puis, les deux mains contre la balustrade, le corps penché en avant, essoufflé, frémissant, il fixait le chantre Éliézer du regard.

C'est lui en effet qui, selon le rituel d'usage, après les terribles formules d'anathème frappant un mem-

bre de la communauté, devait faire entendre les bénédictions déversées sur le peuple d'Israël assemblé. Todros attendait donc la clôture de l'acte solennel... Mais pourquoi le chantre demeurait-il silencieux? Pourquoi, après les dernières paroles du Rabbi : « Vivez heureux », n'entonnait-il pas la prière des bénédictions? Tourné vers l'arche sainte, Éliézer avait écouté l'anathème, les épaules secouées d'un tremblement sous son talès... Enfin, il étendit devant lui ses deux mains. C'était le signe par lequel il conviait le peuple au recueillement. Les trompettes se turent ; les lustres rallumés jetèrent un ruissellement de clarté... Alors, la voix d'Éliézer, gonflée de sanglots, s'éleva solennelle, vibrante de pitié.

— Que Celui qui bénissait nos ancêtres, Abraham, Isaac, Jacob, Moïse, Aaron, David, les prophètes d'Israël, et toutes les âmes pieuses et justes, abaisse maintenant ses bénédictions et sa grâce sur le front du malheureux que vient de frapper l'inique sentence de l'anathème... Que le Seigneur, dans sa miséricorde, le préserve de toute calamité, qu'il prolonge ses jours jusqu'à l'extrême vieillesse, qu'il féconde les œuvres sorties de ses mains, qu'il le délivre des angoisses, des ténèbres et de l'oppression... lui et tous nos frères d'Israël ! Que telle soit la volonté du Très-Haut !... Dites amen avec moi !

Il se tut. Une stupeur pétrifiait l'auditoire. Puis de mille poitrines, une clameur formidable monta :

— Amen ! Amen !

— Amen ! crièrent les Ezofowicz, se relevant de terre, et secouant la poussière de leurs vêtements déchirés.

— Amen ! clamaient les indigents et les humbles, massés près de la porte.

— Amen ! sanglotaient les femmes du haut de la galerie.

— Amen ! répétèrent les jeunes gens groupés autour de la tribune.

Le Rabbi détacha ses mains de la balustrade. Hagar, il prononçait des paroles brèves, saccadées.

— Qu'est-ce ? Qu'entends-je ? Que signifie cela ?

Mais Éliézer le regardait en face... La couronne de son talès avait glissé sur ses épaules, de vives couleurs empourpraient ses joues, ses yeux bleus étincelaient d'indignation.

— Cela signifie, s'écria-t-il, que nos cœurs et nos oreilles se refusent désormais à entendre ces anathèmes implacables.

Ce fut comme un cri de ralliement. En un clin d'œil, autour du chantre, se serrèrent les amis, les parents; les compagnons du réprouvé, et ceux qui, jusqu'à ce jour, ne le connaissaient que de nom, et ceux qui, tout à l'heure, le condamnaient, sans le comprendre.

Tous, ils répétèrent :

— Rabbi ! Nous ne voulons plus entendre ces anathèmes !

— Rabbi ! La fureur de vos imprécations a réveillé la pitié en nos cœurs.

— Rabbi ! Vous venez de maudire un innocent, un juste aimé de Dieu et des hommes...

Todros secoua sa torpeur.

— Que voulez-vous ? Que dites-vous ? s'écria-t-il. Le démon a-t-il égaré vos esprits ? Ne savez-vous pas que nos lois ordonnent de frapper d'anathème ceux qui se révoltent contre elles.

Du sein de l'assemblée, une voix répondit :

— Et vous, Rabbi, avez-vous oublié qu'un jour, alors que le sanhédrin délibérait à quelle doctrine devait se rallier le peuple d'Israël, à celle de Schamaï ou à celle de Hillel, soudain le Bat-Kol, l'écho mystérieux de la voix du Très-Haut, ordonna : « Obéissez aux enseignements d'Hillel, car ils respirent la douceur et la charité. »

• On se hissait sur la pointe des pieds, pour voir qui venait de parler ainsi et l'on se chuchotait :

— C'est Raphaël, l'oncle de Meïr.

Au même instant, Ber, écartant la foule, vint se poster devant Todros.

— Rabbi ! cria-t-il, avez-vous jamais compté le nombre des âmes qu'a opprimées votre intolérance aveugle, et celle des Todros, vos ancêtres, — le nombre de tous ces esprits assoiffés de lumière, et que vous avez précipités dans l'abîme des ténèbres.

— Rabbi ! reprit une voix juvénile, nous tiendrez-vous toujours éloignés de ces foyers de lumière, sans

lesquels nos cœurs se dessèchent de tristesse?...

— Malheureux et maudits ! clama Todros de toutes ses forces. N'avez-vous pas vu que le peuple d'Israël se détournait de cet homme avec horreur ? Ne l'a-t-il pas poursuivi à coups de pierres ? Ne lui a-t-il pas laissé au front un stigmaté sanglant ?

Des rires étouffèrent sa voix, rires d'indignation et de raillerie.

— Il ne faut pas dire « Amen ! », chaque fois que parle la foule ! Des esprits méchants avaient attisé la haine en nos cœurs... Mais voici que nous pleurons sur l'innocent !

— N'est-il pas écrit dans le Talmud que tout sanhédrin qui, dans un espace de soixante-dix ans, aura rendu un arrêt de mort, sera appelé un tribunal d'assassins.

Todros ne répondait plus. Anéanti, les paupières béantes, il semblait ne pas comprendre ce qui se passait autour de lui. Alors, le fidèle mélamed se précipita vers la tribune, et fit face aux révoltés. Tremblant de colère, étendant les bras, de ses larges épaules trapues il faisait un rempart à son maître.

— Malheur ! trois fois malheur aux audacieux, qui ne respectent pas celui qui parle au nom de Jéhovah !  
Eliézer lui répondit :

— Il n'existe pas de muraille entre le Seigneur et son peuple. En vérité, tous sont égaux en Israël ! Tous sont frères devant le Seigneur ! Personne n'a le droit d'enchaîner les consciences !

D'un geste lent, Isaac Todros leva ses deux mains, les porta à ses yeux et à ses tempes, ainsi qu'un homme qui chercherait à se délivrer de l'obsession d'un songe. Puis, de nouveau, il s'appuya contre la balustrade... Un immense soupir souleva sa poitrine.

— En Sof ! murmura-t-il d'une voix brisée, les yeux levés au ciel.

C'était la formule cabalistique du nom de l'Éternel, suggérée à son esprit, en cet instant de suprême détresse.

— En Sof !

Mais, comme protestation contre cet appel aux superstitions grossières, et pour marquer leur désir de retourner à la simplicité primitive, à la source pure de la foi, des centaines de voix invoquèrent en chœur un autre nom :

— Jéhovah !

Le mélamed frissonnait d'épouvante ; ses bras s'agitaient éperdument ; d'une voix rauque, qui n'avait presque plus rien d'humain, il exhortait la foule à défendre, à venger le Maître outragé : « Châtiez, frappez les impies ! »

Nul ne bougeait cependant. Sur leurs bancs, les riches, les membres du conseil, demeuraient assis, la tête entre leurs mains, absorbés en leurs réflexions. Près de la porte, les pauvres, les ouvriers indigents, se dressaient immobiles, pareils aux pierres des sépulcres.

Alors le mélamed se tut, foudroyé par la stupeur,

les pupilles dilatées comme devant l'inexplicable horreur d'un cataclysme subit, d'un monde renversé.

Mais Todros, lui, entrevit enfin l'horrible vérité. Une voix lui disait, qu'en ces jeunes âmes se réveillaient toutes ces aspirations, tous ces désirs, tous ces besoins de liberté, dont celui qu'il venait de frapper d'anathème était à la fois la personnification et la victime... Meïr n'avait été que le plus audacieux et le plus ardent !

Voilà ce qu'entrevit le Rabbi, confusément, comme à travers un brouillard ; assez, pourtant, pour qu'en son cœur l'orgueil et la foi se sentissent frappés.

Cependant, la foule s'écoulait, saisie d'une invincible tristesse, silencieuse, l'âme torturée de doute, incapable de se prononcer encore contre le persécuteur ou contre le persécuté.

Riches et pauvres, fidèles admirateurs et indifférents, ils s'éloignaient tous. Todros demeura seul au milieu du sanctuaire désert.

## X

Meïr se dirigeait maintenant vers la demeure familiale.

Une dernière fois, il voulait s'y arrêter avant de quitter son foyer, car il allait, désormais, suivre le chemin de l'exil, subir la misère et l'abandon, pour arriver au but, objet de ses ambitions, but si lointain, hélas ! si difficile à atteindre !

Les fenêtres brillaient, éclairées... Il leva les yeux vers la croisée, où se dessinait l'ombre de l'aïeule centenaire. Les rayons de la lune l'entouraient d'une auréole, et allumaient les mille feux de sa parure de diamants.

Il gravit les marches, poussa la porte, traversa étroit couloir. Un grand silence régnait. Il pénétra dans la salle, alla droit vers Freïda endormie et souriante. Doucement, il posa sa tête sur les genoux de l'aïeule. C'était le dernier instant de repos sous le toit paternel...

— Grand'mère ! murmura-t-il à voix basse, grand'mère !... Je ne vous reverrai jamais, jamais plus !...

Il colla ses lèvres contre ces mains exsangues et décharnées, ces chères mains qui l'avaient autrefois bercé, caressé, protégé, qui, hier encore, lui avaient confié ce secret et ce trésor... son talisman, son salut et sa perte...

Freïda tressaillit ; ses longs pendants d'oreilles tintèrent.

— Mon petit-fils ! murmura-t-elle, les paupières closes.

Meïr resta longtemps absorbé dans ses pensées, son front sur les genoux de l'aïeule. Puis, il se releva, s'éloigna, amortissant le bruit de ses pas...

— Adieu ! adieu !...

Il avait quitté la salle... Au milieu du couloir, deux bras l'étreignirent, en même temps une main lui glissait dans sa poche un rouleau pesant. Il reconnut la voix de Ber qui murmura :

— C'est moi, Meïr. Ton grand-père a cherché parmi les siens quelqu'un pour te remettre cet argent... Je me suis offert... Nous te pleurons tous. Les femmes sont en larmes. Tes oncles récriminent contre le rabbin et les membres du conseil. Saül semble frappé à mort... et, pourtant, nul autre que moi n'ose te revoir et t'embrasser une dernière fois... C'est qu'il en est ainsi, vois-tu : le cœur nous tire d'un côté, nos vieilles croyances de l'autre... Déjà, tes amis se sont dressés pour te défendre, le peuple silencieux n'a pas obéi à la voix du Rabbi. Mais ce n'est encore là qu'un commencement. S'ils te re-

voyaient demain, ces mêmes gens se détourneraient de toi ou te lanceraient des pierres... Un jour, tu reviendras parmi nous ; alors tu disperseras les ombres de notre ignorance et de nos faiblesses.

Ils s'étreignirent. Puis Ber disparut, refermant les portes. Meïr était désormais un étranger dans cette maison et les murs semblaient crier :

— Va-t'en, maudit ! Va-t'en !

Il partit. L'aurore rosait déjà le ciel. Le brouillard automnal embuait la place et les rues, flottait en blanches vapeurs au-dessus des prés et des champs.

Meïr marchait à pas rapides, impatient de revoir une dernière fois celle qui lui avait juré de l'attendre, comme Rachel avait attendu Akiba ben Joseph. Il allait reprendre le trésor qu'il avait confié à sa garde.

Il approchait. La porte et les petites fenêtres de la maisonnette s'ouvraient toutes larges.

Meïr appela doucement.

— Golda ! Golda !

Nulle voix ne lui répondit.

Il appela une seconde fois. A l'intérieur de la mesure régnait le silence.

Par la croisée, il y plongea un regard inquiet. Le grabat, où d'ordinaire reposait Abel, apparaissait vide.

Alors la peur le saisit.

Il s'éloigna, courut devant lui, scruta les abords de la chaumière, les champs déserts, le versant de la colline... D'une voix vibrante, il appelait :

— Golda ! Golda !

Sous un buisson d'aubépine, un bruissement se fit entendre... Les branches s'écartèrent... devant Meïr surgit le petit Leybelé, les paupières lourdes de sommeil, tout emperlé de rosée.

L'enfant, à la vue de son protecteur, tira un rouleau de papier de dessous son vêtement.

— Où est Golda ? questionnait Meïr.

Silencieux, le petit lui tendit le précieux écrit.

— Qui t'a donné cela ?

— Elle...

Du doigt, l'enfant indiquait la chaumière.

— Quand ? Pourquoi ?

— Elle a vu venir des gens... Alors, elle m'a réveillé, m'a glissé ça, en me disant : « Tu le rendras à Meïr. »

— Et après ? Que s'est-il passé... après ?...

— Après, Moreïné, elle m'a ordonné de me blottir sous ce buisson... Elle est retournée à la hutte. Les hommes arrivaient aussi.

— Étaient-ils nombreux ?

— Je ne sais pas... deux, trois, dix, peut-être plus !...

-- Et que venaient-ils faire ici ? Que disaient-ils ?

— Ils criaient, Moreïné. Ils la menaçaient. Ils voulaient un écrit. Oh ! qu'ils l'ont tourmentée... si longtemps ; mais elle répondait toujours : « Non non ! », et la chèvre bêlait et courait, courait...

Sa main sur la tête de l'enfant, Meïr tout tremblant continuait de l'interroger.

— Et puis, après, que s'est-il passé ?

— Alors, Moreïné, elle prit son fuseau, elle se plaça devant le vieux grand-père, comme pour le défendre... Je voyais tout de ma cachette... Oh ! qu'elle était blanche, blanche, comme le fil enroulé autour du fuseau... et les hommes étaient noirs... et la chèvre blanche bêlait et courait.

— Mais, après, après ?

— Après, Moreïné, je n'ai plus rien vu. J'ai eu peur, très peur... J'entendais des cris, des gémissements... Et puis, les hommes sont sortis... ils les emportaient tous deux, étendus sur leurs bras, elle et le grand-père... La chèvre courait et elle bêlait... Je ne sais pas ce qu'elle est devenue...

Meïr leva un regard désespéré vers le ciel. Il comprenait tout...

— De quel côté ces hommes les ont-ils emmenés ?

— Là-bas ! là-bas !

Et l'enfant étendait le bras vers la prairie où, ainsi qu'un miroir tout blanc, dans un cadre vert, brillait l'étang... Au delà commençaient les marais sans fond, gouffre où il était facile de faire disparaître les cadavres.

Là-bas, près de cet étang, où, par un radieux soir de printemps, elle avait, parmi les roseaux, cueilli le lis d'eau pour le lui offrir ; là-bas, derrière cette prairie, où, pour la première fois, elle lui avait murmuré l'aveu de cet amour frais éclos en son cœur ; là-bas, sous les

vertes profondeurs de ces forêts, où les oiseaux chanteront dans un instant, heureux et libres... là-bas, cachée à tous les yeux humains, elle gisait aux pieds de son aïeul, enveloppée de ses longs cheveux comme d'un noir et fin suaire.

Désespéré, Meïr revint sur ses pas et pénétra à l'intérieur de la chaumière... Il vit la paille du misérable grabat éparpillée sur le sol; il vit, teintant cette paille, ainsi que des gouttelettes de sang, les coraux du collier de la jeune fille... il vit son fuseau brisé... et les pages lacérées de la vieille Bible jonchant le sol... Et de ces choses mortes s'exhalait comme un long et tragique récit, qu'il écoutait, les yeux mornes, les mains tordues, poussant de sourds gémissements. Des heures s'écoulèrent ainsi.

Quand il quitta la chaumière, le soleil avait déjà parcouru la moitié de son orbe... Oh! comme Meïr apparaissait changé, à l'éclatante lumière du jour! On eût dit qu'en cette seule nuit, il avait vécu de longues années de cruelle épreuve...

Sous ses paupières à demi-closes, ses yeux brillaient, fiévreux et sombres; ses bras retombaient inertes le long de son corps; il pliait sous le poids d'une lassitude mortelle. Il s'arrêta une dernière fois, comme pour surprendre encore les échos de cette voix si douce qu'il n'entendrait jamais plus... Soudain, il sentit une petite main enlacer la sienne.

— Moreïné!

Le petit Leybelé l'implorait, les yeux suppliants,

et lui tendait le rouleau de papier oublié dans le premier désespoir.

Il tressaillit, comme réveillé d'un songe affreux... Il prit des mains de l'enfant le précieux manuscrit, et aussitôt l'ardeur et le courage brillèrent de nouveau dans ses yeux.

Il regarda, à ses pieds, la ville qui s'agitait, ainsi qu'une ruche confuse... Des bruits, des prières peut-être, montaient jusqu'à lui. Il se mit à prier, lui aussi... Il célébra l'antique gloire d'Israël, il pleura les péchés de son peuple, en jurant de lui rester toujours fidèle, de ne jamais maudire ceux qui l'ont maudit, mais, au contraire, de revenir un jour parmi les siens, messenger de paix et de lumière.

— Un jour ! un jour ! répétait-il, pensant à l'avenir lointain.

Alors, il jeta un dernier regard d'adieu à la chaumière, témoin de son premier rêve d'amour, rêve si pur, si ardent, interrompu si terriblement.

L'enfant, debout sur le seuil le vit s'éloigner. Il resta un moment immobile, le cœur soulevé de sanglots, puis, s'élançant sur les pas du jeune homme, il se mit à le suivre gravement.

Tous deux, ainsi, disparurent sur l'autre versant de la colline. Devant eux, à perte de vue, se déroulait la route sablonneuse ; devant eux s'ouvrait le vaste monde inconnu.

FIN

---

2404. — Tours, imprimerie E. ARRAULT et Cie.

---



INSTYTUT  
BADAŃ LITERACKICH PAN  
BIBLIOTEKA ▲  
90-330 Warszawa, ul. Nowy Świat 77  
Tel. 26-68-63







K

23.053